This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 908,020

SE TAIRE ET FAIRE

JC
353
.R5

JC
353
.R5

LE FÉDÉRALISME

DU MÊME AUTEUR

En cours de publication :

Histoire populaire de Languedoc, *en souscription* chez MM. Sandoz et Fischbacher, Paris, et Mme Brun, libraire, rue Lafayette, Toulouse, publiée en livraisons, avec des eaux-fortes par Eugène Baudouin.

Pour paraître prochainement :

La conversion d'une Bourgeoise. — Etude moderne.
La Fédération latine.
L'apologie du sire Pugnaire de Faucancourt. — Poëme. (Episode des guerres de religion en Languedoc.)
Les Rustauds. — Roman historique. (Guerres des paysans protestants en Languedoc.)

La Lauseto : Armanac dal Patrioto lengodoucian pèr 1877. — (L'Alouette : Almanac du patriote languedocien pour 1877, moitié languedocien et moitié français, avec une eau-forte d'Eugène Baudouin.

LE PUY, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

LE

FÉDÉRALISME

PAR

LOUIS-XAVIER DE RICARD

« Parlez donc à haute voix, hommes du Midi! — L'occasion est faite pour vous! »

EDGAR QUINET.

PARIS
SANDOZ & FISCHBACHER
33, rue de Seine

1877

Tous droits réservés.

Reynaud Lib
828-27.

AL MIECHJOUR

en remembrançe

DE

MA PAIRALO FAMILHO, — PROUBENCIALO E LENGODOUCIANO

en remembrançe

DE MOUN PAIRE

Nascut a Seto en LENGODOC

Lou 17 noubembre 1787, mort à Paris lou 11 d'abril 1867.

AQUESTE LIBRE ES DEDICAT

COUMO UN TESTIMONI, UN BOT E UNO ESPERANÇO

Es LOU TESTIMONI de l'arderessio patrioutico de lou que l'a escrich, e que manco pas à la Françe pèr çe qu'es debotoment afecrounat à sa Patriò de sang e d'elecciu ;

Es UN BOT per la bouno acabado de la grando *Renaissençe Miéjournalo,* que fara coungrelha dins

toutis l'amour de *la Patrio Roumano*, de sa Lengo emai de sa Libertat, de sa Libertat emai de sa Glòrio;

Es UNO ESPERANÇO pèr *la Federaciu Latino* que ba lèu-lèu apoundre en un mème pople, libre e frairal, toutis loui poples, qu'auzissoun pata dins lhour cor la brabo sang dai mèmes aujols e dins lhour armo l'engenìo de la mèmo raço; e, alfins, pèr ba pla dire, es la sounado arderouso d'un Lati dal Miechjour a tout ço que s'es espandit de nostro grando Bertut Latino a trabès lou mounde : à *l'Italiò*, à *l'Espagno,* al *Pourtugal,* à *l'Americo Miejournalo,* à *l'Elvetìo Roumando* e à la *Roumanio.*

Mas de la Lauseto. Mountpelhè.

17 de Noubèmbre 1876.

L. XABIÉ DE RICARD.

PRÉFACE

Je ne sais si, en général, les préfaces sont aussi inutiles qu'on le dit; mais, en tout cas, je proteste contre cette opinion à propos de celle-ci. Elle n'est point une superfluité, mais une nécessité. Les questions traitées, la matière et la forme même du volume m'obligent à le défendre par avance de certaines critiques un peu hâtives qui pourraient lui être faites. C'est un droit que l'on ne peut contester à un écrivain d'expliquer au public son idée et son dessein; car la critique ne peut avoir d'autorité sur l'auteur, et ne peut être efficace sur l'esprit public que par une confrontation exacte de l'idée d'un livre avec l'exécution qui y a été donnée.

Je préviens donc, tout d'abord, que ce volume ne se propose point d'épuiser toutes les questions politiques, sociales, esthétiques et historiques. Il ne prétend point faire concurrence à la thèse célèbre de Pic de la Mirandole sur toute chose connaissable et quelques autres encore. Il ne faudrait pas y chercher la solution de tous les problèmes, quels qu'ils soient, qui se posent à l'esprit moderne. Aucun homme n'est compétent à trouver la solution juste de toutes ces questions, dont l'ensemble exigerait des connaissances innombrables qu'une vie humaine ne suffirait pas à acquérir, peut-être. Ce livre est plus modeste et plus sérieux. Il se propose tout simplement de donner la *position historique, la définition historique* de l'idée essentielle des temps modernes : l'idée fédérative. Les libéraux ou parlementaires ont trouvé moyen d'embrouiller toutes les questions avec le mot, qui exprime le principe qui doit les résoudre toutes : la liberté. Il s'agit, pour les générations modernes, de défaire l'œuvre confuse de cette école qui, au nom de la liberté qu'elle n'a jamais su définir, a combattu et repoussé l'une après l'autre toutes les libertés : école timide et un peu effarée, qui eut peut-être au début les meilleures intentions du monde, mais que la fatalité de ses indécisions et de ses inconséquences a fait rétrograder, petit à petit, pas à pas, jusque dans la réaction et dans le

jésuitisme, où nous la voyons établie aujourd'hui.

Cette école n'était point sans quelques sympathies pour ce qu'elle appelait « une sage décentralisation » ; mais l'idée et le mot de fédéralisme lui étaient en horreur. Je crois avoir compris les motifs de cette haine que j'ai tâché d'expliquer à la fin de ce volume.

Il y a certes plus d'une manière de défendre le fédéralisme contre les indifférents qui ne le connaissent point, contre les égarés qui le méconnaissent malgré eux, contre les ahuris qui s'en effraient, et contre les ambitieux et les intrigants qui ne le goûtent pas pour des causes bien connues d'eux. Je pouvais faire un livre didactique où j'aurais montré, à propos de toutes les questions, la supériorité de la solution fédérative : j'ai préféré transporter la discussion sur le terrain historique. J'ai cru, en ce faisant, n'être pas seulement dans mon goût, mais dans l'esprit de mon temps, qui est *le siècle de l'histoire,* ce qui n'est pas son moindre honneur. Il m'a semblé que la méthode qui s'attachait à suivre à travers les faits la marche d'une idée, était plus intéressante que celle qui, prenant cette idée toute formée, la soumet minutieusement à l'analyse métaphysique. D'ailleurs, n'ayant point la prétention d'être l'inventeur de l'idée fédérative, il m'était impossible d'oublier qu'un certain Proudhon avait écrit sur ce sujet quelques livres,

entre autres le *Principe fédératif,* qui n'étaient point absolument non-avenus ; bien que ces livres, qui sont pour moi la gloire de la pensée proudhonienne — que je n'accepte pas en bien d'autres questions — sont justement ceux que tiennent en oubli ou en une mésestime tacite certains proudhoniens honnêtes, modérés, et *opportunistes.* J'ignorais si peu ces livres, et il me plaît si peu de paraître les ignorer, que parmi toutes les excitations qui m'ont porté à écrire le mien, il est juste d'en avouer *une* que je leur dois. En effet, depuis longtemps j'avais été frappé de cette phrase : « Et mon idée aussi a sa généalogie à laquelle je tiens comme à la légitimité de ma naissance. » C'est cette généalogie que je veux établir. Contre les phraseurs superficiels, qui ne se sont jamais donné la peine d'étudier l'histoire autrement qu'elle n'est enseignée dans les colléges, je prétends que les peuples latins, et parmi ceux-ci la France, sont *ethniquement* et *historiquement* destinés à la Fédération. J'attribue à la prépondérance des *castes*, représentantes d'autres races, les systèmes d'unité et de centralisation qui, après nous avoir opprimés pendant des siècles, nous menacent encore. Je vois dans cette idée fédérative, qui est affirmée à chacune de nos grandes époques révolutionnaires — c'est-à-dire chaque fois que le peuple a eu vraiment la parole, — l'avènement de ce

quatrième ordre, dont n'a point parlé Sieyès et qui est le fonds même de la population française. La bourgeoisie, qui ne forme point une race, qui est la mixture de plusieurs races, a eu sur tout cela — dans les grands hommes qui sortent d'elle, mais qui la dépassent, — des *visées* qu'elle a été incapable d'approfondir et surtout de réaliser.

Je ne veux point résumer ici le livre que l'on va lire. Je m'efforce seulement d'en faire comprendre la marche et la portée : il est l'affirmation *historique* d'un principe que certaines gens admettent volontiers pour les autres peuples et qu'ils repoussent pour la France. Quand même la fusion que l'on suppose se serait établie entre les différentes races de la France, il ne s'ensuivrait pas rationnellement que la liberté dut être refusée aux communes et aux provinces, et que l'unité etnographique dût, non plus, s'incarner aux yeux de tous, dans l'unité gouvernementale et administrative. Mais cette fusion n'existe pas, et la diversité des races est attestée par l'histoire, dont le témoignage vaut bien quelque chose, et par les caractères très-différents qui distinguent les Français des diverses régions du territoire. C'est pour cela que la scène de mon concile, si l'on permet cette expression, a été placée dans le Midi. Je n'ai point seulement cédé, et le motif cependant eut été suffisant, à ma sympathie pour la région méri-

dionale, à laquelle j'appartiens par mon nom, par le sang paternel et par la résidence. J'ai développé mon idée à travers des dialogues de méridionaux, parce que le Midi est, de tous les peuples de la France, celui qui a conservé la conscience la plus vive de sa race et de sa nationalité particulières. Je n'ai pas dû être arrêté par les déclamations banales d'un certain parti, qui n'est plus à qualifier, et qui s'empresse de calomnier et de dénoncer à l'opinion des imbéciles, capables de le croire, tout désir et toute espérance de liberté locale. Au dernier siècle, les préventions ou la mauvaise foi des Jacobins accusaient le fédéralisme de je ne sais quel monstrueux projet de diviser la France pour y rétablir la monarchie. Cela a valu aux Girondins qui, malgré des fautes indiscutables, sont nos aïeux — et sur lesquels d'ailleurs les écoles jacobines et les écoles libérales ont, de concert, avec la même hypocrisie, trompé odieusement l'opinion publique, — cela, dis-je, a valu à ces ancêtres d'être guillotinés, sans même avoir pu se défendre, ou de mourir, fugitifs, et traqués, dévorés par les loups! Mais, malgré la centralisation effroyable que nous avons vue à l'œuvre et qui n'a su défendre la France, qu'elle seule prétend défendre, ni en 1815 ni en 1870, la véritable idée de la Révolution a fait son chemin dans les esprits. Des sophistes affectent bien de confondre

encore ces deux termes, qui se nient cependant l'un l'autre : fédéralisme et séparatisme ; ils sentent qu'ils vont être poursuivis, enfin, dans ce dernier mensonge où les voilà acculés. Ils ont donc inventé malicieusement une nouvelle tactique. Ils assurent n'être point ennemis *d'un peu* de décentralisation, etils concèdent, par exemple, que, d'ici à un siècle, je suppose, on pourra, en s'y prenant prudemment et en attendant surtout que le temps soit *opportun,* accorder aux communes le droit de nommer leurs gardes champêtres.

Pour nous duper, ils avouent comme *idéal* la décentralisation administrative et déclarent que, s'ils n'emploient pas ce mot de fédéralisme, c'est qu'il est pour eux un terme équivoque, sous lequel est sous-entendue l'idée de séparatisme. La bonne foi et la probité de ce parti n'ont pas à être jugées : la démocratie française qui, chaque jour, fait de nouveaux progrès et qui. chaque jour, se montre de plus en plus intelligente des véritables intérêts de la patrie et de la liberté, aura bientôt réduit au silence ces dangereux ambitieux qui convoitent, dans l'unité administrative et politique, un commode instrument de domination. Elle appréciera et éventera les motifs cachés qui irritent contre l'idée fédéraliste tous les prétendants à l'autorité : il est de fait que le fédéralisme ne leur fera pas la partie belle. Sans parler des modifications fonda-

mentales qu'il apportera dans l'organisation même du pouvoir, il n'aura pas en grande estime les tribuns qui, ayant frappé à tour de bras, pour attirer le populaire, la grosse caisse de leur éloquence, se faufilent maintenant petit à petit, à travers la réaction qui leur ouvre tout doucement ses rangs, vers une aventure ambitieuse, funeste au peuple et à la liberté. Que ceux-là affirment hautement leur haine, non pas seulement du fédéralisme, mais de la décentralisation, on les en croit sans peine ; et il faut bien espérer que la démocratie les *laissera* pour ce qu'ils sont.

Elle ne leur appartient pas. Je dirai plus, et ce n'est pas le moindre progrès qu'ait fait le parti républicain, la démocratie n'appartient plus à personne. Mille preuves sont là pour l'attester ; et la plus manifeste, la plus superbe, est ce *congrès ouvrier* qui s'est réuni à Paris, en octobre 1876. Ce congrès est un grand événement : les rêveurs, comme on dit, les utopistes, les chefs de toutes les écoles socialistes, ne perdront rien certainement de la reconnaissance qui leur est due pour avoir posé les problèmes et annoncé l'esprit dans lequel ils doivent être résolus ; mais il appartient aux ouvriers seuls, plus compétents que quiconque en ce qui regarde leur salaire et leur travail, d'en rechercher les solutions pratiques, avec un esprit libre, dégagé de tout système et instruit par une expé-

rience attentive de tous les jours. Sans la nommer et pour cause — c'est-à-dire sans faire de politique, — ils ont affirmé, au point de vue social, l'idée de liberté et de fédération.

Ce côté de l'idée actuelle ne m'a pas préoccupé particulièrement dans ce livre, par les raisons que j'en ai déjà dites plus haut, et j'éprouve le besoin de m'en expliquer. Je ne crois pas du tout que la question sociale soit inférieure à la question ethnographique et politique. Mais mon plan étant conçu *historiquement,* je suis obligé de suivre la marche que m'indique la logique historique. Il est bien certain qu'à ce point de vue, la première tâche qui m'incombait était de définir historiquement l'idée fédérative. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit : j'ajouterai seulement que la question ethnographique, déjà présentée en ce livre, sera approfondie à son tour, dans un autre volume sur la *fédération* des peuples latins ou *le panlatinisme.*

Ce serait une grande erreur et bien regrettable de la part des ouvriers de penser que ces questions de races sont indifférentes et étrangères à la solution du problème social. L'idée même qu'ils se font de ce problème, si rationnelle et expérimentale qu'elle soit, emprunte sa forme à la forme même de leur intelligence. La fraternité de tous les hommes, dont il serait bon de ne pas trop se

leurrer à l'heure qu'il est, et la justice ou la liberté sont, sans aucun doute, des idées universelles qui dominent toutes les différences ethnographiques et nationales. Mais, sans examiner si l'humanité contemporaine est capable de les comprendre et de les pratiquer, il ne faut pas concevoir que cette universalité de principe doive jamais se réaliser dans une uniformité absolue de mœurs et de caractères. Cette uniformité n'est pas à souhaiter et serait contradictoire même à la liberté, puisqu'elle aurait pour conséquence d'effacer dans chaque homme les passions, l'esprit, le type moral et physique, tout ce par quoi enfin il est une individualité libre, qui le distingue de son voisin. L'influence de la race, du climat est perpétuelle, et ce qui fait le danger du cosmopolitisme est précisément qu'il ne tient nul compte de ces différences positives, et qu'il est en contradiction manifeste avec les sciences naturelles, aussi bien qu'avec les sciences historiques, qui nous montrent l'homme diversement façonné par l'hérédité et par l'influence des milieux. Il ne s'agit donc pas de nier, ce qui serait absurde, ni de détruire, ce qui serait une tâche imbécile, les idées de race et de nationalité, mais de bien déterminer ces idées et de les réaliser conformément au principe de la liberté fédéraliste et mutuelliste. Ce qui veut dire que la question de nationalité, par exemple, dont un mo-

ment la presse bourgeoise a fait tant de bruit, a été fort mal posée par elle, et qu'elle ne l'a comprise ni en elle-même ni en ses conséquences.

Je le disais en commençant : A chacun sa compétence, selon la question et les qualités de son esprit. Je le répète ici, non point pour m'excuser de n'avoir point traité d'abord la question sociale, qui est presque toute de la compétence des ouvriers, mais pour expliquer pourquoi je ne l'ai pas fait. Les questions de race, de nationalité me sont plus habituelles et plus connues, et, partant, je peux être plus utile, en les traitant, que non pas en quelque autre qui me serait moins familière. Il n'y a point d'homme universel, et, moins que personne, j'ai la prétention d'être cet homme-là : cela soit dit sans modestie comme sans vanité. Je souhaite vivement que ce livre, qui poursuit la définition de la grande idée du XIXe siècle, ne semble pas indifférent aux questions sociales parce qu'il n'en traite pas spécialement. Un troisième et dernier volume, *Le Socialisme et l'Idée fédérative,* prouvera, je l'espère, à ceux qui en douteraient que la réforme des petites nationalités et le groupement fédératif des races s'opèrera par l'action du même principe, qui va substituer à l'anarchie, ou plutôt à l'état de guerre actuel, la solidarité de tous les groupes travailleurs. Mais là, encore, c'est sur le terrain historique que j'amènerai la question, m'atta-

chant à démontrer que cette idée fédéraliste est la tradition même du peuple, le nom, pour ainsi dire, de sa tendance perpétuelle, et que l'avénement de cette idée et sa réalisation annoncent le véritable avénement de la démocratie. Et je crois que j'aurai plus servi, selon mes moyens, la cause à laquelle je me suis dévoué, qu'en proposant à toutes ces questions, qui composent la question sociale, des solutions fantaisistes et dépourvues de l'expérience personnelle.

II

Je voudrais insister, sans trop y appuyer cependant, sur ce « groupement » des races qui est évidemment l'œuvre principale du XIXe siècle et qui concordera, à coup sûr, avec l'émancipation sociale et politique du plus grand nombre. C'est une maladie, heureusement fort circonscrite et qui n'est plus attachée qu'à quelques esprits incurablement métaphysiciens, que cette prétention d'opérer sur des idées abstraites, en dehors des races comme en dehors des temps. Toute idée est, sans doute,

universelle dans son essence, mais ne saurait l'être ni dans sa forme, ni dans sa définition. La Liberté, qui ne se traduit pas autrement que par le fédéralisme, est la plus universelle, parce qu'elle peut être justement la plus particulière et la plus personnelle sans se nier elle-même, puisqu'elle suppose, pour exister, la diversité, la modification et le mouvement; elle ne gêne ni ne nie rien de l'homme, puisqu'au contraire elle ne fait qu'exprimer le droit de chaque homme à être ce qu'il est et à sauvegarder sa propre personnalité de la prépondérance d'une autre personnalité quelconque.

Les races sont un fait historique, et aussi un fait naturel. L'unité originelle ou morale de l'espèce est une vieille légende mal interprétée, qui n'a presque plus de cours dans la science et ne devrait pas en avoir davantage en politique ou en sociologie; certes, toutes les races humaines se tiennent par des transitions ou des intermédiaires qui n'ont pas toutes disparu, mais qui se sont absorbées, cependant, dans l'étendue de chaque race définie. Les règnes de la nature, comme on disait, ne sont pas non plus séparés les uns des autres par de brusques solutions de continuité; et, par exemple, les transitions du règne animal au végétal, et du végétal à l'animal sont connues de tout le monde. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a point une vie végétative qui diffère de la vie animale, sinon dans son prin-

cipe même, au moins dans la plus ou moins grande intensité de son action. Il en est de même des races humaines : on ne saurait nier leur existence parce qu'elles sont soudées, pour ainsi dire, les unes aux autres, non plus qu'on n'aurait droit de nier l'existence de l'espèce en elle-même, sous prétexte qu'avec les anthropoïdes, elle se confond dans l'animalité. A première vue, tout paraît ainsi mêlé dans la nature, mais une observation attentive fait voir que cette prétendue unité, cette confusion apparente est, au contraire, l'harmonie d'une infinie série de variétés, qui toutes se tiennent, mais en se distinguant l'une de l'autre. Pour mieux dire, il n'y a pas d'unité ; cette vieille idée engloutissante, qui a créé les religions autoritaires et les monarchies à tendances universelles, est, petit à petit, chassée et bannie de partout, de la science comme de l'histoire, de la philosophie comme de la politique. Il n'y a de perceptible à l'homme entre les êtres et les choses que des rapports et des relations qui s'expriment précisément, en politique, par l'idée de fédération.

Les vieilles écoles résistent encore à cette conclusion, mais heureusement elles sont démenties par l'instinct de notre siècle. La Révolution a commencé un renouvellement du monde qui ne s'arrêtera pas à la sommation des vieux esprits, encore embastillés dans le dogme horrible de l'unité. Les

peuples de chaque race tendent tous à se rejoindre et à fraterniser sur les débris des vieilles nationalités rompues; possible qu'en ce premier moment de ferveur et d'embrassade, leur union prenne je ne sais quelle apparence équivoque d'unité. Mais ce ne sera là qu'une courte transition : les peuples, après s'être constitués comme race, tendront à distinguer dans la race même leur libre individualité; et ce sera l'époque du fédéralisme. L'Allemagne, par exemple, ne résidera pas longtemps dans cette folie de centralisation dont l'ont enfiévrée l'esprit militaire de la Prusse et la crainte des autres races qu'elle voit, avec jalousie, se grouper à côté d'elle. L'œuvre de Bismark ne saurait être durable; comme tous les esprits possédés d'une passion jusqu'à la manie, cet homme, si roué qu'on le suppose dans les jeux malhonnêtes de la diplomatie, n'aura pas raison de quelque chose qui est plus fort et plus habile que lui, je veux dire l'esprit de la Révolution. Croire un Richelieu possible en plein XIXe siècle, quelle illusion! Bismark pourra, sans doute, troubler et épouvanter l'Europe, la précipiter dans des aventures folles et barbares, n'importe! La postérité ne s'y laissera pas prendre : il ne sera pas un grand homme pour l'Allemagne elle-même revenue au bon sens, et l'histoire ne le considèrera que comme une curiosité archéologique, un phénomène quelque peu monstrueux du

XIXe siècle, une maladie de la race germanique.

L'Allemagne ne sera pas unifiée : les peuples germaniques se confédèreront sans doute ; et quelque peu de sympathie que cette race vaniteuse et implacable puisse nous inspirer aujourd'hui, disons-lui que la liberté, établie chez elle, ne causera point de haine ni de jalousie à la liberté latine. Le pangermanisme est un désir légitime qu'on ne saurait contester à l'Allemagne, pourvu qu'elle ne vienne point embrouiller de son immixtion haineuse l'union fédérative de notre race, union déjà réalisée dans les esprits élevés et vraiment patriotes des peuples latins, — l'Espagne, l'Italie, la France, la Roumanie, — et qu'une circonstance, qui peut être prochaine, pourrait facilement transformer en un fait.

Il ne faut donc pas que le socialisme *pratique* perde de vue cette grande idée, cette grande espérance qui n'est point seulement le salut de la race que nous sommes, mais le salut de la Liberté et de l'Egalité ! Que deviendrait le monde, si le génie germanique l'emportait, sans être balancé par l'admirable contre-poids de l'esprit latin ; si cet esprit, brisé d'avec lui-même, isolé et, par conséquent, affaibli dans l'ensemble harmonique de ses manifestations par la division de ses peuples, perdait, en même temps que sa tradition, la conscience de son œuvre et de sa personnalité ethnique ?

C'est à cela, cependant, que vise l'Allemagne.

Car, que les autres nations latines ne s'y trompent point, ce qu'elle hait dans la France ce n'est pas la France même, c'est le génie des races latines. Je ne réclame pour la France aucune primatie sur les autres peuples latins; mais la position comparée de ces différents peuples explique pourquoi la haine germanique s'est acharnée surtout contre la France. L'Espagne, trop loin d'elle d'ailleurs, dévorée par ses guerres civiles, n'avait ni force ni influence à l'extérieur; l'Italie pleine de grands hommes et de grandes pensées, mais morcellée en je ne sais combien de principautés et si emmaladie par l'occupation autrichienne et par la papauté — « une blessure toujours saignante et un chancre toujours suppurant », — n'avait rien qui pût tenter la haine ou la jalousie de ce peuple, qui ne pardonne pas aux autres le souvenir de ses propres férocités.

La France, par le fait, apparaissait donc, dans le présent, comme la tête de la race latine. Cette tête, il fallait l'abattre, d'autant qu'elle avait contenu, — pendant quelque temps, la Révolution, — toute la pensée du monde. Ils ne l'ont pas abattue, mais blessée seulement. Et voyez, cependant, la vitalité de cette race latine dont on annonce si pompeusement la fin : au moment où la France tombe, l'Italie achève de se relever. En quelle misère que

les guerres civiles et les pirateries bourbonniennes aient approfondi l'Espagne, peut-on méconnaître que l'acharnement de ses révolutions atteste une énergie dont beaucoup de peuples ne seraient pas susceptibles, qui affectent tant de mépriser la patrie d'Emilio Castelar?

Néanmoins, la France vaincue enivre l'Allemagne, l'affole d'orgueil et de fatuité. N'annonce-t-elle pas par ses journalistes, ses historiens, ses poëtes, ses publicistes — et par ses musiciens même, paraît-il — la prochaine autocratie du génie germanique sur l'esprit vassalisé de tous les peuples? Il me souvient d'avoir lu, extrait de je ne sais quelle feuille prussienne, un conseil emphatique, donné à l'Italie, de retremper son génie épuisé dans la vigueur des idées *germaniques*. Les peuples latins, que les Allemands daigneront ne pas supprimer radicalement par la force, ne pourront se sauver que par une patiente soumission à la souveraine intelligence germanique.

Nous irons à l'école de ces déclamateurs et de ces sophistes obscurcir et énerver l'esprit alerte, lucide et héroïque, que nous lègua en héritage une longue série de générations laborieuses. L'Italie oubliera ses traditions sociales et républicaines, elle oubliera ses artistes, ses poëtes et ses penseurs, pour suivre avec reconnaissance et humilité les nouveaux maîtres que notre défaite lui impose.

Elle deviendra l'élève tremblante de la race qui n'a cessé de l'ensanglanter et de broyer les ruines de ses cités libres sous le piétinement de ses lourdes armées, et qui hier encore assassinait dans la Lombardo-Vénétie les patriotes qui rêvaient l'affranchissement de l'Italie, et qui sont venus consoler leurs exils dans l'hospitalité fraternelle de la France.

Oui! c'est ce peuple prodigieux qui vient de se retrouver, vivant, sous l'amoncellement de tant de décombres; qui a brisé de la tête et des genoux la tombe où l'étouffait la pesante Allemagne, c'est l'Italie que les Allemands menacent arrogamment de l'invasion de la pensée germanique! Vivante et robuste, l'Italie perdrait cette belle clarté de l'esprit qui ne lui a même pas manqué dans ses pires misères, et qui a poétisé de tant de lueurs, à jamais vivantes dans les yeux des hommes, le sombre chaos de sa décadence! C'est parce que l'Italie a su conserver son génie, pur de tout génie étranger, qu'à l'heure de la délivrance possible, elle s'est retrouvée toute entière et a ressuscité un nouveau peuple italien sur la vieille terre italienne affranchie! Ce que n'a pu la ruine ni la servitude, la liberté ne le fera pas : elle ne germanisera pas l'Italie : elle s'est conservée durant une longue défaite; elle ne se perdra pas en plein milieu de sa renaissance.

Et ce que je dis de l'Italie, je le dis des autres peuples latins : heureux ou malheureux, ils ne cèderont rien à l'arrogance allemande, du caractère et du génie de notre race. L'orgueil et les menaces de l'Allemagne ne feront que hâter, chez tous les membres de notre famille, la conscience de notre parenté et l'intelligence de notre situation, en tant que peuples comme en tant que race. La nécessité ne nous apparaîtra que plus immédiate de réaliser, en prévision de nouvelles invasions toujours imminentes, l'idée sauveuse de la confédération latine. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France sentiront que, sans rien abandonner de leurs nationalités propres et de leur personnalité, l'urgence s'impose à chacun et à tous de se presser en une association invincible, qui conjure la possibilité des ambitions conquérantes, pour s'harmoniser un jour enfin, plus tard, avec l'union fraternelle des autres races fixées et apaisées.

Ainsi, éloignés également de l'optimisme et du pessimisme, n'ayons plus en nous-mêmes l'aveugle confiance d'autrefois, mais surtout ne désespérons pas. Nous avons avec nous non-seulement l'intérêt de la civilisation qui est latine, nous avons la logique et, si l'on pouvait le dire, toutes les sympathies de l'Histoire. Si l'Allemagne ne se désiste point de sa haine insensée qui est le trouble du monde et le scandale du XIXe siècle, son dessein

d'anéantir les races latines tournera contre elle-même; et il aura pour fin nécessaire l'avénement d'une nouvelle époque de l'Idée révolutionnaire, par le groupement fédératif de la race latine.

III

Je ne dissimulerai point — et c'est par là que je veux finir — que, si affranchi d'esprit que m'ait fait mon siècle, je ne regarde pas les questions religieuses avec la superbe de quelques âmes, sans doute plus fortes que la mienne. Ce n'est point que j'appartienne à aucune confession ni à cette théorie de la religion dite *naturelle,* qui est une des inventions les plus ébouriffantes du génie bourgeois et à laquelle, je l'avouerai, le fétichisme le plus naïf des peuplades les plus sauvages me paraît très-supérieur, au point de vue de l'art comme à celui de la morale et même de la philosophie. Je ne suis donc d'aucune Eglise ni d'aucun système; mais ici, cependant, quelle horreur que l'on ait de ces *distinguo,* si employés en théologie, il faut bien distinguer, malgré qu'on en ait.

Si j'ai suffisamment de titres à être appelé athée par NN. SS. les évêques ou les ouailles fidèles, qui vont bélant sous leur bâton pastoral; si mes opinions ou mes sentiments — comme on voudra — ne peuvent se codifier en quoi que ce soit qui ait l'air d'une religion, à entendre ce mot comme l'entendent nos mystiques, il ne s'ensuit pas que mes rapports de toute sorte, par les sens, par la pensée ou par l'imagination, avec les choses de la nature et de l'histoire, n'aient point suscité ou déposé en moi des impressions et des idées qui sont de l'ordre religieux. Mais, estimant que ces sortes de visions sont tout à fait personnelles, et hostile autant aux dogmes insolents qui prétendent posséder la vérité qu'à l'intolérance présomptueuse de certaines écoles qui, d'ores et déjà, annoncent qu'elles vont bannir de l'intelligence humaine toutes les anxieuses curiosités de l'être et du devenir, je me contenterai d'exposer à mes lecteurs mes conclusions toutes pratiques sur ce sujet. Le développement de ce que je demanderai à appeler mes idées *spéculatives,* qui éclatent d'ailleurs çà et là dans ce volume, — n'a rien à voir dans cette préface, n'étant point le sujet de ce livre.

Mais je ne saurais laisser supposer que je m'isole, en quoi que ce soit, du grand combat moderne de la liberté contre le catholicisme, et de la pensée, je dirai plus, de la moralité contemporaine contre une

invasion de superstitions grossières et morbides qui rappellent les temps de la décadence païenne. Ce n'est point seulement comme homme que je discute, selon mon droit, les conséquences du catholicisme; ce n'est point non plus seulement comme républicain fédéraliste, ennemi naturel de tout despotisme matériel et moral et de tout système unitaire, quel qu'il soit : je suis l'ennemi du *cléricalisme* et de tout ce qu'il traîne à sa suite de calamités de toutes sortes, surtout comme patriote français. Il n'est pas nécessaire d'être doué d'une perspicacité bien affilée pour pénétrer, comme on dit, *au cœur de la question*. Quiconque voudra bien réfléchir une demi-minute comprendra les espèces de périls que crée à la destinée de notre pays la conspiration jésuitique contre la société moderne. Hélas! ce n'est pas la Prusse qui est la pire ennemie des races latines et de leur alliance fédérale : c'est le catholicisme. On peut dire, en retournant une parole célèbre de M. Thiers : « C'est le catholicisme qui nous divise le plus. »

Pourtant ne nous inquiétons pas outre mesure : le catholicisme ne sera pas sauvé parce qu'il aura par-ci par-là ses petits *Julien* qui le maintiendront par la force dans une position privilégiée. Et remarquez que je n'entends point comparer autrement à l'empereur Julien qui fut, malgré sa tentative de réaction païenne, un homme d'une

souveraine intelligence, nos pauvres réacteurs d'aujourd'hui vivant, au jour le jour, de roueries honteuses et d'expédients diffamés, à la Robert Macaire! On vit aujourd'hui plus vite qu'à l'époque des Césars. Le christianisme a mis plus de huit cents ans à s'imposer à la majorité des peuples européens : rassurez-vous ; la Révolution aura la vie plus prompte.

Certes, le catholicisme est encore une puissance — qui le nie? — puisqu'il est un danger. Mais qu'il ait été dépossédé, dans la personne du Pape, de sa puissance temporelle, c'est là un grand progrès qui marque un nouveau moment de son histoire.

Il est évident que cette demi-solution, qui paraît définitive à quelques-uns, n'est que le commencement d'une révolution qui va changer les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Ce n'est point à ce côté politique de la question que nous voulons toucher ici. Je ne me préoccupe pas non plus de l'avenir particulier du catholicisme, qui va d'ici à peu se démembrer et se dissoudre en une infinité de sectes mystiques. C'ést en vain que, par un suprême effort de réaction, l'Eglise tâchera de maintenir l'indissoluble communion des âmes : elles sont trop fatiguées du passé, trop anxieuses de l'avenir et trop tumultueuses de passions et de désirs nouveaux pour garder à l'Eglise immuable une fidélité sereine et tranquille.

D'ailleurs, le temps des Eglises souveraines est passé. Si la manie despotique de l'unité soulève encore, entre les nations, d'effroyables guerres insensées, la conscience individuelle est trop émancipée, l'intelligence trop impatiente de liberté pour consentir au despotisme de l'unité religieuse. La Religion, en tant que culte, Eglise, dogme, va se transformer complétement. Les hommes ne subiront plus l'illusion d'un même symbole. Toutes les Eglises se résoudront en sectes, en écoles philosophiques, dont l'activité intellectuelle et morale ne s'immobilisera plus jamais dans l'immutabilité d'un dogme unique. La multiplicité des sectes est la garantie de la liberté religieuse, comme la fédération des communes, des cantons, des provinces, est la seule garantie solide de la liberté politique.

Donc, il ne nous appartient pas, à nous autres fédéralistes, de contester à aucune conscience, à aucune intelligence, l'idée et la forme des croyances qui lui agréent. Mais c'est le devoir de tout citoyen, préoccupé des destinées de la France, de souhaiter et d'activer, autant qu'il lui sera possible, le morcellement du catholicisme. C'est comme Eglise unitaire et cosmopolite, faisant un Etat dans l'Etat et gênante à la liberté des dissidents et des incrédules, autant par l'encombrement de ses innombrables pratiques intolèrantes

que par ses prétentions à l'autorité ; c'est enfin, par son organisation matérielle, qui est une menace perpétuelle pour la société civile, que le catholicisme est incompatible avec la civilisation moderne. Réduit à une simple opinion individuelle, il jouit des mêmes droits dont jouissent toutes les autres opinions. Mais son système de gouvernement et de police, qu'il prétend ériger au-dessus de la police et du gouvernement laïques, est contraire à toute idée de justice, de liberté et d'égalité. Les hommes politiques, qui le soutiennent et l'imposent, qui s'efforcent à paralyser à son profit la liberté de l'esprit public, assument devant l'histoire et devant leur pays une terrible responsabilité : l'opinion de la postérité, qui fait la gloire ou le déshonneur des hommes d'Etat, leur sera cruelle. Je les félicite peu d'y être indifférents.

Quant aux *unitaires centralistes* qui, tout en déclamant contre le catholicisme, apportent à leur conception de la société l'idéal catholique, et dans la discussion l'intolérance dogmatique et farouche des défenseurs de cette Eglise, la décomposition du catholicisme en une infinité de sectes ne leur sourit guère. Ce leur serait, au fond, un grand crève-cœur secret de voir disparaître cette monarchie de l'Eglise qui a imposé si fortement au monde l'idée d'unité. Ils affectent donc de mépriser superbement, au nom de la philosophie, ces sectes

qui, selon eux, ne vaudront pas mieux que le catholicisme lui-même. Peut-être ont-ils raison au point de vue particulier de la philosophie ; mais ce n'est point de cet angle-là qu'il convient de considérer la question : c'est de l'angle de la politique.

L'unité de l'Eglise rompue, le salut du monde est plus qu'à moitié assuré. Les sectes, égales entre elles et aux autres qui déjà se disputent le monde, seront, comme celles-ci, en proie à la libre discussion. Elles se défendront alors non plus par la force et par l'habitude plus immorale encore que la force, mais par leur mérite propre et l'efficacité de leur vertu sur l'âme et sur la conscience de leurs fidèles.

Sans doute, nous verrons reparaître les sectes orgiaques dont les mystères ridicules ou ignobles ont avili et diffamé la fin du paganisme. Tout ce que contient de superstitions le catholicisme désagrégé s'exhalera de sa mort et pullulera en masses épaisses, qui s'éparpilleront dans le vent comme une épidémie. Ne nous laissons pas trop aller à l'étonnement et au dégoût. Une bonne hygiène morale suffira alors à préserver du fléau les âmes qui veulent décidément rester saines et résister à la poignante volupté de l'évanouissement mystique.

C'est cette hygiène morale qu'il faut découvrir et, au plus tôt, mettre en pratique. L'histoire, en nous faisant connaître le tempérament de ce

peuple, nous instruira, en même temps, des remèdes qui lui conviennent le mieux pour le rassainir et le rendre impénétrable aux mauvaises influences de l'atmosphère. Si la France sait se proposer un but certain vers lequel elle tende énergiquement, elle échappera, par l'action, aux langueurs du mysticisme qui va se répandre sur le monde. Si, au contraire, elle ne sait point se reprendre sur la fatalité qui la possède et qui l'obsède, elle deviendra ce que sont les cadavres abandonnés sans sépulture : l'horreur et l'infection des passants.

Mais que les forts et les hommes de bonne volonté se tranquillisent. Cette heure méphitique, incertaine, épidémique serait de peu de durée. L''histoire, la science, la philosophie ont allumé dans le monde trop de foyers flamboyants pour que les ténèbres superstitieuses prévalent longtemps contre la lumière de la raison. Ces ténèbres auront un temps restreint pendant lequel elles ne possèderont point toutes les âmes. Quand elles se seront évanouies, l'homme qui se retrouvera libre, continuera, désormais sans caprices et sans incertitudes, sa route infinie dans le Progrès.

Mas de la Lausetto. — Montpellier.

L.-X. DE RICARD.

9 décembre 1876

LE FÉDÉRALISME

LIVRE PREMIER

UN CONCILE EN PLEIN AIR

Nous souffrons comme loi ce qui devrait souffrir nos jugements.
(AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Lettre*.)

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

PROLOGUE

La jouissance d'interpréter l'esprit de la Révolution et d'éclaircir par la discussion la pensée qui vit en chacun de nous, nous réunit souvent quelques amis et moi. Nos théories particulières, nos systèmes personnels, attirés et maintenus par la même force centrale, ne s'écartent point du principe autour duquel ils gravitent harmonieusement : ils se distinguent les uns des autres, sans se séparer. La diversité de nos caractères, de nos éducations, de nos passions et de nos goûts, apporte à l'éclaircissement de l'idée unique que nous confessons, des sentiments et des aperçus par lesquels cette idée est aimée, observée et comprise dans chacune de ses manifestations. La conscience individuelle qu'en a chacun de nous, aidée par le concours de ces con-

sciences parentes, arrive à l'embrasser enfin avec la puissance d'une conscience collective. Notre foi n'est point une unité dogmatique, impitoyable aux opinions personnelles, mais une harmonie résultante des interprétations particulières que suscite dans le cœur et dans l'intelligence de chacun la contemplation passionnée de la pensée commune.

Quelle est cette pensée? Quelles en sont ces interprétations diverses? — Ce livre ayant précisément pour objet d'en poursuivre la définition à travers la controverse des opinions, je ne répondrai point ici à la question du lecteur.

Ceci est une sorte de drame intellectuel dont le dénoûment est la détermination d'une doctrine. Les divers personnages ne seront présentés qu'au fur et à mesure que les incidents et les nécessités de l'action les obligeront à paraître sur la scène. Mais cette scène, où est-elle? Ce drame intérieur dont les péripéties et les incidents sont des pensées et des sentiments, n'a-t-il d'autre théâtre que les pays incolores et arides de la raison abstraite? Dieu merci, non! Les sentiments et les pensées y vivent d'une vie bien réelle, en chair et en os, dans des hommes dont je pourrais montrer les photographies aux incrédules, et qui ne se ressemblent que par l'opinion dans laquelle ils fraternisent; car en chacun domine une faculté maîtresse dont l'originalité s'imprime à sa doctrine. L'un est poëte, il voit l'idée par l'imagination; un autre l'étudie par la raison; un troisième l'étreint par la passion.

Ce livre est bien réellement pensé en commun ; il est écrit en commun ; non, à vrai dire, par un sténographe qui reproduit exactement jusqu'aux moindres mots, jusqu'à la moindre syllabe, mais par quelqu'un qui se souvient et dont la mémoire, si fidèle qu'elle soit, rafraîchie d'ailleurs par le secours des divers interlocuteurs, a peut-être, à son insu, teinté leurs discours de sa couleur personnelle.

Je leur redemande ici, publiquement, un pardon qu'ils m'ont déjà accordé ; je suppose que le lecteur ayant moins de droit à la sévérité se montrera, au moins, aussi indulgent qu'eux-mêmes.

—L'hiver, nous nous étions réunis à la ville, le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Mais dès que la grâce d'avril ramena le soleil et le printemps, il nous sembla très-pénible de causer renfermés dans une pièce, à la lueur de la lampe. Nous résolûmes donc, un beau jour, de choisir le dimanche pour nos causeries, et il fut décidé que, dorénavant, on partirait le matin pour aller dans la campagne, au hasard, en devisant de nos propos accoutumés. Si je n'avais peur de lui faire honte, je nommerais bien celui de nous qui s'opposa à ce projet, prétextant que quelques-uns ne manqueraient point de se laisser distraire par la contemplation de toutes les choses épanouies. Mais il fut obligé de céder à l'avis de la majorité qui, par-dessus le marché, le traita de grincheux et de pédant.

« — Vous avez donc une bien grande peur de la nature ? lui demanda l'un de nous.

« — Une très-grande peur, en vérité, mon ami, répondit-il; c'est une insupportable séductrice : elle ne nous laisse pas libres possesseurs de nous-mêmes; elle nous tire en dehors par un charme infini qui nous absorbe tout entiers en elle; nos idées, nos sentiments, nos facultés s'y évaporent insensiblement et s'y fondent en une voluptueuse et indéfinissable rêverie, qui est vraiment l'évanouissement de l'âme. Par les mille fissures qui ont servi d'issues à la fuite de la vie humaine, la vie végétative, doucement, s'insinue, pénètre et s'établit en nous. Cette harmonie, qui se fait ainsi entre la nature et l'homme par l'échange de leurs facultés essentielles, est dangereuse aux esprits mystiques qui y goûtent, comme les bouddhistes dans l'espérance du Nirvâna, l'horreur du mystère et l'ineffable attraction du vertige.— Evitons ces anéantissements, je vous prie. Restons ici : ces quatre murs, tapissés de livres où est contenue l'excellence de l'âme humaine, offrent à notre conscience et à notre intelligence un spectacle autrement instructif que la contemplation poétique de la nature, et des jouissances, pour le moins, aussi grandes. D'ailleurs, les amis du pittoresque n'ont-ils pas de quoi se satisfaire ici? — Voici la rue : il me paraît que ces vieilles maisons grises n'ont point trop mauvaise apparence dans cette belle lumière méridionale. Si j'étais peintre, je voudrais faire cet angle de rue avec la fontaine, et cette femme toute illuminée qui marche droite, la cruche sur la hanche; et cet enfant qui joue à cette porte avec ce

gros chien; et jusqu'à cette marchande d'oranges qui sort de l'ombre, là-bas, et qui pousse au soleil sa charrette éclatante qui resplendit comme du cuivre. Les toits tuyautés de tuiles, en plein rayonnement, et les ombres puissantes qui, alternées de lumière, sculptent et cisèlent si hardiment les pignons et les arêtes des maisons, tout cela ne vaut-il pas un buisson d'aubépine? — Vous voulez du ciel? Levez les yeux : en voilà un beau carré bleu. Il éveille aussi bien la magnifique idée d'infini que si nous le voyions épanoui et incliné sur une immense campagne; (car la profondeur suscite, aussi bien que l'étendue, la sensation de l'infini). Que manque-t-il donc ici pour plaire à nos poëtes? Le chant des oiseaux? le murmure des feuillages? que sais-je encore? Est-ce que tous ces bruits-là sont comparables au bruit du menuisier qui ajuste des planches; du forgeron rouge qui bat le fer lourdement; de la boutique dont la sonnette tinte; de la mère qui caresse de paroles souriantes son enfant qu'elle berce et qui pleure; des jeunes femmes qui babillent en tricotant au milieu des gamins qui jouent, crient et se bousculent; des rires hardis des filles qui se saluent de loin et attaquent vivement, de leur gaîté provoquante, les jeunes hommes qui reviennent des champs, besace aux côtés et outils sur le dos; du chariot qui cahote au milieu de la poussière, enveloppé des coups de fouet et des jurons du charretier; des vieux qui bavardent et radotent, assis sur des chaises ou des bancs, au soleil, et des femmes qui, en poussant des

arri! rentrent sur leurs ânes chargés d'herbes et de feuillages? — Restons ici, encore un coup. Les distractions ne manqueront point encore assez à tel d'entre nous dont l'impressionnable imagination, excitée au moindre incident, dépasse tout à coup la controverse actuelle par les élans d'une inspiration singulière, excessive, mais qui n'est point toujours aussi chimérique qu'il le semble. Que deviendrions-nous, grand Dieu! si nous le placions au milieu d'un paysage qui l'exalte encore! La folie de son enthousiasme nous serait contagieuse, comme ces souffles prophétiques qui, par la bouche d'un voyant, se communiquaient aux foules magnétisées. Il nous précipiterait devant lui vers d'incommensurables visions qui nous attireraient, par des vertiges successifs, dans une extase irrémédiable où nous nous absorberions enfin. »

Celui auquel s'adressait cette allusion ne la laissa point passer sans la relever.

« — C'en est fait! s'écria-t-il; voilà la nature jugée! voilà l'homme affranchi des illusions de cette grande *bêterie!* comme dit Rabelais. Pauvres rêveurs et contemplatifs que nous sommes, qui aimions les cieux, les montagnes, les arbres, les fleurs et les eaux, généralement tout et chaque chose en particulier! que nous reste-t-il à faire, sinon à chercher un endroit décent pour y mourir de honte, de désespoir et de stupidité? Voilà qui est décidé : le spectacle des choses est oisif pour les vertus de l'homme! Les sensations qu'il éveille sont autant de péchés qui

nous tentent pour nous perdre ! J'admire, en vérité, cette science athée et impatiente qui, avec le même langage et la même présomption que la pire des religions, le catholicisme, se propose de détruire dans l'homme la conscience poétique de cette solidarité par laquelle il se sent uni à tout l'univers... Oh ! que j'en ai assez de ces intolérances dogmatiques et pédantesques qui, sous prétexte d'utilité matérielle et immédiate, interdisent au sentiment et à l'imagination toutes ces belles témérités et ces fécondes rêveries qui sont, dans l'humanité moderne, les désirs, les appels, les pressentiments d'une humanité supérieure qu'elle contient et qui cherche à se dégager d'elle ! Accuser de mysticisme les esprits dont la mobile inquiétude ne souffre point d'être enfermée dans l'étroite rigidité des formules, est la pire des intolérances. C'est par un crime pareil que les Eglises, contre lesquelles nous nous révoltons aujourd'hui, ont mérité la colère de l'homme qui ne les détruira pas, apparemment, pour y substituer un dogmatisme aussi despotique et aussi borné. La vérité universelle ne nous est connue à aucun de nous ; et j'ajoute que jamais aucun système ne sera capable de la contenir. Le sentiment et l'imagination, qui sont des facultés humaines tout comme la raison, devineront toujours un *au-delà* à toutes les doctrines que vous leur proposerez. Leur infatigable mission est d'empêcher l'homme de reposer paresseusement dans les dogmes et dans les théories. C'est par elles, par leurs excitations et leurs séduc-

tions qu'il est sans cesse attiré hors du connu par les mystères attrayants de l'inconnu. Tant pis pour les hommes incomplets, en qui une longue désuétude a atrophié ces deux ailes de l'intelligence ! Chacun de nous a en lui un poëte plus ou moins développé : celui qui est parvenu à détruire ce poëte est un être infirme et monstrueux ; et cela fait horreur, vraiment, de l'entendre proposer en modèle cette infirmité dont il est déshonoré.

« — Tout cela, s'écria l'un de nous, ne prouve rien contre la méthode de la science.

« — Qui a parlé de la méthode ? répliqua Lhoras, — car c'était lui qui s'était laissé aller à cette belle indignation. — La méthode, que je sache, n'est point un système, le vôtre plus que le mien. Elle n'est qu'un procédé d'investigation. Sa tâche est d'observer et de fournir des matériaux aux constructions de la raison philosophique ou de l'imagination esthétique. Et ce serait un singulier moyen de connaître l'être que nous sommes, que d'en éliminer tout d'abord celles des forces et des facultés par lesquelles nous nous manifestons. C'est cependant ce que font, au nom de la méthode, tant de philosophes transcendentalistes, de dialecticiens prestigieux, de braves et graves savants, qui se font un homme de convention, restreint, mutilé, aride, à leur image. Tous ces honnêtes gens — qui ont le tort de demander, qui à la métaphysique, qui à la logique, qui à la physique, qui à la chimie, la connaissance de l'homme, laquelle ne peut être acquise que par la science qui l'em-

brasse tout entier, depuis son origine jusqu'à ses développements actuels, je veux dire l'histoire, — tous ces honnêtes gens éprouvent je ne sais quelle jalousie naïve et instinctive contre les facultés dont ils sont dépourvus. Existe-t-il un seul livre de science où l'auteur, dans sa préface, dans ses notes, dans son avertissement, dans le cours de l'ouvrage, dans la dédicace, dans la post-face, quelque part enfin, n'importe où, ne se croie obligé d'exprimer pour la poésie, la littérature et les arts, son mépris amer, superbe, dédaigneux ou triomphant? Les plus profonds prophétisent magnifiquement, pour se consoler, que voici l'homme arrivé enfin à son âge viril: il va répudier tous les rêves, toutes les chimères, toutes les fables dont son enfance a été corrompue. Et, par ces grandes déclamations faites d'un style pompeux, — par où ces pauvres écrivains cherchent subrepticement, eux aussi, à faire de l'art et de la poésie, — ils ne font qu'étaler avec une grande solennité l'ignorance du sujet dont ils parlent, et, partant, une sorte d'insincérité tout à fait blâmable et une désolante incapacité d'étudier l'homme loyalement et impartialement. Que de choses n'y aurait-il pas à dire là-dessus? Je les remettrai à une autre fois, n'est-ce pas? Ce serait bien étonnant que la suite de notre discussion ne me permît pas d'y revenir un jour. Je n'ajouterai donc que deux mots à l'adresse de notre raide, rude, dur et sec ami.

« — Je vous le permets, répondit en riant celui qu'il interpellait; mais maintenez-vous dans la question.

« — Eh! j'y suis, répliqua Lhoras : — Je veux, appuyer de quelques considérations notre désir de discuter en plein milieu du printemps, et montrer à notre brave ami qu'il y a peut-être dans ce projet plus de philosophie qu'il ne le suppose.

« — Oh! oh! ceci est curieux; et je serai bien aise de l'entendre.

« — Eh bien! écoutez-le : — L'homme n'est pas un être immuable comme les animaux : c'est, au contraire, par sa mobilité éternelle qu'il se distingue d'eux, et par sa diversité d'avec lui-même. Car, si chaque homme possède virtuellement toutes les facultés humaines, il n'en est pas moins vrai que le développement inégal de ces facultés produit entre les hommes de sensibles différences. Cette variété de caractères, de tempéraments, qui ne détruit pas l'idée unitaire de l'espèce, est même ce qui induit certains savants et certains philosophes à vouloir voir le type de l'espèce en eux-mêmes et dans les individus qui leur ressemblent. Un homme dont le développement n'est point pareil au leur, leur semble un être anormal qui ne donne pas aussi bien qu'eux l'idée de l'espèce. Eh bien! cette différence, qui existe d'homme à homme, et qui tient à mille causes que la science véritable a mission d'étudier impartialement, existe, aussi profonde, entre groupes d'hommes. Il est bien évident que l'homme du Midi n'est point l'homme du Nord ; ils forment deux variétés bien tranchées; et les hommes du Nord, par exemple, ne nous considèrent pas, nous autres

méridionaux, sans quelque rancune et quelque jalousie. La même querelle qui oppose le savant à l'artiste, oppose ces deux races l'une à l'autre. Le philosophe idéal que je conçois et qui, je le crains bien, n'existera pas de longtemps, n'a point à prendre part à cette querelle, légitime des deux côtés. L'imagination, la raison, la réflexion, le sentiment, toutes ces facultés que nous distinguons les unes des autres par une simple nécessité logique, ne sont en réalité que les noms différents de la même puissance en chacune de ces manifestations, qui ne sont que les transformations de la même essence. La diversité de ces modes ne constitue entre eux aucune inégalité ; ces modes, par lesquels on définit la substance, n'en détruisent pas l'unité. Ce qui regarde la science et la philosophie (et l'histoire, surtout, qui les contient toutes deux), c'est d'observer et de connaître les causes qui, chez tel peuple ou tel individu, amènent nécessairement la prédominance de telle faculté, à laquelle il doit son caractère et son génie particuliers. — L'étude de ces causes n'était même pas à l'état d'idée, il y a cent ans. C'est notre siècle qui l'a sentie, essayée, et dont les travaux initiateurs permettront aux générations prochaines de l'achever, par la constitution des sciences et de la philosophie historiques, lesquelles sont, seules, aptes à comprendre le problème, à l'embrasser et à le résoudre. Parmi ces causes, celle de l'influence du milieu a été la plus populaire, celle qu'on a le plus poussée à fond et

qui, d'ailleurs, s'imposait le plus évidemment à l'esprit.

« — Où voulez-vous en venir? cria Carascause.

« — A ceci : que ceux qui dédaignent la nature pittoresque sont, par cette infirmité, incapables de comprendre l'homme qui est en concordance intime avec elle. Le ciel, les fleurs, les arbres, les formes des maisons, la culture, racontent l'homme : il y a entre lui et les choses une action et une réaction incessantes qui les apparentent. On sent que la même force qui passe de la nature dans l'homme, pour se connaître et se définir en celui-ci, repassant de lui à la nature, reporte à celle-ci quelque chose de la vertu humaine. Cet échange perpétuel les fait ressemblants l'un à l'autre ; si bien, que le type de l'homme semble la fin nécessaire que la nature poursuit, avec un instinct croissant, à travers les formes graduelles des choses et des êtres. Et comment, sinon par la contemplation assidue de la nature, parviendrait-on à saisir cette énergie progressive qui fait circuler la même vie, — j'allais dire la même âme, — des choses aux êtres, des êtres à l'homme, et qui, s'étant concentrée un instant en celui-ci, se répand à nouveau dans les êtres et dans les choses? Croyez-vous cette méditation perdue pour la vertu et pour l'intelligence? Et si ce n'est l'imagination et le sentiment, qu'est-ce donc qui peut procurer cette jouissance religieuse de désirer, de sentir, d'éprouver, de connaître dans l'extase de cette communion la solidarité universelle qui fait une seule, vivante et

ineffable harmonie de la procession des formes mobiles et haletantes? La conscience de cette solidarité fait couler de haut, dans le cœur et dans l'esprit rafraîchis et apaisés, la limpidité des grandes inspirations poétiques qui sont, elles aussi, de superbes et merveilleuses vérités. Et là, dans cet homme qui n'est plus qu'un poëte, dont l'âme s'absorbe par le désir dans l'âme infinie du monde, le magnétisme des analogies senties et éprouvées suscitera tout-à-l'heure une philosophie qui identifiera sa raison à la logique infatigable des choses.

« — Et voilà ce qui prouve que nous devons nous aller placer en pleine nature pour discuter plus efficacement et plus agréablement. L'ami Lhoras a mille fois raison. Je vote pour la campagne.

« — Tous! tous! nous écriâmes-nous, excepté Roquerols. »

— Je l'ai nommé.

Mais, sans tenir compte des protestations qu'il essayait encore, nous convînmes que le dimanche suivant, dès l'aube, on se donnerait rendez-vous chez l'un de nous, dont la maison, sise un peu en dehors de la ville, au faubourg de Figuerolles, était un point de départ tout marqué pour la villégiature projetée.

Sur quoi, on se sépara sans rancune et gaîment.

CHAPITRE II

Chemin faisant.

Le dimanche suivant, il fut fait comme il avait été convenu : nous arrivâmes en bande chez notre ami.

C'était vers le milieu d'avril. Un soleil magnifique, tempéré par le vent qui n'était pas trop fort ce jour-là, nous promettait une belle journée; et le ciel clair, sans un nuage, laissait apercevoir, vague dans le bleu matinal de l'horizon, à gauche, la masse lourde du pic de Mireval, et, en face, un souple ondoiement de montagnes lointaines, d'un aspect si léger qu'on eût dit une brume, sans la ligne charmante et fine qu'elles dessinaient sur l'azur estompé chaudement dans la perspective.

Nous sortîmes tous aussitôt au grand complet, et des groupes se firent, tout naturellement, selon les affinités d'intelligences et de caractères.

Lhoras, qui connaissait parfaitement le pays, quoique Dauphinois, fut chargé par tous, à l'unanimité, de nous indiquer un endroit convenable à notre concile, et de nous y conduire : c'était un jeune homme d'une trentaine d'année, svelte et brun, ardent et impatient, en art comme en politique, et dont l'esprit agile se plaisait parfois à s'aventurer dans des entreprises intellectuelles un peu téméraires. Il accepta volontiers le rôle de guide et prit la tête de la colonne, escorté de l'Avignonnais Nabrigas, le plus forcené de tous les fédéralistes du Midi : un homme *à explosion* et qui pouvait avoir cinq à six ans de plus que lui ; et du jeune Aubrespy, nouvellement arrivé de Toulouse, plein d'enthousiasme et de naïveté, de confiance et de ferveur, et attiré autant par l'énergie à la fois farouche et pensive de Nabrigas que par la verve expansive et poétique de Lhoras.

Derrière eux, Sajols discutait posément, esprit tempéré et déjà presque apaisé, avec Massane, Montpelliérain comme lui, dont les passions politiques avaient contracté, dans l'étude familière de la philosophie et de l'histoire, une gravité un peu hautaine, une dignité un peu triste qui les contenaient sans les étouffer. Ils écoutaient en souriant les étonnements et les colères du replet petit Favet qui, gesticulant en marchant et s'arrêtant pour mieux gesticuler, protestait de toutes ses forces contre l'abus des grands mots et la pédanterie de la science. Ils étaient suivis de près par deux amis inséparables qui cheminaient mélancoliquement côte à côte ; il

n'y avait qu'à voir le visage mystique, quasi illuminé, que poétisait encore une longue barbe noire taillée à la Christ, de l'un, et la grande, pâle figure douloureuse et fatale, l'air chagrin et amer de l'autre, pour deviner que de sérieuses angoisses, à peu près les mêmes, les avaient unis dans une sympathie mutuelle : l'égale torture d'une pensée inquiète et insatiable, toute vouée aux séductions des problèmes religieux, et d'une longue vie consacrée presque inutilement à un idéal d'égalité sociale, si lent à réaliser, avait comme apparenté l'une à l'autre les deux âmes vraiment fraternelles de Coullondre et de Doulouzargues ; le premier était de d'Aigues-Mortes, et le second de Béziers.

Un roulement retentissant de paroles sonores et pressées annonçait ensuite Roquerols, le Lyonnais, et Cambacède, Auvergnat de Clermont : irréconciliables amis, toujours empressés à se chercher pour discuter ; celui-là, fougueux, violent, supportant impatiemment la contradiction; celui-ci, agressif, disputeur, opiniâtre ; tous deux, d'ailleurs, moins préoccupés des idées que des moyens les plus prompts à les réaliser.

A côté d'eux marchait seul, mais les irritant d'un mot ironique ou amer, Malbosc, le misanthrope, le pessimiste Malbosc, qui ne croit pas que les hommes soient jamais assez bons pour mériter le rêve de bonheur qu'il daigne faire pour eux. La marche était fermée par Cavayrac et de Valaure : Cavayrac, figure à la fois ouverte et ferme, protestant descendant d'une

ancienne famille cévennole dont plusieurs membres avaient péri sur les galères du grand roi, avait gardé de ses ancêtres une ardente passion, puissante et contenue par l'austérité de l'attitude, la rigidité du geste sobre et affirmatif, et le timbre vibrant d'une voix mesurée et un peu oratoire. De Valaure, fils converti d'une ancienne famille noble et catholique du Languedoc, écoutait religieusement cette forte parole qui semblait toute émue de la vie douloureuse de tant d'héroïques générations.

Voilà quels nous étions. Mais, non! j'ai oublié le plus âgé et le plus enfant : Carascause, qui toujours inquiet, nerveux, irritable, allait d'un groupe à l'autre, taquinant celui-ci, raillant celui-là, et commençant des discussions qu'il interrompait brusquement pour causer à un troisième.

En tout, quatorze fédéralistes déterminés.

— Dédaigneux de la grand'route facile et sans surprises, nous prenons, en quittant le faubourg, le premier chemin coupé à notre droite.

Oubliant ou jetant çà et là, au milieu des vignes claires, comme un enfant espiègle ses joujoux, de jolies maisonnettes blanches dont les toits orangés, triplement tuyautés au bord, rappellent les capotes *à comètes* que portent les bébés et les vieilles, le joyeux petit chemin se sauve étourdîment vers la campagne; capricieux et traînant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, quelque fin ruban de velours vert, quelque mur éblouissant de soleil et tout écumant de roses enflammées, vivantes à force de parfum,

jusqu'à ce que, tournant brusquement, il l'accroche aux épines malicieuses d'une haie vive, étourdissante de gaîté fleurie, et le rompe;... les mains libres enfin, il monte en folâtrant et, tout en défonçant de de chaque pied les grands talus abrupts et secs qui s'éboulent en gros cailloux coupants et en fine poussière chaude, il parvient à courber sur sa tête les floraisons embaumées qu'ils gardaient avaricieusement à leur crête. Et les voilà inclinés, s'entrelaçant, cognassiers aux délicates corolles naïvement épanouies et roses, au feuillage mol et beurré ; aubépines si candidement méchantes, si perfidement coquettes et délicieuses; grenadiers flamboyants comme verges ardentes et semblant pousser des rubis au lieu de feuilles; lilas élégants et prodigues, aux lourdes grappes étoilées et charmantes; églantiers tardifs, s'aidant de toutes leurs épines pour arriver à mêler la tendresse de leurs guirlandes vertes à la fête de l'épanouissement commun; les voilà tous, chaussés de gaillet d'or, s'entrelaçant, inclinés, babillant de toutes leurs feuilles, riant de toutes leurs fleurs, au-dessus du joyeux petit chemin qui grimpe sous la dentelle bleue de leur ombre.

Se découvrant tout à coup, il fuyait vers de nouvelles merveilles, quand nous voyons Lhoras l'abandonner et en doubler l'angle feuillu à droite.

« — Pourquoi ne pas continuer? » s'écrie Aubrespy avec regret.

« — Gardons cela pour une autre fois: » lui répond notre guide avec un geste rassurant et un sou-

rire plein de promesses : « Fiez-vous à moi. »

A peine engagé dans le nouveau sentier, Aubrespy se retourna pour nous indiquer avec un « Ah ! » admiratif (qui fit hausser les épaules au froid Malbosc) un groupe superbe de hauts pins maritimes, qui coupaient l'éclat de la route d'une ombre large et bienveillante.

Tranchée de grands creux roux et pointillée de brun, l'ample ramure, souple et sonore, balance lentement d'épaisses touffes d'un beau vert grave : à deux cents pas, cela semble un gazon gigantesque où l'on voudrait s'étendre, s'enfoncer, se rouler, paresseusement bercé dans les senteurs robustes et pénétrantes qu'il respire. Au-dessous et d'en bas, c'est une nef de cathédrale : piliers énormes, sombres ogives, voûtes profondes, ciel bleu, où les dernières branches et les feuillages menus et noirs s'appliquent et se découpent en d'étranges arabesques funèbres et délicates. Parfois glisse et descend une lumière molle et pâle, filtrant de loin, comme par un étroit vitrail. Oh ! les bons et beaux arbres ! Mais nous ne nous y arrêtons pas ; car, malheureusement, en se baissant, les yeux amis du pittoresque et de l'espace, après s'être brisés, en face, aux barreaux gris et claustrals d'une grille aristocratique et méfiante, enfilent avec ennui une longue allée, nette comme la raie d'une perruque de milord, jusqu'à une propriété morfondue au milieu d'un peloton d'arbres sévères ; quelques pas plus loin, vagabondant à l'aise, les yeux se prennent d'abord aux mille et

mille jets avidement élancés au soleil d'une large vigne cramponnée par ses mille et mille pieds torses et opiniâtres dans une riche terre d'ocre, — chair rouge de deux collines jumelles gracieusement adornées, çà et là, debouquets d'oliviers, — pompons gris sur le brocart des vignes ; — puis bondissant du deuil d'un massif de cyprès à la joie d'un toit vermillonné, des caprices d'un chemin engageant et radieux à la paisible et hautaine fraîcheur d'un parc, ils s'accrochent enfin forcément au clocher de Sainte-Anne qui, incisif et vermeil dans la brume orientale, dénonce la Ville.

« — Et la mer? » demande le jeune Aubrespy.

« — La mer? » répond Lhoras « regardez par ici un peu à droite, au fond de cette vallée. Voyez-vous au-delà de ces ondulations de vignes et de cet espace nacré par les petits toits rouges, illuminés et épars, et les ombres lilas et bleues des murailles et des oliviers? au-delà même de cette masse foncée d'ifs maussades que tout ce joyeux soleil réussit à peine à égayer, voyez-vous cette grande ligne arquée et plus sombre que l'horizon perlé où elle se fond? — C'est la mer, la Méditerranée !

« — Allons, allons! en route! que diable, vous regarderez cela une autre fois, quand vous aurez le temps! » nous crie brusquement Roquerols qui avait continué sa marche.—« Je ne comprends pas ce que vous pouvez trouver de si beau, de si attrayant dans cette vue-là : cela me paraît tout-à-fait vague, mort, insignifiant, en un mot. Quant à vouloir admirer la

mer dans cette faible ligne grise, tout là-bas, il faut y mettre bien de la bonne volonté; et cela ne peut être bon qu'à fatiguer les yeux et à donner la migraine. »

Et, comme nous le rejoignions :

« — A la bonne heure! Voilà ce qui me plaît! » dit-il en nous montrant, à gauche du petit chemin qui descend, un groupe de vignerons qui piochaient leurs vignes. « — Voilà ce que j'aime! Voyez ces bras nus, solides comme l'outil qu'ils soulèvent et bruns comme la terre qu'ils entament; et ces dos courbés laborieusement et avec sécurité au-dessus de ces robustes jambes, qui semblent aussi vigoureusement plantées dans le sol que les ceps soignés de soins maternels. Ces hommes manquent-ils donc de pittoresque, avec leurs guêtres de cuir marron, leurs pantalons bleus, leurs larges ceintures rouges et leurs chemises de couleur? Et puis, n'est-ce pas pour vous, pour moi, pour tous, qu'ils travaillent du matin au soir? n'est-ce pas à eux que nous devons les bons vins et la bonne eau-de-vie, la richesse enfin de notre beau département?... Et ce spectacle ne parlerait pas plus à votre cœur d'homme que ces brouillards, ces fumées, ces... »

« — Tout beau! tout beau, mon ami! » intervint le sage Sajols, « un peu de calme, je vous prie, respectez nos enthousiasmes comme nous respectons les vôtres, et ne méprisez pas si haut des appréciations et des goûts que vous ne pouvez comprendre. »

« — Roquerols, soyez heureux : voilà du réa-

lisme ! lui cria Aubrespy à la vue d'un jeune âne qui barrait le chemin et taillait consciencieusement les grenadiers et les aubépines de la haie à notre droite.

« — Voyez donc ! est-il gracieux avec sa croupe tonsurée comme le crâne pelé d'un capucin ! Et sa queue faisant l'office de martinet sur ses maigres cuisses poilues ; et ses interminables oreilles, allant sans cesse en tous sens, comme si elles étaient mal cousues à sa tête. Oh ! le charmant animal ! le délicieux..... »

Mais le petit âne, évidemment blessé de ce portrait, dressa ses oreilles en avant et se mit à braire effroyablement, en envoyant de furieuses ruades à son contempteur... qui battit en retraite, à la grande hilarité générale, et qui, une fois hors d'atteinte, allait recommencer à invectiver sa victime, lorsque Roquerols saisit cette occasion pour essayer de reprendre sa revanche.

« — Ha ! ha ! Aubrespy ! Ce charmant petit animal n'a pas l'air de vous craindre beaucoup, il me semble, et sans la corde !.. Voilà qui vous apprendra à médire de ce qui a droit à votre admiration et à votre respect même. »

A ces mots, les lèvres les plus graves sonnèrent d'un rire inextinguible.

« — Eh bien ! qu'ai-je donc dit de si exorbitant ? Je le maintiens : l'âne a droit à notre respect et à notre admiration. Où trouverez-vous un animal aussi sobre, aussi résigné, aussi laborieux, aussi infatigable, aussi.....

« — Aussi docile, allez-vous dire ? »

Et le rire redoubla.

« — Mon Dieu ! il est un peu têtu, beaucoup même, quelquefois, j'en conviens ; mais pourquoi faire un crime à une pauvre bête, maltraitée par tous et toujours, de ce qu'on estime une vertu chez tant d'individus ? Pour moi, je souhaiterais fort que certains hommes politiques (de nos amis, j'entends), fussent un peu plutôt ânes rétifs que moutons et lièvres qu'ils osent se montrer. »

« — En cela, nous vous approuvons tous, » nous écriâmes-nous à l'unisson.

« — Cette réflexion est notre traité de paix, » ajouta Cavayrac. « Allez, et ne péchez plus ! »

L'âne était oublié et les groupes reformés, lorsque Massane, interpellant le jeune Toulousain :

« — Qu'en dites-vous, Aubrespy, notre bon vieux Montpellier n'a-t-il pas un aspect encore assez réjouissant d'ici, et à cette distance ?

D'abord, les premiers toits fauves et roux, irrégulièrement imbriqués les uns sur les autres, et à l'aise ; après, le grouillement indécis et embrumé du centre de la Ville qu'affirment, à droite, le hardi clocher de Sainte-Anne, doré par les lumières, bleui par la distance ; et à gauche, s'appuyant d'un côté sur l'aqueduc au double rang d'arceaux bâillant dans le ciel matinal, et flanqué, de l'autre, d'une haie touffue d'ormes magnifiques, le monument du Peyrou : léger, solide et orgueilleux, planté là, à cette hauteur, comme la féerique et inviolable porte d'un jardin en-

chanté : on croit même apercevoir le palais magique qu'elle garde, lorsque l'heure et le jour laissent mordre l'azur aux tours endentées de la Cathédrale.

« — Il faut venir voir Marseille, jeune homme, » dit à Aubrespy Carascause, témoin de son admiration, « quand vous aurez vu la Cannebière et le Port !... » Et il sourit en montrant Montpellier.

Et nous reprîmes la sente, en continuant de nous émerveiller des nouveaux points de vue qui se révélaient à chaque pas.

« — Quelle charmante promenade ! » exclama de Valaure. « Il y en a pour tous les goûts : nous avons vu des vallées vertes, la mer, la ville, que sais-je... Maintenant, voilà les montagnes ! »

En effet, en face de nous, le splendide mont de Saint-Loup, aussi doux, aussi moëlleux que les nuages qui passaient au dessus, et que l'œil sentait pourtant plus solide, dressait isolément son bloc. Au-delà des vignes et à gauche, coupé d'un côté par les massifs d'un parc touffu et de l'autre par les grands toits obliques d'un mas, tout au fond d'immenses plaines vertes qui fuient jusqu'à ses pieds, l'ample et triple déroulement des montagnes cévennoles que l'éloignement, la chaude couleur du terrain, le bleu des ombres, la limpidité de la distance et la jeune lumière font d'un lilas délicieux ; au premier rang, des traînées d'oliviers découpent des losanges inégaux.

« — Hé ! là-bas ! notre guide ! devons-nous prendre à droite ou à gauche ? » nous interrompit une se-

conde fois, dans notre contemplation, Roquerols qui était parvenu à l'angle du petit chemin.

« — A gauche ! à gauche ! cria Lhoras, attardé avec nous et qui courait à son poste d'éclaireur.

« — Ah ça ! n'allons-nous pas bientôt arriver ? » demanda l'impatient Carascause.

« — Pourquoi cela ?

« — Pourquoi ? Mais c'est parce que je ne serais pas fâché de m'asseoir un peu, j'ose l'avouer. »

« — Ce n'est pas étonnant, » reprit Aubrespy, un peu moqueur, « vous faites le chien de berger, mon vieux, vous trottez continuellement de l'un à l'autre pour mordiller, ici, une queue de conversation, là, une oreille de phrase..... »

Mais Carascause était déjà loin.

Et nous enfilâmes en tournant la vigne, un par un, l'étroit sentier à peine visible, bordé à gauche par un champ de blé, mouvant comme un fleuve, mol et velouté comme une luxueuse fourrure, et d'un vert d'émeraude. A la limite du fond, une petite famille de toits blonds fument derrière l'alignement rigide de peupliers à peine feuillus.

Au bout de cent cinquante pas environ, ayant atteint l'angle d'un parc à l'aspect tout à fait grave et rechigné, sanglé jalousement dans ses interminables murs : — « Nous y voilà ! » cria Lhoras ; et nous nous hatâmes de le rejoindre.

C'était un ravissant endroit, on ne peut mieux choisi pour le but de notre réunion : quatre ou cinq grandes pierres grises et planes, incrustées dans

l'herbe et bien ombragées par de superbes platanes, dont les branches espacées et les larges feuilles légères laissaient passer la brise en la rafraîchissant de leur verte mobilité, invitèrent maint de nous à se reposer.

De quelque côté qu'on tournât les yeux, la vue se délectait.

Au premier plan, à gauche, un large demi-cercle de vignes radieuses, rutilantes, rejetant en éclats métalliques le soleil que la terre assoiffée absorbe puissamment; et qui, du plus loin, s'étendent comme une plage fantastique de précieux galets verts, se resserrent un moment, puis se pressent, fourmillantes, s'élargissent, et rayant la terre sanguine de longues lignes vibrantes, bruissantes de lumière, ascendent allègrement une facile colline; celle-ci, gardée de distance en distance par des oliviers pacîfiques et disciplinés, doux et pâles, est murée à droite par de grands jets de cyprès impassibles, mornes et sombres, éclaircis en dentelle dans le bas, et qui, déchiquetant graduellement sa silhouette, accusent sa dépression lente par derrière; ils dominent, de leur gravité, un bouquet d'arbres clairs, entourant un mas dont la grande face grise ne vit que par une petite fenêtre à volets verts, pleins et fermés; heureuse, cependant, et qu'on s'attend à toute minute à voir s'ouvrir brusquement sous deux belles et robustes mains, pour offrir au jour quelque avenante et brune tête de femme : c'est le mas du Massif. Assis au faîte de la hauteur, en plein espace,

il tranche le ciel avec la ligne oblique de son toit empanaché de pins, et semble vouloir accaparer pour lui tout seul l'azur et la lumière dans lesquels il trempe : il a certainement l'air de bouder aux autres petits mas blancs, posés vis-à-vis de lui sur la colline comme, sur un dôme, la halte amicale de pigeons candides et fraternels. De fines lignes de montagnes ferment l'entre-deux de ces collines châtoyantes, et en varient subtilement le profil. Au plus lointain, la fluide ondulation de la Gardiole court...

« — Ce qu'il y a d'excellent pour moi dans le paysage, » dit Roquerols, « c'est que l'agréable n'y répudie pas l'utile. En effet, cette bonne ferme au-delà des vignes, à gauche, satisfait à ce double point de vue. Grise et solide, de beaux figuiers à l'angle de son jardinet, pittoresquement construite avec ses toits bruns et variés ombragés par ces hauts chênes épanouis en gerbe, et son escalier de pierre montant raide jusqu'au premier étage — où est la porte, gardée d'un ample rideau de toile écrue, — elle doit avoir un cellier, un généreux cellier; et nos provisions de liquide épuisées, tel orateur de ma connaissance ne sera pas fâché de remplacer le verre d'eau sucrée traditionnel, par quelque rasade — modeste — d'un certain petit vin blanc qui rallumerait le patriotisme dans le cœur du bonapartiste le plus endurci et le plus convaincu. »

Cette remarque eut grand crédit, comme on le pense, et plus d'un s'en souvint à l'occasion.

CHAPITRE III

Où l'on décide de mettre un peu de méthode dans la discussion.

« — Il me semble, » dit alors Favet, « que nous serons ici on ne peut mieux, pour notre petit concile. Le paysage est charmant ; un peu plus loin il devient trop grandiose ; il écraserait la pensée par une contemplation trop puissante. Cette honnête ferme qui paraît laborieuse sans fatigue ; ces vignerons qui, à coups de pioche, ouvrent dans la terre remuée une route au soleil jusqu'aux racines des ceps, sont là pour tempérer l'extase que la nature pourrait nous causer : ils nous rappellent l'homme et le travail, comme ce parc, d'aspect si mystérieux et si réchigné, nous rend visible la morgue de la propriété. Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne nous soit présente, par le bruit de ces cloches, dont l'obsession passe sinistrement à travers la gaie ensoleillade du printemps. »

« — Oui, en effet, » répliqua Doulouzargues. Dans la ville, le spectacle immédiat de la misère humaine eût peut-être enfiévré notre discussion plus qu'il ne l'aurait fallu. Car, que cherchons-nous ici? A nous exciter et à nous irriter contre l'injustice? Nous n'avons pas besoin de cela; nous la haïssons tous d'une même haine. Nous chercherions plutôt à nous apaiser par la confession mutuelle de l'Idée qui est notre force et notre espérance. »

Cependant, notre ami Roquerols, assis sur une pierre, son sac de cuir entre les jambes, regardait l'herbe à ses pieds, d'une façon tout à fait méditative. Enfin, il releva la tête.

« — Au risque d'être accueilli comme un trouble-fête, » dit-il, « je vais vous soumettre une observation qui m'est soufflée par mon désir de voir sortir de ces discussions une pensée, ou au moins un sentiment, qui nous soit utile en commun ou en particulier.

« — Jusqu'à présent, nos causeries — et je n'en veux pas médire, croyez bien — ont été faites un peu au hasard des événements ou au caprice de la conniversation. Il en est résulté que nous avons presque épuisé quelques-unes de nos idées et à peine effleuré les autres. Nous nous sommes rendu compte de nos opinions en désordre, par le détail, mais jamais en ordre, par l'ensemble. Je voudrais donc que nous missions, dans cette discussion, sinon une méthode absolument rigoureuse, du moins une sorte de suite et de conduite. L'un de vous a pro-

noncé le mot *concile,* tout à l'heure; eh bien ! le mot et la chose me plaisent : qui nous empêche de nous considérer, en effet, comme une sorte de concile, ayant pour tâche d'élucider et de définir notre foi commune?

« — Le concile serait peu nombreux, en vérité », objecta, en riant, l'un de nous, « et nos discussions, à ce que je crois, ne s'imposeront guère à la conscience d'autrui. »

« — Sans doute; et je ne prends pas le mot dans son sens rigide, ni la chose dans la sévérité de sa forme officielle. Je veux dire qu'il serait bon de suppléer, par une discussion un peu suivie, ces causeries brusques, fantasques, capricantes, où nous nous sommes plû jusqu'ici. C'est une chose préjudiciable, aussi bien à ceux qui écoutent qu'à celui qui parle, que la pensée de celui-ci, au lieu de se développer comme elle le devrait, soit brisée, morcelée, hachée même par des interruptions qui détournent la discussion de sa voie rationnelle et logique. »

Cet avis approuvé et adopté, restait à déterminer la manière dont on le mettrait en pratique; chacun appréciait l'avantage de l'espèce d'ordre réclamé par Roquerols, mais redoutait de faire dégénérer nos réunions en conciliabules compassés et pédantesques, d'où seraient bannies les aises charmantes et spontanées de la liberté. Il fallait s'efforcer à concilier ces deux nécessités qui ne semblaient pas disposées à vouloir s'entendre. L'un de nous pro-

posa, pour ne point perdre de temps, de traiter les questions tout en déjeunant; on s'accorda là-dessus facilement, d'autant que l'air et la marche nous avaient singulièrement aiguisé l'appétit. Une pierre nous servait de table, sur laquelle chacun de nous disposa au hasard les provisions de son hâvre-sac. Il fallut se coucher à la romaine, sur des lits d'herbes fourmillantes de frémissements qui glissaient vers les fouillis frais, dont était encombré un petit fossé voisin — ruisseau les jours de pluie. Le soleil, filtrant à travers les découpures mobiles du feuillage, voletait et palpitait sur nous comme un essaim de papillons clairs.

La fraternité de cette agape disposa les cœurs à l'entente. Il fut convenu que, pour cette session, l'un de nous serait nommé président : ses fonctions seraient, non point de diriger la discussion selon un programme tracé, mais d'empêcher les interruptions et de maintenir la parole « aux orateurs ». Une autre difficulté se présentait : comment ouvrirait-on la séance, et qui l'ouvrirait?

Chacun se récusant, on décida de remettre cette tâche à celui qui serait élu président. Il ouvrirait le débat par quelque considération générale qui servirait de point de départ : combattue ou développée, elle donnerait l'impulsion à la controverse. La double énergie de la déduction et de la contradiction ferait sortir des théories particulières l'Idée générale qui en est l'âme. Cette méthode fut jugée la plus convenable, parce qu'elle était la plus libre.

« — En effet, » dit le poëte Lhoras, « que nous proposons-nous? D'élaborer un programme universel et de chercher la solution pratique, immédiate, à toutes les questions, sociales et politiques, qui occupent le XIXe siècle? N'est-ce pas plutôt de définir l'esprit nouveau qui suscitera à ces questions la seule solution qui puisse les terminer? Voilà ce que nous voulons, si je ne me trompe. Dans le chaos moderne sous lequel elle circule, nous cherchons à poursuivre, à saisir, à définir notre idée, qui nous apparaît comme la raison des choses, la conclusion de l'histoire. Le grand travail du XIXe siècle est d'apaiser enfin, par la conscience qu'elle doit posséder de sa tendance et de sa fin, cette force qui sera un trouble, une douleur, une angoisse, une épouvante, tant qu'elle restera indéfinie et mystérieuse. La connaissance de cette force, que sera-t-elle, sinon le principe d'une nouvelle création? La vertu de ce principe agissant sur ces ténèbres révolutionnaires où nagent, flottant dans l'écume et le bruit de toutes les ruines convulsives du passé, les germes épars et incohérents de l'histoire future, ordonnera la confusion de ce chaos; elle en disposera les éléments vagues et contradictoires dans la vie supérieure d'une nouvelle époque humaine. Ces groupes similaires, qui se cherchent sans pouvoir s'unir, séparés par la masse des blocs inertes qui brisent leurs affinités naturelles, se joindront, s'agrégeront, se souderont les uns aux autres; sous le pas de l'homme, ils formeront une nouvelle terre d'où jaillira en épanouis-

sements et en floraisons magnifiques l'Ame nouvelle qui rêve, pense et travaille en nous ! »

Cependant, notre repas étant fini, on procéda, avec le plus de sérieux possible, à l'élection du président. Le choix tomba sur Sajols qui, d'un esprit moins aventureux que notre poëte et pourtant moins abrupt que Roquerols, semblait offrir les qualités nécessaires à cette grave fonction. Il se recueillit quelque temps, et voici à peu près ce qu'il dit ; — car, pour la seconde fois, j'avertis le lecteur qu'il n'y avait point là de sténographe pour recueillir nos paroles ; je les lui présente un peu plus ordonnées et plus régulières qu'elles n'ont été réellement prononcées dans le hasard de l'improvisation ; je réunis en un *discours suivi* des idées et des arguments qui s'offraient épars et assez distants les uns des autres dans les vicissitudes de la discussion :

CHAPITRE IV

Que la Révolution s'affirme et se connaisse définitivement.

« — Si j'ai bien compris votre intention, dit donc Sajols, vous exigez de moi une sorte d'ouverture, qui fournisse à notre idée l'occasion de se développer sous les différentes nuances qu'elle emprunte, en chacun de nous, de notre caractère et de nos passions? Je ne vois qu'un moyen de vous satisfaire : c'est d'essayer, tant bien que mal, à vous décrire les périls nouveaux et, partant, les nouveaux devoirs que la perversité des derniers événements a créés à la Révolution. J'éviterai les noms des personnes ; ce n'est pas l'histoire des faits que je veux vous présenter, mais l'histoire toute logique d'un moment fatal de notre Idée.

L'insolence et la fureur des vieilles races, soulevées et serrées en cohue contre l'invasion de la race

nouvelle qui vient les abolir, les épuisent elles-mêmes et la fortifient. L'exaltation suprême des vieilles idées, coalisées contre la pensée révolutionnaire qu'elles se proposent de détruire, oblige celle-ci à se méditer davantage dans sa fin et dans ses moyens, et à s'élucider, de plus en plus, dans la conscience de ses forces et de sa destinée.

La Pensée Révolutionnaire est arrivée à cette époque décisive de son histoire, où les aventures que ses ennemis ont tentées contre elle, et même les reculs apparents qu'ils se flatteront de lui faire subir, n'auront d'autre effet que d'accélérer toutes ses énergies vers son accomplissement inévitable. Ses revers, ses arrêts, ses stationnements, toutes les vicissitudes de la grande lutte entreprise, seront pour elle autant de leçons qui profiteront à son intelligence et à ses passions ; la Réaction, au contraire, aveuglée par ses succès éphémères et artificiels, perdra, de plus en plus, dans de vaines et imprudentes espérances, la conscience de sa faiblesse, l'intelligence des nécessités historiques qui l'ont condamnée à mort, et le sentiment de toutes les réalités ; de l'espace comme du temps, de l'histoire comme de la nature. Poussée plus avant chaque jour par sa folie dans l'impossible et l'inconnu, elle sera supprimée d'un coup par une mort subite, imprévue, et, cette fois, définitive. Il s'est toujours trouvé de ces hasards providentiels pour expulser de l'histoire les Races épuisées, qui voulaient y demeurer aux dépens des générations nouvelles que la vertu de l'Idée fait

surgir du fond de l'humanité. L'Empire Romain, condamné parce qu'il était incapable de se renouveler au gré du nouvel idéal formé dans les âmes, a été exécuté par les barbares. La Bourgeoisie moderne, avec toutes les idées agonisantes et hypocrites qu'elle a adoptées, ne devra s'en prendre qu'à elle-même du cataclysme qu'elle provoque pour son châtiment. Elle aurait pu, si elle eût gardé quelque intelligence des lois qui déterminent la marche de l'histoire, ralentir et honorer le temps de son déclin en cédant, pas à pas, à la puissance qui l'investit de tous côtés; et en cherchant à la modérer, à l'adoucir, en guidant et en disciplinant ses conquêtes. La Bourgeoisie n'a pas voulu, parce qu'elle n'a pas compris. La Nécessité est plus patiente et plus douce qu'on ne croit : lorsqu'on se plie un peu à elle, elle consent à bien des transactions; mais elle dompte sans pitié les présomptueux qui s'opposent à elle. Malheur à ceux qui l'ont irritée! Elle les brise ou les emporte, comme il lui plaît. La Bourgeoisie, qui pouvait la mettre de son côté, préfère être emportée et brisée; c'est son affaire!

Mais nous, décidément, nous ne voulons pas périr avec elle. Nous lui signifions donc que sa politique, qui consistait à exploiter contre nous-mêmes notre magnanimité, est définitivement éventée et ne fera plus de dupes; que l'emphase de son hypocrite philanthropie et de son intrigante charité est un vieux jargon discrédité qu'elle peut s'épargner.

L'émotion des derniers événements qui l'ont, bon

gré mal gré, amenée à la dernière phase de son histoire, a fait tomber tout cet appareil dont elle s'était déguisée ; et, sous toutes ces déclamations libérales et humanitaires dont elle se drapait, on a vu son horreur toute nue : lâche à défendre ses intérêts (la seule chose, cependant, qu'elle eût à cœur, et grandement), elle s'est montrée impitoyable dans la répression sanglante, et, ce qui est peut-être pire encore, sans scrupule dans la calomnie et le mensonge. Eh bien! tant mieux! Il était temps que cette illusion, dont beaucoup des nôtres,—et Proud'hon lui-même, — se flattaient naïvement, d'une Bourgeoisie intelligente et pacifique, se proposant de mener tout doucement les classes prolétaires à un meilleur avenir; il était temps que cette illusion tombât; il est bon qu'elle soit tombée par le crime même de la Bourgeoisie. Cette illusion, si elle eût duré plus longtemps, aurait faussé l'esprit de la Démocratie; elle aurait atténué ou divisé ses forces. La Démocratie, maintenant, rentre en pleine possession d'elle-même, par l'impossibilité démontrée d'une alliance dans laquelle on voulait l'engager pour la tromper et l'enchaîner. Le piége est évité. L'ennemi est connu; il ne pourra plus se glisser dans nos rangs, pour y répandre des murmures décourageants et disjoindre tout doucement, afin d'en venir à bout par la dispersion, les forces assemblées qui s'avancent pour la ruine de la vieille société.

Il doit donc lui sembler naturel à elle-même que nous nous décidions contre elle avec la même éner-

gie qu'elle s'est décidée contre nous. Ce serait trop d'impudence qu'elle s'étonnât que la Révolution, dont elle a cherché à trafiquer pour son profit, se retourne indignée contre elle. Cette tourbe d'agioteurs que relie entre eux, non la glorieuse communauté de l'idée, mais la sordide identité des intérêts, a-t-elle, en effet, assez caressé, vanté, adoré la Révolution, tant que celle-ci s'est exercée contre les priviléges dont ils espéraient hériter, et qu'ils ont aussitôt reconstitués à leur profit! Mais l'enthousiasme est devenu de la fureur et de la haine : ils ne peuvent pardonner à la Révolution d'être logique et véridique ; et parce qu'elle les attaque enfin dans l'iniquité où ils se sont établis, ils la diffament, l'insultent, la calomnient; ils annoncent à grand bruit, les pauvres! qu'ils vont en finir avec elle! Parce qu'elle ne veut pas rester en leurs mains une puissance docile, dont ils usent et abusent à leur gré, ou une parole hypocrite dont ils jonglent pour l'ébaudissement des imbéciles, les voilà qui se scandalisent, se consultent, s'étonnent, font hautement pénitence de leur pauvre vieux débile péché de libéralisme, et s'excitent les uns les autres, s'encouragent, s'entassent, se poussent, se soulèvent contre elle, dans un effort suprême qui sera le dernier acte de leur existence.

Nous, assurons-nous dans la logique de l'histoire. Ils ont beau faire ; les conséquences inévitables des principes qu'ils ont invoqués autrefois, pour les renier et les trahir, ne les épargneront pas. La dialectique des idées qu'ils ont provoquées contient leur

châtiment; l'extinction de cette race affolée, ébahie, est un moment nécessaire de l'évolution historique contre laquelle, si présomptueusement, elle se roidit! Donc, nous n'avons qu'un devoir en tout ceci; il est nettement tracé : c'est de hâter ce moment pour faire cesser au plus tôt le scandale auquel nous assistons, et qui, en se prolongeant, mettrait en péril la conscience et l'intelligence humaines. Il ne faut pas que cette lutte s'éternise de peur qu'elle ne fasse entrer les nations dans quelque phase sombre et douloureuse, comparable à certains siècles du Moyen Age. Tout retard quelconque apporté à la réalisation de la promesse nouvelle serait une calamité pour l'humanité tout entière, aventurée dans une série d'actions et de réactions qui reculeraient incessamment la victoire définitive où il lui sera donné enfin de se reposer.

Il faut que la Révolution, préparée depuis tant de siècles et que tant d'héroïques générations ont alimentée de leur âme, se définisse au XIXe siècle, se connaisse, s'affirme, s'accomplisse. Les individus, quels qu'ils soient, si petits qu'ils se supposent, peuvent beaucoup pour cette œuvre. D'ailleurs, chacun de nous est-il bien sûr d'être seul? Ne contient-il pas, résumée et condensée en lui, la vertu, sans cesse accrue, de tous ceux qui ont combattu, avant lui, le bon combat de la Justice et de la Liberté?—Sus donc! Au travail! Que tous ceux qui se sentent au cœur quelque charité envers l'espèce humaine viennent franchement, sincèrement, proposer ce qu'ils

croient utile pour fortifier la Révolution et hâter ses progrès.

J'ai peut-être partagé un moment quelques-unes des illusions que je combats ; mais le spectacle de la dernière réaction qui s'est emparée des affaires françaises depuis 1870, m'a convaincu que, pour triompher, la Révolution doit abandonner les formules étroites où elle s'est plu jusqu'à présent, et qui sont comme autant de langes trop serrés dont elle a été gênée et presque déformée dans son développement et jusque dans son organisme. Elle doit, désormais, opposer aux ennemis, coalisés contre elle, un esprit sinon nouveau, au moins accru et renouvelé par une intelligence plus large et plus profonde de sa force et de sa destinée. Ce qui implique une plus grande connaissance de son origine et de son histoire, c'est-à-dire qu'il lui importe, avant tout, de ne plus s'ignorer ni se mépriser elle-même, comme elle l'a fait trop souvent, dans aucun des moments qui composent son unité, ni dans aucune des idées qu'elle a révélées à chacune de ses évolutions. Ç'a été, et c'est encore son grand malheur, de se montrer étrangère et presque hostile à tel parti en qui elle s'était magnifiquement affirmée, et dont l'action sur le monde est encore une de ses vertus. L'époque des systèmes est finie pour la Révolution ; elle n'est plus assez jeune pour se divertir d'utopies charmantes dont le mirage attirait son attention trop au-delà de la réalité présente. Avant de décider laquelle est la vraie de toutes les visions dont elle

s'est amusée, il faut qu'elle se concerte pour la bataille définitive qui est engagée; elle n'a pas le droit de dédaigner aucune de ses forces, anciennes ou modernes qui, réunies, lui assureront la victoire. Mais l'action isolée de chacune de ses forces ne peut rien contre les vieux partis ligués. L'ancien monde s'est ramassé tout entier dans cette résistance suprême. Qu'elle fasse comme lui! Qu'elle ne se présente pas à l'attaque en pelotons séparés, mais en une masse compacte, serrée, retentissante, implacable et poussée en avant par une force unanime, faite de mille et mille forces; et nous verrons si on lui fermera longtemps l'avenir.

Mais ce n'est que par le recueillement que la Révolution peut arriver à se reconstituer ainsi elle-même ; par un recueillement actif et employé à se mesurer dans le passé et dans le présent. Qu'elle se cherche dans l'histoire, et elle s'y trouvera plus lointaine, plus large, plus profonde et plus puissante qu'elle ne le croit elle-même. Au lieu d'être, comme quelques-uns l'ont faite, l'idée, l'âme étroite d'un temps ou d'un parti, elle sentira qu'elle est l'Idée, l'Ame même de l'humanité, et que l'impulsion qui la précipite de haut et de loin est devenue, à travers les siècles tortueux ou tourmentés qu'elle a franchis, une puissance de plus en plus irrésistible et inévitable.

Oui, la Révolution est arrivée à ce moment où il faut qu'elle prenne conscience d'elle-même ; qu'elle se réconcilie et s'aime dans toutes les manifesta-

tions qu'elle a revêtues. Et cette conscience positive et fraternelle, c'est par l'histoire qu'elle l'acquerra; du même coup, elle acquerra l'autorité qui lui est nécessaire pour condenser, en une seule énergie, toutes les forces éparses dans l'anarchie moderne. Je veux dire par là que la Révolution se méconnaît encore elle-même en partie; qu'elle est divisée, et que son grand travail actuel est de briser les systèmes ambitieux dont elle s'est défigurée, et de tirer à elle, de réunir dans une synthèse de plus en plus élargie toutes les idées qui sont sorties d'elle, et dans une action unanime, tous les efforts qu'elle a poussés isolément jusqu'ici contre le monde exécré de l'autorité et de l'injustice. Il faut qu'elle se reconnaisse et s'embrasse dans toute secte ou dans tout homme qui, à quelque point de vue que ce soit, proteste contre l'ennemi ou le combat. Il y a, si je ne me trompe, dans cette idée que je me propose de développer, le principe d'une coalition ou d'une ligue révolutionnaire, à laquelle il me paraîtrait difficile que la vieille société pût encore résister longtemps. »

LE FÉDÉRALISME

LIVRE DEUXIÈME

L'HISTOIRE

« Si la France doit retrouver son génie, je tiens pour certain que le premier signe doit être de réviser la tradition nationale avant et après la Révolution. »

(EDGAR QUINET, *La Révolution*, T. I, p. 12.)

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

De la persistance du principe d'autorité dans la Révolution

Les paroles de Sajols avaient été écoutées avec une approbation plus ou moins complète ; pourtant, nous pensions tous, comme lui, qu'il fallait répondre à la réaction coalisée par une coalition pareille.

Quand il eut fini, il se fit un silence ; chacun était aux sensations et aux idées qui venaient d'être éveillées en lui, et s'appliquait à démêler les arguments dont il pourrait combattre ou fortifier l'exposition de notre ami.

Cambacède fut prêt le premier : ses gestes et ses regards avaient maintes fois témoigné d'une impatience qui, par moments, arrivait jusqu'à ses lèvres qu'elle entr'ouvrait. Il se leva donc ; et se plaçant au milieu de nous, sur la pierre qui nous avait servi de table :

« — Certes, » dit-il, « mon ami, je n'ai point à contredire le fond de tes paroles. Il va sans dire que je crois, comme toi, à la nécessité d'une nouvelle stratégie politique contre la tactique de nos ennemis : nous sommes tous du même avis là-dessus. Ainsi, je t'accorderai que la Révolution a jusqu'aujourd'hui méconnu beaucoup de ses forces, et qu'elle n'est point arrivée, comme tu le dis, à se posséder elle-même dans la conscience de son idée et de sa destinée. La meilleure preuve que cette conscience n'est pas encore formée, c'est que le principe de la Révolution n'apparaît pas le même à tous. Je sais bien que, si on voulait ne se contenter que de mots, tout le monde serait d'accord; tout le monde, en effet, propose bien pour fin à la Révolution la constitution de la Justice; mais qu'est-ce que la Justice, et comment la constituer?

Les uns veulent imposer par la force l'idéal immuable et autoritaire qu'ils en ont conçu, et rassembler violemment les hommes, sans tenir compte de leur diversité, dans une unité coërcitive et brutale. Les autres, ne séparant point l'idée de Justice de l'idée de Liberté, veulent qu'elle s'organise par sa propre énergie; et, remarquant que les hommes ne sont point les mêmes par le caractère ni les passions, repoussent la chimère despotique de l'unité, qu'ils suppléent par l'idée d'union et d'harmonie. Ils savent que l'homme est un animal progressif qui n'est pas encore achevé; que l'idée de Justice elle-même n'est pas achevée et ne le sera jamais; que,

par conséquent, à ne pas lui laisser sa liberté de développement, on risque de déformer douloureusement l'homme ou de le retarder. Ils estiment que les grands hommes, législateurs ou conquérants, sont désormais impossibles; et que, si ceux-ci ont rempli une mission utile dans leur temps,ils ne sont plus aujourd'hui que des monstruosités. L'homme avait besoin d'eux pour discipliner son éducation : les guerres qui nous paraissent à présent odieuses et insensées, ont été nécessaires : par elles, les races se sont connues, se sont mêlées; et l'influence imposée de la plus puissante a préparé l'unité morale qui est l'œuvre des temps modernes. Cette plus puissante, qui fut-elle? La Romaine. La civilisation a été, jusqu'à ce jour, Latine, et, en dépit des prétentions rivales d'une race arrogante et présomptueuse, demeurera latine.

Mais aujourd'hui, les grands hommes ont une autre fonction et une autre tâche. La destinée humaine, qui n'est qu'à l'état d'instinct dans la Foule, éclate en conscience chez eux : ils l'éclairent, ils la précèdent, ils la conseillent, ils la dirigent même, à un certain point, par cette vertu que la Multitude sent en eux, et qui est d'être plus hommes qu'elle-même. Poëtes ou philosophes, ils sont véritablement des précurseurs et des prophètes, qui, déjà, montrent en eux ou annoncent le type supérieur d'une nouvelle époque historique; mais voilà tout. Il n'y aura plus de Moïse, de Lycurgue, de Minos, ni davantage d'Aléxandre, de Charlemagne ni de

Napoléon. Les missions divines et les missions providentielles sont terminées : les faiseurs de constitutions, les fondateurs d'empires sont aussi impossibles que les héros et les dieux; c'est-à-dire que, sous toutes ces formes, le principe de l'autorité est épuisé : le peu qui lui reste de force ne serait même pas capable de faire durer trois mois un Cromwel ou un Robespierre. Les dictatures, exercées au nom d'un seul ou d'une assemblée, seraient impuissantes à faire même le bien, en admettant qu'elles le désirassent.

L'idée despotique de l'Unité (dont se prévalent encore quelques-uns qui colorent leur ambition personnelle, ou, naïvement, recommencent, au nom de la Révolution, l'ancien rêve des monarchies) n'est plus une idée vivante : elle se survit à l'état de préjugé intolérant, chez les violents; d'habitude, chez les meilleurs; et, dans la masse, n'est plus qu'une routine qui sera déracinée demain.

Ce n'est donc point là, pour moi, l'Idée de la Révolution. »

« — Pour aucun de nous, certes!

« — Je veux que ceux qui y croient encore, ou croient y croire, soient très-sincères et s'imaginent sérieusement posséder l'esprit de la Révolution. Le génie du passé est opiniâtre et rusé; et toujours, pour franchir les époques de renouvellement qui tendent à le détruire, il se déguise sous des mots nouveaux, se blottit dans des âmes honnêtes qu'il séduit et qui passionnément revêtent l'avenir des for-

mes du passé. Le Paganisme s'est continué ainsi dans le Christianisme; le principe d'autorité, nié généreusement, mais prématurément, par la prédication sociale de Jésus, s'en est vengé en déformant à son image l'idée nouvelle qu'elle avait annoncée : le Catholicisme a été la revanche de l'ancien monde. Et l'œuvre du Christ a été ajournée jusqu'à la Réforme où, par l'action du libre examen, le Christianisme nu, dépouillé petit à petit des éléments étrangers ou hostiles dont il était embarrassé, a commencé à sortir de l'Eglise qui le faussait, et à se répandre sur le monde en promesses, en espérances et en énergies morales et politiques. La même chose est arrivée à la Révolution; sa véritable Pensée, « la loi nouvelle qu'elle apportait », s'est de suite affirmée instinctivement dans les aspirations, dans les tumultes et jusque dans les fêtes populaires. Elle s'est cherchée dans l'âme des Girondins, qu'elle a illuminée souvent de clartés magnifiques. Mais, au-dessous de tout cela, la tendance centraliste et unitaire de l'ancienne monarchie circulait encore; la fatalité des circonstances historiques, dont la coulpe appartient tout entière au passé, vint l'animer alors de sa force et de sa puissance; et tout entière, l'âme de l'ancienne monarchie, despotique, perfide et intrigante, a revécu dans les Jacobins.

Ils ont accaparé la Révolution; ils l'ont usurpée; Napoléon, après eux, l'a usurpée à son tour. Tant d'événements extraordinaires qui se pressèrent en

un si court espace de temps, exaltèrent les passions dramatiques du peuple, au préjudice de son instinct et de sa raison : le vertige le prit, et il perdit conscience de ses désirs et de ses destinées. Il crut les flatteurs qui lui disaient que c'était lui la Révolution, et qu'elle était incarnée tout entière en Robespierre et en Napoléon. On le représenta comme un dieu qui, en de grandes circonstances, délègue sa divinité à des hommes extraordinaires qui ne sont que les exécuteurs inévitables de sa volonté ; on inventa la théorie des *hommes-humanité,* des *hommes-peuple,* comme on avait inventé jadis des *hommes-dieu.* Robespierre et Napoléon ne sont pas seulement pour leurs adorateurs, l'un, le plus grand législateur du monde, l'autre le plus grand conquérant : ils ont été une religion : on a enveloppé de mille légendes artificielles leur individualité historique, façonnée en figure de Messie. Ce qui restait dans le peuple de superstition et de mysticisme s'est pris à ce merveilleux dans lequel on le poétisait en le divinisant lui-même : de bonne foi, naïvement, il a cru se sentir et se voir, et s'est admiré dans ces hommes qu'on lui proposait comme les incarnations providentielles de son Idée. Les sophistes et les exaltés, ceux-là perfidement, ceux-ci innocemment, ayant faussé l'histoire, dénaturèrent dans la multitude l'instinct de sa tradition originale : enivrée jusqu'à se méconnaître, affolée, elle se précipita dans l'idéalisme forcené des Césars.

Depuis quatre-vingts ans, nous avons revu l'em-

pire romain ressuscité avec sa cohue de vices énormes et audacieux, ses désirs impossibles, ses appétits insatiables, ses turbulences de passions, ses frénésies physiques et morales, ses ivresses violentes, ses voluptés exorbitantes, et les rêveries maladives des sectateurs et des fondateurs de religions nouvelles ; enfin, avec toutes ses prodigalités et ses outrances. Et qu'y a-t-il manqué? Rien, en vérité ! Le peuple, sous l'apparence de ces hommes fatals, s'est accordé à lui-même ces apothéoses pareilles à celles où les Césars se déclaraient égaux aux dieux. Les forces de la Révolution, désertant la liberté qui est leur tâche véritable, se trahissaient au service de l'idée unitaire et centraliste qu'elles sont destinées à combattre. Le despotisme de l'ancien régime reparaissait, pire encoreet plus intolérable, dans des institutions impudentes qui se réclamaient de la Révolution ; le sophisme et l'hypocrisie avaient fait une inextricable anarchie de tous les principes mêlés et confondus, qu'ils invoquaient au hasard et à tour de rôle, selon les besoins des circonstances.

Cependant, quelquefois, l'instinct populaire éclatait dans quelque explosion soudaine qui rendait un peu d'espérance à ceux qui avaient conservé claire l'intelligence de la Révolution. De là, ces précipitations et ces reculs, ces aplatissements et ces fureurs par lesquels le peuple s'est tour à tour affermi, dégagé, démenti et retrouvé avec rage, et qui le rendaient une douloureuse énigme, un mystère plein d'angoisse à ceux qui tâchaient sérieusement de le comprendre.

Si ces temps ambigus et troublés eussent continué, la tradition perverse, — qui se prétend l'orthodoxie révolutionnaire, comme le catholicisme se prétend l'orthodoxie chrétienne,— créait à la Révolution une fatalité redoutable, dont celle-ci n'eût pu se débarrasser que par des siècles de lutte. La légende jacobine et la légende bonapartiste se fussent fondues en une seule, comme la légende de saint Jean-Baptiste à celle de Jésus : on eût symbolisé en ces deux personnages mythiques les deux époques contiguës de la parole nouvelle annoncée, prêchée, ou réalisée. Ne riez pas. L'œuvre était plus qu'à demi faite. Déjà, sous la Restauration, cette fusion n'existait-elle pas? Jacobins et bonapartistes ne formaient-ils pas un seul et identique parti? L'étonnement que l'on éprouve aujourd'hui, en songeant à cette monstruosité, nous prouve, pour notre consolation, combien le bon sens et l'intelligence ont repris le dessus sur toutes les démences du Césarisme.

Cette confusion qui nous scandalise maintenant, a eu ses représentants poétiques dans Barthélemy et dans Méry. Les mauvais poëmes de ces deux messieurs méritent d'être relus à ce point de vue : on surprend là, en pleine activité, la formation de ce système qui faillit faire avorter la Révolution, comme il y a quatorze siècles, le Christianisme a avorté dans le Catholicisme!... Combien de temps eût duré cette illusion de la Multitude? Quand enfin se serait-elle lassée de se méconnaître et de se renier elle-même, et de prêter son énergie révolutionnaire au perfide

dessein des intrigants et des charlatans dont les flagorneries complotaient la ruine de la Révolution? C'est une question curieuse qu'il est bien difficile de résoudre. Je ne l'essaierai même pas. La dernière guerre me dispense de discuter ces éventualités probables : il n'a rien moins fallu qu'une pareille catastrophe pour réveiller le peuple de la torpeur béate qui l'énervait. Le premier étourdissement dissipé, son instinct lui est revenu : il a senti que les désastres présents étaient la suite, la conséquence, le châtiment de ses erreurs passées ; et, promptement, il a, sinon exhumé, au moins flairé son Idée sous tous les préjugés où on avait tâché de l'ensevelir.

La légende napoléonienne détruite a détruit la légende jacobine : le péril est évité, mais la France est encore tout amaladie des hallucinations fiévreuses qu'il lui a procurées ; elle est en convalescence ; dans une convalescence robuste,—du moins dans certaines régions,—dans celle-ci surtout, et qui a moins besoin de se refaire par la diète et le repos, que de se fortifier par le mouvement et l'action. Une rechute ne serait à craindre que si l'on énervait, par les irritations d'une inertie forcée, sa vigueur impatiente de se développer. Les atermoiements d'une longue médication ne conviennent plus à cette heure.

Jusqu'à présent, n'est-ce pas ? sauf les nuances inévitables, tout ce que je viens de dire n'est guère que le déroulement de ce que tu as dit toi-même, Sajols? Et cependant, cela aboutit à une conclusion qui se pose contre la tienne. Deux éléments constituent cette

conclusion ; je ne ferai qu'indiquer le premier, en vous priant moi-même de ne point vous y arrêter pour le moment, parce qu'il détournerait et absorberait dans les questions historiques notre discussion, qui doit, tout d'abord, s'attaquer aux principes généraux. Je crois avoir démontré que l'union proposée avec les partis révolutionnaires est impossible ; car quelle sera la base de l'alliance entre les jacobins et les fédéralistes ? »

« — D'abord, » dit Sajols, « je pourrais te répondre : Les jacobins sont-ils de la Révolution ? Toute ton argumentation a tendu précisément à les en exclure. Mais je réserve la question, comme tu le proposes ; et, prenant dans sa généralité l'idée que j'exposais tout à l'heure, d'une alliance entre tous les partis qui sont réellement ou que l'opinion croit être de la Révolution, j'ajouterai qu'il y a deux sortes d'alliance : celle qui se fait par identité de principes, et celle qui se fait par identité d'intérêts ; notre traité avec les jacobins serait de cette seconde espèce ; il n'entraînerait, ni pour l'un ni pour l'autre des partis contractants, le renoncement à son opinion individuelle ; il prévoirait seulement certains cas possibles et probables, où notre action commune serait nécessaire contre un ennemi commun. J'y insiste : ce n'est point une fusion que je propose, c'est une alliance politique, défensive, offensive, comme les nations en font entre elles, sans renoncer pour cela à leur nationalité, mais bien plutôt pour la garantir. »

« — Soit! mais passons à ma seconde objection : je t'accorde, tu l'as vu, que l'histoire faussée est une des principales causes de notre perturbation morale; mais je dis que la redresser est une œuvre toute philosophique, toute scientifique, et qui demande trop de temps à être menée à bonne fin pour que nous puissions en espérer quelque chose. Le moyen n'est pas pratique ; il faudrait plusieurs générations pour qu'il produisît l'effet que tu en attends. Or, le temps presse et nous en accorde une à peine ; nous ne pouvons donc espérer, raisonnablement, refaire le peuple par une lente éducation. Un jour viendra où il aura la conscience historique et scientifique de sa destinée ; mais c'est là presque la fin de notre œuvre, ce n'en peut être le début. Ce qu'il faut faire, c'est raviver dans la foule, par des prédications claires et simples, ainsi que l'ont fait les XVIe et XVIIIe siècles, le bon sens et les passions de la foule, qui sont proprement le pressentiment, et, mieux encore, la prescience de la Justice.

La Foule est un poëte et un artiste : elle ne sera jamais, Dieu merci! savante ni philosophe ; l'avenir sera toujours pour elle une vision plutôt qu'une connaissance. Et cela est nécessaire ; l'imagination étant, certes, la plus grande force et la plus héroïque de l'homme. Je ne dirai point que la Multitude est divine, de peur d'être mal compris ; je dirai que le divin est dans la Multitude : ses actions sont des oracles, des prophéties ou des mystères qu'elle propose à la science ; la mission de celle-ci est de les devi-

ner, de les expliquer, et d'en déduire des Lois et des Idées. Ces Idées, symbolisées ou exprimées par l'art et la philosophie, réagissent, à leur tour, sur la Multitude et, répandues en elle, deviennent une force nouvelle qui active son mouvement et son énergie; et cela incessamment. Mais la Foule est ouvrière : elle exécute et accomplit; elle ne médite pas et ne raisonne point, du moins systématiquement, à la façon d'un philosophe assis tranquillement devant une feuille de papier, la plume à la main; la logique de la Foule est vivante et intime comme celle des éléments; ce n'est pas sans raison qu'un volcan éclate, que la mer se soulève dans la tempête, et que les fleurs des plantes mûrissent en fruits; cette raison, bien qu'agissant dans les laves, dans les flots et dans les plantes, en est ignorée; elle n'est point leur volonté. Chez la Foule, cette raison ne se connaît pas encore, mais elle se sent; elle n'est plus simplement passive et fatale, elle devient désir et passion; enfin, dans les grands hommes, dans ces *précurseurs* dont j'ai parlé, elle s'affermit en volonté et en conscience. »

« — Qu'est-ce que cela conclut contre ce que j'ai dit? reprit Sajols.

« — Cela conclut que tu proposes une œuvre chimérique ou au moins inutile; notre Idée est vivante en assez de consciences pour qu'au lieu de perdre notre temps à la définir historiquement, nous l'employions à la présenter au Peuple, qui, de suite, y reconnaîtra l'image qui s'essaie et s'ébauche en lui,

comme un rêve. Dès qu'il l'aura reconnue, il n'y aura plus de réaction qui puisse l'empêcher de se précipiter vers elle. Et cette invincible attraction décidera le mouvement de notre siècle vers la pensée inévitable qui est sa tendance et sera sa fin. »

« — A la bonne heure! » s'écria Favet, moitié riant, moitié grave. « A la bonne heure ! on dirait vraiment, à entendre certains révolutionnaires d'aujourd'hui, qu'il faut, comme Pic de la Mirandole, connaître toutes choses et plusieurs autres encore, pour faire la moindre petite réforme politique. Ils font de la Révolution un grand mytère aussi vague et aussi terrible qu'une religion; comme si, au contraire, la pensée qu'ils prétendent accaparer à eux seuls, n'était pas le bien et l'héritage de chacun de nous. Je dis que ces systèmes hautains, pédantesques et rechignés, ne sont bons qu'à effrayer, dans le cœur des timides et des ignorants, les inspirations les meilleures; ils paralysent et embarrassent le génie de la Démocratie. Puis, à vrai dire, entendons-nous, sinon sur la science, au moins sur les savants. La plupart, infatués de leur mérite et visant à des emplois, à des places ou à des réputations lucratives et honorifiques qui n'appartiennent qu'aux bien-pensants, se font en personnes et en théories les ouvriers à gages des réactions. Loin d'offrir la vérité toute faite, ils s'ingénient à la déformer et à la dénaturer. Il faut, pour la reconstruire, déblayer avec zèle les matériaux et les éléments enfouis et dissimulés sous leur doctrine particulière.

Je ne vais pas contre notre siècle, mais je suppose que la science est devenue une sorte d'ivresse qui s'apaisera bientôt. Les facultés spontanées qui sont bien, il me semble, quelque chose de l'homme, ressaisiront, je l'espère, une action que la science a mission de régler, sans doute, mais qu'elle n'a le le droit ni d'empêcher ni de restreindre. »

Là-dessus, il se fit un petit tumulte entre nous. Après y avoir mis ordre, le président nous consulta sur cette question : si nous jugions à propos de continuer la discussion que notre ami venait de soulever sur l'utilité et la mission révolutionnaires de la science, nous décidâmes à l'unanimité par l'affirmative.

Alors Massane, l'historien philosophe, demanda la parole, et voici à peu près comme il parla :

CHAPITRE II

Mission révolutionnaire de la science historique. Les grands hommes

Il n'y a pas qu'une manière de servir la Révolution. Le savant, dont les découvertes nous permettent de reculer de plusieurs siècles dans le passé la connaissance de l'humanité, n'est pas un réactionnaire parce que les aptitudes de son esprit ne l'ont point porté à étudier spécialement les problèmes sociologiques. Tout ce qui tend à former, à agrandir, à préciser dans l'homme la conscience de l'humanité universelle, nous est d'un aussi grand prix, d'une utilité aussi immédiate que les discours de nos tribuns sur les questions quotidiennes.

La Révolution n'aurait pas ébranlé le monde, si elle n'avait été qu'une phase nouvelle de cette lutte du peuple gras et du peuple maigre qui a bouleversé la République Florentine : elle a été l'avénement

d'un nouvel esprit qui, déjà, partout, a renouvelé toutes les sciences — aussi bien les sciences historiques que les sciences naturelles. Une société nouvelle, mieux encore, une nouvelle humanité se prépare, dont l'histoire ne se composera pas uniquement de questions politiques et sociales, posées et résolues; cette société aura des philosophies, des arts, conformes au principe sur lequel elle sera établie. L'ordre ne sera achevé que lorsque les diverses manifestations des facultés humaines, exaltées à nouveau, auront acquis leur pleine liberté de développement. Il ne faut donc point dédaigner comme indifférents ou inutiles tous ces patients ouvriers, tous ces chercheurs qui s'efforcent à saisir, à fixer, à réaliser sous une forme tangible les idées qui, se dégageant peu à peu de notre chaos, formeront la genèse prochaine.

La Révolution est-elle l'oubli ou l'ignorance? Elle est, au contraire, science et conscience. Il faut que l'homme se sente, se connaisse, se comprenne à chaque moment de l'infini qu'il a déjà traversé. Et c'est à cette connaissance que concourent toutes les sciences, et surtout la science universelle qui les domine toutes, — l'Histoire.

Mais la science n'est pas le but de la science. Savoir, ce n'est point s'emplir passivement l'esprit de formules ambitieuses qui prétendent contenir le monde, non plus que d'axiomes mystiques qui croient ouvrir les portes secrètes des choses. Savoir, c'est connaître l'homme. L'intérêt de la science est tout mo-

ral et tout psychologique. Elle pose des limites à l'humanité qui, sans elle, se dilatant sans mesure dans l'indéfini, ne saurait plus où se trouver ni où se prendre. Les énergies humaines ont une tendance à se disperser à travers le temps et l'espace ; la science les ramasse de tous les points du monde, les concentre dans un cercle limité, mais mobile et susceptible de s'étendre sans fin. Et au centre de ce cercle, une force, qui de plus en plus se définit, agit infatigablement, — la Conscience.

La Conscience est la fin morale de la Science.

La science n'est point une classification abstraite de faits, ni un enseignement factice de vérités immobiles et inutiles. Elle est une vie. Non-seulement elle rend l'homme capable de définir et de réaliser sa fin, mais, en lui opposant les lois fatales des choses, elle suscite et entretient infiniment l'activité de sa liberté. Elle est la cause et l'occasion de sensations, de sentiments et d'idées qui accroissent d'une vigueur nouvelle la puissance morale qu'il accumule en lui depuis l'ouverture des temps. Elle irrite, elle développe par un exercice continu notre spontanéité individuelle, rebelle à tous les systèmes, et toujours inquiète de cette inquiétude sublime qui constitue la vraie dignité de l'homme.

Sans cette activité intellectuelle, l'homme n'est rien. S'il était prouvé que les sciences qui toutes aboutissent à l'Histoire, — dont la philosophie est la fin légitime ; — s'il était démontré que les sciences alourdissent ou embarrassent nos facultés de penser et

d'agir; qu'elles nous empêchent, enfin, d'être et de vivre, il faudrait les repousser comme une illusion ruineuse. C'est alors qu'il serait permis d'annoncer, avec je ne sais quel sophiste, la fin du monde par la science. Mais « à considérer les choses de plus près, on voit, ainsi que l'a dit Edgar Quinet dans le *Christianisme et la Révolution,* on voit, dis-je, « comment l'individu peut porter en soi l'histoire du genre humain sans en être accablé. Le réveil de l'âme sous l'arbre de la science est aujourd'hui aussi plein d'avenir qu'il a pu l'être au commencement des choses. Tout homme qui arrive en ce monde est fait pour être le roi, non le serf du passé. »

Or, il ne peut dominer le passé qu'à la condition de le connaître ; c'est-à-dire de préciser par la science les images du passé qui s'agitent en nous confusément et comme instinctivement. Car de cette confusion instinctive, il faut les faire passer à la vie de la conscience. Chacun de nous n'est pas seulement un monde, un microcosme où se résume la série des êtres et des choses dont nous sommes la conclusion logique : chacun est encore une humanité qui contient toute la vie historique du genre humain. Les phases successives de notre existence individuelle reproduisent exactement les époques du monde et les périodes de l'existence collective de l'homme.

« Il y a, a dit Emerson, une relation entre les heures de notre vie et les siècles des temps. Les heures devraient être instruites par les âges, et les âges ex-

pliqués par les heures. Les crises de la vie se rapportent aux crises nationales. »

La conscience historique dans l'homme individuel : telle est l'œuvre de la science. Par elle, toutes les forces humaines convergent en chacun de nous comme au centre qui les y attire ; et là, s'unissant, se pénétrant, se transformant mutuellement, elles se fondent en une force supérieure qui s'emploie activement à la grande œuvre progressive.

Ainsi, loin d'alourdir notre spontanéité du fardeau des siècles écoulés, la science, en les ressuscitant, fournit à notre activité des objets nouveaux qui la sollicitent, et une substance qui l'alimente. Elle n'embarrasse pas la vie moderne qui nous soulève vers l'avenir, elle fortifie le présent par la vie restaurée du passé ; enfin, en définissant par la description de leur mouvement les lois historiques qui travaillent à notre destinée, elle les rend actuelles en nous ; ainsi, elle les soumet à l'action de nos facultés et les transforme en idées et en principes, qui deviennent aussitôt les agents conscients et infatigables d'une nouvelle création humaine.

C'est par ces résultats que l'enseignement de l'histoire est vraiment idéaliste, parce qu'il résout en idées et définit comme telles les lois que la méthode l'a amené à découvrir. La Liberté, la Justice, le Droit ne sont pas des mots seulement, mais bien des puissances réelles dont l'action se démontre par le développement de la Nature et de l'Homme.

« — Mais c'est de l'idéalisme, cela! s'écria Carascause, l'interrupteur infatigable.

« — Soit! reprit-il.

« — Vous prenez aisément votre parti de cette accusation, répliqua Carascause.

« — Eh! répliqua-t-il, pouvons-nous éviter l'idéalisme? Les systèmes qui s'en croient le plus éloignés l'ont à leur base; c'est l'idéalisme qui fait leurs fondations. Ainsi! Quinet fut incité par une certaine idée à demander à l'histoire la raison de la destinée humaine : L'expérience a confirmé et prouvé cette idée qu'elle pouvait détruire. C'est la justesse de l'Idée-mère, c'est la fécondité des développements qu'elle contient, c'est son universalité qui font la valeur de l'œuvre où elle se réalise. Les gens médiocres ne sont médiocres que parce qu'ils ont embrassé comme idée première une idée seconde ou stérile, d'où ils se sont épuisés à déduire des conséquences qu'elle ne contenait point. C'est de cette façon que les idées fausses s'introduisent dans le monde, ou, pour mieux dire, les idées faussées; c'est-à-dire les idées qui ont été déformées ou déplacées de la situation logique qu'elles occupaient dans une série. Une idée, transportée en tête d'une série qu'elle ne commande point, ruine par le fondement même l'œuvre ou la vie humaine qui s'est appuyée sur elle. De là l'impuissance effective de tant d'hommes qui nous apparaissent doués d'une force réelle, qui s'épuise au faux et à l'impossible. Les hommes de génie qui parfois ont moins de puissance et d'é-

nergie, ne se reconnaissent qu'à cette vertu d'apercevoir l'Idée-mère comme par une sorte de divination, d'instinct sublime, comparable à cette faculté naturelle que possède l'aimant de se tourner toujours vers le nord.

L'âme de ces hommes s'oriente d'elle-même; dès les ténèbres de l'enfance, même dans les affolements d'une conscience qui ne se connaît pas tout entière, elle s'agite déjà vers la ligne précise sur laquelle elle doit s'arrêter. Aussi, tandis que les uns s'égarent dans mille chemins tortueux à poursuivre des fantômes d'idées qui les leurrent, des visions fantastiques qui les effarent; tandis que les autres, comme des enfants qui ont peur dans la nuit, emplissent de cris désespérés le vide de leurs ténèbres, ou s'éprennent d'un amour éperdu pour l'image lointaine d'une idée qu'ils ont vu passer devant eux dans les brouillards; ceux-ci, qui se savent possesseurs du temps et de l'éternité, marchent sûrement, à travers les périls de leurs voies, tout joyeux d'une sérénité inaltérable qui ignore les combats intérieurs des âmes douloureuses. A nous tous qui avons hâte de vivre, nous sachant éphémères, cette grave solennité paraît un peu lourde, un peu alentie, d'une sorte de majesté hiératique. La sérénité des dieux leur vient de leur immortalité.

« — A la bonne heure! s'écria Carascause; vous n'êtes pas, vous, un ennemi des grands hommes, et, sous le prétexte d'égalité, vous ne prétendez point à l'absolue équation des capacités intellectuelles! Vous

ne croyez pas que les grands hommes soient une maladie de l'humanité ! vous les dites, n'est-ce pas? vénérables comme des précurseurs, et non point dangereux comme des dieux ou des rois, inutiles comme de vains spectacles!

« — En effet, reprit Massane, je suis de ceux qui croient à l'utilité des grands hommes; je pense que sans eux qui sont l'humanité devenue visible dans des personnes, l'homme errerait encore au profond des forêts noires, dans une promiscuité humiliante avec les tribus simiesques. Il y eut déjà de grands hommes à cette époque primitive où la brute vivait dans l'homme et le dominait. Le grand homme est un effort de l'humanité vers l'idéal, qu'elle projette devant elle et qui lui apparaît en lui. L'histoire est une route bizarre, embrouillée, qui souvent revient sur elle-même et se croise, se traverse en tous sens : on ne s'y reconnaît un peu que par ces hommes immenses, dorés au sommet de l'éternelle lumière qui vient de l'avenir.

Mais le grand homme n'est pas un épileptique qui bave des prophéties d'une bouche saignante, blanchie d'écume. C'est une force une, identique en toutes ses parties, ou une Idée qui se connaît. Dante, Shakspeare, sont de si grands hommes, précisément parce que ce sont de si grands poëtes qu'ils épuisent l'idée même de poésie et s'élèvent au dessus.

Les grands hommes sont des représentants de l'humanité, comme dit Emerson; mais ils ne la représentent que dans telle de ses facultés ou dans tel

moment de son histoire. Aucun ne la représente tout entière; aucun homme n'est l'homme-humanité. Il est même des siècles si compliqués — le nôtre est de ceux-là — qu'aucun homme, si grand qu'il soit, ne le contient; et plus l'humanité progressera, plus le représentant universel deviendra impossible. Les grands hommes, qui ne seront pas amoindris pour cela, seront des chefs spirituels de clans, des pères de familles, — mais de clans et de familles unis d'amour, fraternellement, dans la conscience universelle. La prétention n'est donc pas admissible, de la part d'aucun homme, d'incarner en ses œuvres ou en sa vie l'âme de son siècle. « Le temps de la domination d'un système est passé, » a dit Edgar Quinet; à plus forte raison, de la domination d'un homme. A cela, aucun orgueil ne pourra rien.

Un grand homme est le premier exemplaire d'une nouvelle race. Il est un total de forces et de vertus qui arrivent en lui à l'harmonie de la conscience. Il oblige l'humanité à sortir hors d'elle-même pour le comprendre; et quand elle l'aura compris, c'est-à-dire absorbé, quand elle aura réalisé l'idée supérieure qu'il représente, l'humanité sera égale à ses héros ; elle sera un jour ce que sont aujourd'hui ses meilleurs et ses plus grands. *Un grand homme est une utopie.* Il compte d'abord autant d'incrédules qu'il y a de sceptiques et d'athées à l'idée divine du progrès ; ils ne voient pas dans le grand homme le monde qu'il contient et dont l'image se projette en dehors de lui pour servir de type et de modèle aux

désirs des générations ; ils s'étonnent de lui comme d'un monstre qui dépasse la taille moyenne et les proportions habituelles. Et dans cet étonnement, il y a de la colère : c'est ce qui explique et excuse cette haine sincère de la foule pour les héros qui la dominent et, malgré elle, l'entraînent à l'accomplissement de sa destinée! »

CHAPITRE III

L'Histoire peut-elle être un enseignement pour le peuple ?

Doulouzargues se leva :

« Vous me permettrez de ne regarder les dernières paroles de notre ami que comme une digression qui n'intéresse pas directement la question. Il s'agissait primitivement de savoir si l'Histoire peut être un enseignement pour le peuple ? je maintiens que non, et je demande à développer mon opinion.

« L'Histoire n'a point l'autorité nécessaire pour enseigner : elle est encore trop incertaine, trop incomplète, trop diverse, trop vague en un mot, pour une pareille fonction. Est-ce que vous allez embarrasser l'esprit populaire de toutes les discussions qui troublent les différentes écoles qui se disputent l'interpétation de l'histoire ? Laquelle sera chargée d'enseigner ? La vôtre, naturellement ; celle que vous

pensez le plus favorable, par les conclusions qu'elle prépare, à l'idée démocratique-fédéraliste ? Soit, — mais vous n'empêcherez point que votre doctrine ne soit combattue, et fortement, par les autres, ébranlée de leurs attaques continuelles. Croyez-vous que ces débats n'altèreront pas un peu la confiance du peuple, non-seulement dans notre théorie, mais, ce qui serait plus grave, dans l'Idée dont elle se prétend la preuve historique? Privés de sanction, vous arrivez à perdre même toute autorité morale ; et le seul résultat auquel vous aurez atteint, sera de rendre le peuple soupçonneux et sceptique à l'égard des principes. »

« — Et que sont les principes? interjecta Carascause ; les nôtres, du moins?

« — Les forces des choses extraites de l'Histoire et formulées rationnellement. S'il n'y a pas d'Histoire, il n'y a pas de principes. »

« — Je ne nie pas l'Histoire, » répliqua Doulouzargues : « je nie qu'elle soit en état d'être un enseignement pour le peuple. Nos principes, dites-vous, ne sont, en somme, que l'essence de l'Histoire? cela va sans dire ; mais je ne l'entends pas de la même façon que vous. Le long passé de l'humanité, que chacun de nous contient, c'est dans le cœur du peuple qu'il se trouve, — abrégé, résumé, réduit en désirs, en passions, en aspirations, en instinct que les penseurs ont formulés en idées et en principes : nos principes et nos idées sont, ainsi, la fin du grand travail historique. Je l'accorde. Je fais plus. Je le

reconnais. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il faut élucider et définir de plus en plus nos principes en étudiant constamment le peuple, — car le peuple c'est l'Histoire incarnée, — mais non pas que nous devions remettre le peuple devant le spectacle confus et douloureux du passé. La vie intellectuelle et morale de l'Histoire, nous la possédons tout entière dans nos idées et nos principes. Cela nous suffit. »

« — Mais en quoi l'Histoire, s'écrie Aubrespy, pourrait-elle contredire nos principes, puisque, d'après vos aveux mêmes, ils en sont l'essence et la force rationnelle? »

« — Puisque je ne me suis pas fait comprendre, j'insiste. Sous quelle forme concevez-vous l'Histoire éducatrice? Est-ce simplement comme le récit impartial des faits, comme une chronologie sans cœur, sans passion, sans idée? Non, à ce que je suppose. Cette Histoire serait pernicieuse pour le peuple : elle le pervertirait et le découragerait par le spectacle toujours renouvelé d'incidents sanglants qui interrompent, ou plutôt semblent interrompre violemment, les efforts magnifiques de la liberté et de la justice. Incapable de comprendre rationnellement l'ensemble du mouvement historique, n'ayant point — et ne pouvant l'avoir de sitôt — cette habitude d'esprit qui embrasse, compare des séries de faits et en déduit une idée, le peuple ne s'attacherait qu'aux incidents qui contiendraient le plus d'émotion dramatique; et ceux-là seraient précisément

pour lui d'un dangereux enseignement : il se verrait sans cesse traqué, honni, massacré, ajourné et déçu dans toutes ses espérances; et en supposant qu'il en eut la puissance, il n'aurait pas la patience de supporter les lents progrès qui se sont effectués pour lui, malgré tout, à travers toute l'horreur des révolutions et des réactions. La rage ou la honte le prendrait d'avoir toujours été vaincu : il verrait dans sa destinée une duperie infatigable qui le soumet irrémissiblement aux caprices du plus fort; il en deviendrait hébêté ou furieux. Il se dirait « A quoi bon? » ou bien « Puisque la Force est tout, que j'aie la Force, et je serai le maître et le despote à mon tour. » Nous entrerions ainsi dans une série de révolutions et de réactions idiotes ou insensées, qui diminueraient de plus en plus notre vigueur et notre intelligence au profit d'une autre nation ou d'une autre race. Niez-vous ces considérations qui, au dire d'Edgar Quinet, l'ont détourné d'écrire une Histoire populaire de France? Voici en effet ce qu'il dit dans sa *Révolution,* — et je suis heureux de m'appuyer de cette autorité : — « Malgré le peu d'utilité que les hommes tirent de l'expérience passée, j'ai eu longtemps la pensée d'écrire une histoire de l'ancienne France pour le peuple. J'y ai renoncé, convaincu que la chose est impossible, à moins de remplir son esprit de colères et de ressentiments utiles en 89, stériles aujourd'hui. Cette histoire, si elle était vraie, ne pourrait que pervertir les simples. »

« Il apporte encore à son opinion, une autre considération *morale* que je me contente de vous indiquer, trouvant inutile de m'y appesantir : « Com- « ment, — ajoute-t-il, — décrire la vie intérieure des « Valois et même celle de Louis XIV sans souiller « des âmes que je suppose ingénues ? » etc... Voilà ce que pense de l'enseignement de l'histoire un des chefs de l'école historique.

« — Mais j'entends! ce n'est pas l'histoire des archivistes que vous voulez charger de l'éducation du peuple ? Vous lui voulez donner l'histoire interprétée, expliquée, résumée en une philosophie à la fois morale, politique et sociale ? Voilà précisément ce que vous ne pouvez pas faire, parce que, pour que cette histoire fût possible, il faudrait que la philosophie de l'histoire fût constituée ; — d'ailleurs, la philosophie de la nature des sciences ne l'est pas davantage ; — or, jusqu'à ce qu'elle le soit, vos opinions, vos théories, vos idées ne sont, que des hypothèses sans sanction et sans autorité. »

L'opinion de Doulouzargues avait visiblement convaincu une partie de ses auditeurs. Les discussions particulières, plus ou moins vives, s'engagèrent aussitôt, qui furent interrompues par le président. Il nous annonça que Massane désirait répondre à Doulouzargues. On s'apprêta donc à l'écouter.

« — Il est entendu, n'est-ce pas, » dit celui-ci « que, pour le moment, nous éviterons toute question de détail. Nous sommes des pionniers chargés de tracer une grande voie à travers les embarras

d'une forêt ; et cette forêt, c'est le pêle-mêle de nos idées et de nos sensations personnelles qui, bien que nourries du suc de la même terre, poussent cependant librement et diversement. Ne nous égarons pas à faire dans tout cela des sentiers de traverse, ni à émonder les plantes selon une taille uniforme. Négligeant donc les divers aperçus de notre ami, qui sont, pour ainsi dire, les incidents de sa pensée, j'irai droit à sa pensée même.

« Il dit : La philosophie de l'histoire est actuellement une utopie qui ne peut servir la cause de la démocratie. J'affirme, au contraire, que la philosophie de l'histoire est en train de se former, de s'ordonner, — car elle est une méthode et non point un système ; — que c'est par elle seule que la Révolution peut avoir connaissance de soi-même, et, partant, réussir à changer en vertu réfléchie la force qu'elle a été jusqu'aujourd'hui ; et enfin, que cette transformation est le travail nécessaire de ce siècle qui, par la voix de toutes les réactions, somme la Révolution de se définir, sous peine d'être déclarée incapable et chimérique.

« Il va sans dire, » ajouta-t-il, « que même au fort de ces questions générales, c'est la destinée de notre race qui nous occupe particulièrement, et, sur tout, de cette agglomération de peuples qu'on appelle la France ; je dirai plus : c'est véritablement se maintenir dans l'idée universelle des choses, car, par qui s'est développée la civilisation, sinon par la Race Latine? Toutes les idées viennent de nous ;

parler de nous, c'est parler de l'humanité toute entière. »

« — Oh! oh! ceci est un peu sujet à contestation, » dit Carascause, « mais allez tout de même, nous écoutons. »

Massane se recueillit un instant et dit à peu près ce qui suit, d'un ton très-accentué, grave, un peu monotone, et non sans une sorte de passion contenue et presque dogmatique :

CHAPITRE IV

La philosophie de l'histoire est-elle une doctrine ? Comment l'idée de progrès s'est dégagée de l'étude historique.

On peut contester à notre siècle bien des vertus, mais non pas le mérite d'avoir inventé et constitué les sciences et, en particulier, l'Histoire.

Jusqu'à notre époque, l'Histoire, livrée à des écrivains plus ou moins élégants, mais également insoucieux des sources authentiques et des documents originaux, n'était guère qu'une narration toute fictive qui servait de prétexte à la rhétorique et à la déclamation morales ou politiques. Chacun, fort à l'aise devant les faits qu'il étudiait peu ou prou, incapable d'ailleurs de méthode et de critique, les arrangeait, les distribuait à son gré pour la confirmation de ses théories personnelles. Et ces théories se succédaient, se combattaient, s'évanouissaient sans plus de profits pour l'idée que pour la science.

A côté de ces écrivains vivait une forte école d'érudits qui découvraient, déchiffraient, publiaient, expliquaient tous les documents des siècles accumulés, préparant ainsi laborieusement les matières d'une science qu'elle ne soupçonnait même pas; car tous ces savants, si ferrés sur la lettre, étaient peu intelligents de l'esprit. Très-propres à publier des textes, ils étaient incapables de les coordonner et d'en former la substance irréprochable d'une nouvelle histoire. Leur mission, utile et glorieuse après tout, fut de léguer à de bons ouvriers et à des artistes de génie les matériaux qu'ils ne surent pas eux-mêmes employer. Si ces scrupuleux et exacts archivistes furent de pauvres historiens, encore moins faut-il leur demander cet esprit philosophique qui, habile à classer les faits et à les disposer en séries, les étudie dans leurs rapports logiques et en déduit des lois, résumées et résolues ensuite en une idée, qui est la raison même de l'histoire.

En un mot, ce qu'on appelle « la philosophie de l'histoire » n'était possible sérieusement qu'à une époque où les différentes parties de cette science générale s'étaient constituées en autant de sciences particulières, s'appliquant chacune à un objet déterminé. Ainsi le vaste domaine de l'histoire se divisa en plusieurs régions naturellement reliées entre elles par l'unité de la méthode qui est leur loi universelle. A peine ces sciences nouvelles furent inventées, elles n'étaient même pas encore définies, que déjà mille systèmes les enveloppaient de leurs confusions

mystiques ; ces systèmes, comme des nuages mobiles splendidement illuminés d'un soleil encore invisible, s'amoncelaient et se dispersaient sans cesse, se déformaient et se reformaient, exaltant l'espérance humaine de promesses fantastiques qui s'écroulaient sous un coup de vent ou s'évaporaient dans l'envahissement croissant de la lumière. L'âme moderne ne tarda pas à se lasser de ces apparences et de ces illusions. Elle se découragea vite de ces splendeurs changeantes dont ses yeux avaient été plutôt étonnés qu'éblouis.

Mais tous ces systèmes trop prompts, nés trop tôt, n'ont point péri entièrement. C'est par ces synthèses prématurées que le génie de l'homme moderne s'est préparé à cette philosophie définitive qui est en voie de se constituer parmi nous. La confirmation de la science a donné force de lois à des opinions qui étonnaient, comme des chimères, les générations précédentes. Dès le siècle dernier, Vico et Condorcet annonçaient l'idée nouvelle dans leurs œuvres prophétiques.

Aujourd'hui cette idée de progrès a éclaté magnifiquement dans toutes les sciences : nous l'avons rencontrée au bout de tous nos sentiers ; nous l'avons trouvée au fond de toutes nos investigations. Elle s'est dégagée de l'ensemble des choses, brusquement et bruyamment. Cette force imprévue [1], incon-

1. *Imprévue*. Oubliée serait plus juste. L'idée de progrès était certainement au fond de toutes les conceptions celti-

nue, tout à coup nous a investis, s'est emparée de nous si violemment que nous sommes restés d'abord comme hébétés de cette agression mystérieuse. Nous nous sentions emportés divinement, à travers l'effarement vertigineux des choses et des êtres, vers une fin formidable qui nous apparaissait prête à nous engloutir, comme un gouffre énorme, sonore et vide. Et nous fermions les yeux de peur de voir et de penser. C'est ainsi que nous avons déshonoré de nos terreurs serviles l'idée immortelle qui veut se connaître et se posséder dans la conscience de l'homme pour refaire, à son image, le monde et l'homme.

Ce serait une œuvre intéressante à faire et bien utile que l'histoire de l'Histoire. Cette œuvre serait nécessairement la définition la plus complète de « la philosophie de l'histoire ». Elle aurait d'incalculables conséquences politiques que peuvent seuls méconnaître les docteurs germanisants des philosophies transcendantales et les rhéteurs éclectiques.

Car pour ces profonds penseurs qui possèdent des systèmes absolus et des doctrines achevées, la philosophie de l'histoire, telle que nous cherchons à la définir, n'étant ni une doctrine ni un système, mais seulement une enquête méthodique et perpé-

ques. La France, en la retrouvant, a retrouvé en même temps le génie de ses ancêtres, qui, loin de défaillir ou de diminuer, s'est agrandi dans le temps et s'est fortifié également par la science et par la lutte.

tuelle, cesse d'être une philosophie sérieuse. Entendons-nous cependant : l'*historiosophie* — pour me servir d'une expression créée par Hœné Wronski et vraiment nécessaire — n'est certainement pas une doctrine si, par ce mot, on entend l'exposition systématique d'idées spéculatives déduites dialectiquement. Mais si on entend par doctrine une série logique d'idées résultantes de l'observation méthodique des faits et de l'expérience, l'*historiosophie* est la *doctrine* par excellence. Chacune des idées, dans lesquelles elle se résout, représente *in abstracto* une série de phénomènes déterminés. Et qu'est-ce, en effet, que l'idée, sinon la représentation hiéroglyphique d'un groupe rationnel de faits? Qu'est-ce que l'idée, sinon la condensation, dans une abstraction, de l'essence intime qui réside dans les choses, et de la raison universelle qui les relie les unes aux autres et les gouverne? L'idée est la *vue* et la *science*. L'idée c'est la vision consciente et suprême : que l'homme arrive à synthétiser les universaux dans une idée unique, les temps sont accomplis, l'univers est aboli.

La méthode historique est à la fois logique et lyrique. L'Histoire est une science et, même quelque chose de mieux, elle est un art. L'observation scientifique n'y sert de rien sans l'intuition poétique. Guillaume de Humbold, dont l'esprit dégermanisé par une longue fréquentation du génie français a poursuivi sans cesse la définition d'une idée qui lui a fait parcourir la série des sciences historiques, a

dû la possession définitive de cette idée à l'emploi de cette double méthode. L'Histoire est une philosophie et une poésie. Il faut que l'historiosophe, capable de trouver la formule des idées, soit capable aussi de s'assimiler aux temps et aux hommes qu'il étudie ; il faut qu'il vive idéalement de leur vie, qu'il fasse naître en lui une âme pareille à la leur et qui leur soit contemporaine.

LE FÉDÉRALISME

LIVRE TROISIÈME

L'IDÉE DE PROGRÈS

« Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état présent du monde à tous ceux qui l'ont précédé. »

(TURGOT.)

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

L'esprit de l'histoire réside dans l'instinct du peuple.— L'impossibilité d'une doctrine historique absolue. — L'idée de progrès est le germe d'une religion nouvelle. — L'histoire philosophique est inutile pour le peuple; l'histoire politique lui est d'un meilleur enseignement.

Après avoir réclamé le silence, Cambacède prit ainsi la parole :

« — Je comprends que la méthode d'observation ne soit pas suffisante à l'historien, qu'il lui faille encore de l'intuition et de l'imagination. L'histoire, je l'accorde, n'est pas qu'une œuvre de science; c'est plus, c'est une œuvre de poésie et d'art, de génie. Je ne conteste pas tout cela, ni que les vicissitudes de l'histoire humaine aient un sens et une signification : le mouvement des choses dégage l'idée de progrès, je le crois fermement. Mais une partie des objections

de notre ami Doulouzargues subsistent encore malgré le discours de Massane. Que l'homme ne soit pas assez avancé, ou que la conscience ne fasse que s'éveiller en lui, il est certain que le peu de connaissance qu'il a de lui-même ne peut se réduire encore en un système ni même en une pensée nettement déterminée. Ce terme de *Progrès* est bien plus une sensation, un pressentiment, une espérance même, qu'une certitude positive. Mille écoles le définissent à leur manière, sans compter celles qui affirment ou tâchent à prouver qu'il n'est qu'un non-sens et une illusion. La science est une force révolutionnaire; elle n'étouffe point du tout en nous, elle y fortifie, au contraire, cette intime énergie par laquelle nous nous efforçons vers l'avenir, etc., voilà ce que j'accepte de votre discours. Les autres questions y sont restées sans réponse, ou plutôt la vôtre n'est pas satisfaisante. Les négations et les discussions des historiens, qui ne sont pas même d'accord sur les lois principales qui seraient la base nécessaire d'une théorie du progrès, rendent difficile de soutenir que cette théorie se soit enfin constituée en une philosophie positive. Aussi, loin de nous annoncer la fin de cette incertitude qui nous paraît, ou qui me paraît anormale ou transitoire, vous la rendez éternelle en réduisant la philosophie historique à n'être qu'une enquête perpétuelle et interminable. Il faudrait, selon vous, pour que l'idée du progrès pût être saine et enfermée dans une formule et une doctrine, que cette idée fût achevée? Or, elle est, au contraire,

n'est-ce pas, éternellement croissante et mouvante, et il nous est impossible de nous figurer le repos de l'homme et des choses.

« — Sans doute, » repartit Massane, mais si cela condamne tous les systèmes, cela ne détruit pas la possibilité de définir le progrès; ne peut-on, en effet, définir les forces de la nature qui sont aussi éternellement agissantes? Le progrès, qu'est-ce donc? Egalement une force, peut-être même est-ce la force suprême, résultante de toutes les autres qui viennent aboutir dans l'homme. Définir une force, ce n'est pas l'embrasser dans tout son développement historique, c'est la connaître dans sa tendance, c'est-à-dire dans son idée. L'idée de progrès résume toutes les sciences humaines; l'histoire et la nature tendent à cette idée qui est leur conscience et leur raison : voilà ce que j'ai dit.

« — Soit, » répliqua Cambacède. « Je ne cherche pas à discuter l'idée du progrès en soi, mais à établir seulement ceci : que cette idée n'est encore qu'une espérance, non une connaissance. Vos propres aveux en font foi; la vision que vous en avez — permettez-moi de parler ainsi — vous est particulière, et je crois que l'on y pourrait opposer de sérieuses objections dont vous auriez grand'peine à la sauver. Les opinions des autres, je vous le concède, ne sont pas plus solides. Jusqu'à nouvel ordre, j'estime donc impossible de dégager de tous les systèmes qui prétendent la posséder, cette pensée du monde — pour parler votre style — qui ne se trouve

dans aucun et qui a échappé, jusqu'aujourd'hui, à notre poursuite.

« — Votre conclusion? s'exclama Carascause.

« — Oh! ma conclusion n'est pas difficile à tirer ni à comprendre, elle n'a rien de métaphysique, de transcendental, ni même de poétique : elle est simple à en être bête; elle ne fait que répéter sous une autre forme — en tenant compte des réels progrès de la discussion — celle qu'avait proposée notre ami au début : la philosophie de l'histoire ne peut être d'aucune utilité pour le peuple.

« — C'est-à-dire, si je vous comprends bien, continua opiniâtrément Carascause, qu'il est oiseux, de la part des démocrates, de s'occuper d'une chose aussi futile; c'est peut-être même une trahison que de s'en inquiéter, qui sait.

« — Du tout, mon ami, je ne suis pas si ridicule ni si intolérant. Que des penseurs et des philosophes cherchent à découvrir la raison de l'histoire, j'en suis fort aise; je les en remercie et je leur sais gré de leurs efforts, tout en étant persuadé qu'une théorie quelconque sur ces matières ne sera établie que lorsque les agitations et les contradictions du monde moderne se seront reposées et conciliées dans une société nouvelle. Car cette société nouvelle, apparaissant dès lors comme la fin des événements historiques que nous cherchons à comprendre, les expliquera tout naturellement; dès lors, il y aura vraiment un système de l'histoire. Jusque-là, tout le travail où vous vous épuisez ne sera qu'un

travail préparatoire. C'est bon, mais, encore une fois, ce n'est point du ressort du peuple ni de sa compétence. Il n'est pas nécessaire qu'il sache philosophiquement l'histoire pour la continuer; son instinct est plus sûr que l'intelligence du plus grand homme; ce que vous n'êtes pas encore capables d'expliquer, il le sent irrésistiblement; vous ne le comprendrez que lorsqu'il l'aura achevé. L'esprit de l'histoire est son secret, son mystère, qu'il révèle incessamment par son activité et qui ne sera jamais épuisé. Savants, penseurs, philosophes et poëtes, suivez-le pas à pas, assidûment et attentivement, et ne l'embarrassez pas de vos systèmes hâtifs qui troublent les simples comme de fausses prophéties. Tout votre devoir, toute votre tâche est de ramener par une confrontation infatigable le passé en face du présent, pour essayer de découvrir l'intime analogie, l'enchaînement logique qui les unit. Contentez-vous de ramasser ainsi, chemin faisant, des observations et des pensées qui pourront un jour être employées à la synthèse que vous ne pouvez édifier aujourd'hui.

« En tout cas, si c'est une loi de l'intelligence humaine de systématiser toutes les connaissances acquises, ne regardez vos systèmes que comme des synthèses insuffisantes et transitoires, ébauches successives et douloureuses de la grande synthèse universelle, qui ne sera jamais accomplie. N'ayez point la présomption d'offrir la vérité absolue dans des doctrines qui ne sont que l'expression passagère

d'un moment rapide de la pensée ou même du sentiment. »

« — Ai-je rien manifesté, vraiment, d'une pareille prétention ? » s'écria Massane « En disant que la philosophie de l'Histoire ne peut être une doctrine à la façon des systèmes métaphysiques — qu'elle vient abolir — et qu'elle est une enquête perpétuelle, d'après une certaine méthode, que dis-je, au fond, autre chose que vous? Ai-je proposé une synthèse absolue et universelle? Bien au contraire! Ai-je représenté le philosophe et le poëte comme des mystiques qui, au-dessus de la multitude, flambent, pour l'éclairer, d'une lumière surnaturelle que Dieu y a soufflée du haut du ciel? Point du tout : ils sont des *colligeurs* de la grande pensée historique qui se dégage, comme la rumeur d'une foule, de l'humanité en marche. Les uns incarnent cette pensée dans des œuvres symboliques, qui, la présentant vivante au sentiment et à l'imagination du peuple, la fortifient dans son cœur et constituent une date impérissable de son existence. Les autres, en l'élaborant dans leur intelligence qui en est le creuset, l'en font sortir plus puissante, dépouillée des éléments étrangers, et plus libre et plus prompte à développer son énergie. Les savants ne sont que les ouvriers honorables et glorieux de ces deux sortes de Génies en qui est représenté le double mouvement lyrique et logique que j'aperçois dans l'histoire. Se peut-il rien imaginer de moins systématique, de moins absolu?

Et ne fais-je pas ainsi, aussi bien que vous le faites vous-même, du peuple, — c'est-à-dire de l'ensemble de l'humanité — la véritable et incessante révélation de cette force dynamique que j'appelle le Progrès? En quoi mon opinion peut-elle gêner l'action populaire?

« — Précisément, parce qu'elle n'est que votre opinion, dit Coullondre, l'opinion isolée d'un homme, et qu'elle ne peut avoir ainsi aucune autorité. Je vois, moi, dans l'idée de Progrès, encore toute mystique, l'embryon d'une religion nouvelle : c'est seulement à la fin de l'époque transitoire où nous sommes, que cette idée ressortira, comme une conclusion, du travail combiné de toutes les imaginations, de tous les sentiments, de toutes les raisons. Elle sera, alors, à son état *religieux* : c'est-à-dire qu'elle aura acquis une forme, une définition quelconque, tout ce que vous voudrez, dans la foi et la croyance populaires. Mais aujourd'hui, il n'est pas utile, il est dangereux de communiquer au peuple des rêveries personnelles qui peuvent égarer son esprit et son instinct dans des hallucinations troublantes...

« — Ah! ça! qui sommes-nous? des Fédéralistes ou des Jacobins? cria Carascause.

« — Pourquoi cette question? » demanda Cambacède.

« — Parce qu'on supposerait, à vous entendre », répliqua Carascause, « qu'on parle ici d'imposer à la masse une idée, un système et un programme arrêtés entre quelques têtes. »

« — Point du tout », intervint Roquerols, « on comprendrait mal de le supposer. Je vous reconnais à vous, individu, le droit de proposer librement votre système et votre opinion ; et il se peut que l'idée qui est au fond, soit conforme à celle qui s'aprête dans l'instinct populaire : je ne préjuge ni pour ni contre vous : je dis que nous étions réunis ici dans le but de discuter notre foi commune, et que la discussion est entrée en des sujets qui devaient lui demeurer étrangers.

« — Eh bien ! dit le président à Cambacède, formulez nettement votre objection ; et si elle paraît convaincante à la plupart, on passera outre à la discussion. »

« — Je me dis donc » reprit alors Cambacède, « que l'idée de progrès n'a aucune espèce d'utilité immédiate, — bien que je croie au progrès autant que notre ami ; mais sous quelle forme j'y crois, je n'en sais rien : c'est précisément cette forme qu'il est inutile de discuter jusqu'à nouvel ordre : j'en ai dit les raisons : — Si une histoire est possible pour le peuple, ce n'est que l'histoire politique toute simple : celle qui, lui montrant ses misères sous les différents régimes du passé, légitime, par conséquent, les révolutions par lesquelles il s'est séparé de ce passé, et les espérances qu'il place dans l'avenir. Voilà tout. »

Massane se leva :

« Je demande à être entendu encore une fois avant de clore la discussion sur ces matières. Je

veux démontrer que la théorie qu'on se fait du Progrès, n'est pas si oiseuse ni inutile que le pense l'ami Cambacède ; que, bien au contraire, cette théorie est, en chacun de nous, la forme logique de son idée politique et morale. Vous imaginez-vous, par exemple, qu'un fédéraliste puisse avoir la même opinion de la marche des choses qu'un unitaire? Or, puisque nous sommes tous ici fédéralistes, je dis que notre idée de la *Philosophie de l'Histoire* doit être la même, sauf la diversité des nuances qui la personnalisent sans la différencier. Je veux démontrer que, si vague que soit encore la connaissance de cette force que nous nommons progrès, le sentiment qu'il y en a en chacun n'est pas indifférent, car c'est par lui que se révèlent le plus manifestement notre moralité et notre foi politique.

CHAPITRE II

Conséquences morales et politiques des différentes théories du progrès.

Il se recueillit un peu et reprit ainsi :

— Il fait une œuvre politique l'historien qui, sous l'apparence mobile des choses, poursuit la définition des lois. Car l'expérience et l'enseignement historiques, seuls, nous diront si l'ensemble de ces lois indique une tendance réelle vers une fin déterminée, et si la mobilité de l'homme est une mobilité immuable, comme celle des flots qui s'agitent inutilement entre leurs rives, ou si c'est une mobilité active et consciente qui se déploie vers de meilleurs horizons et sous une plus grande splendeur céleste.

Cequi veut dire que, seule, l'histoire peut poser et résoudre la question du progrès. Or, ne croyez point que ce soit là une question oiseuse de méta-

physique, qui n'intéresse point la morale et la pratique des affaires.

Le progrès, dites-vous, n'est pas ? Le mouvement apparent de la nature et de l'histoire n'est comparable qu'au reflux et au flux éternels de la mer qui, cependant, reste dans ses profondeurs, calme et sereine? Vraiment! qu'ai-je à faire alors de m'inquiéter de cette illusion qui ne vaut pas les visions divines dans lesquelles je puis vivre, du moins en imagination et en esprit? Je préfère, rêvant à l'ombre des figuiers, sur les bords des fleuves ensoleillés, m'identifier par la pensée à la félicité de Brahma, et me sentir m'évaporer et m'évanouir dans l'extase de cette souveraine perfection, qui est la négation de toutes les réalités, et qui est la seule réalité.

Vous, au contraire, vous affirmez le progrès, mais vous appelez de ce nom une force fatale qui agit dans l'homme et qui, malgré lui, sans qu'il en ait conscience, travaille à l'accomplissement de sa destinée. Vous comparez l'humanité à un polypier qui s'étend, s'accroît, se développe, monte du fond de la mer par l'inévitable entassement des générations. Ce mot « progrès » désigne une sorte de *végétation humaine*. Quoi que fasse l'homme individu, l'homme collectif progresse. Tous les hommes, réunis dans le même dessein, ne sauraient empêcher l'espèce de se perfectionner. L'idée de progrès est une idée rusée qui emploie à sa fin les mauvaises passions rétrogrades de l'homme. Elle se sert indifféremment du crime et de la vertu, car ni l'un ni l'autre n'existe

pour elle. Ce que nous appelons l'injustice engendre fatalement son contraire; et, au moment où vous vous croyez englouti dans l'immoralité byzantine, vous travaillez aussi bien qu'un Caton à l'amélioration de la République.

Avec une telle doctrine, on aurait tort vraiment de se gêner. Vous n'êtes point responsable de la fatalité qui vous possède; et comme vous ne pourriez nuire à l'humanité, quoi que vous fassiez, vous n'avez besoin de vous fatiguer ni de questions ni de problèmes politiques ou autres, ni de vous préoccuper de vos actions. Vous savez que le mal et le bien sont indifférents et, dans le fond, identiques ; la distinction que nous en faisons, est une illusion fatale de notre esprit, une infirmité nécessaire de notre nature. Donc, si j'ai des idées, mes idées triompheront bien sans moi, par la seule force des choses, si tant est qu'elles doivent triompher; dans le cas contraire, si elles sont condamnées d'avance, tous les efforts que je pourrais faire pour les réaliser, seraient nécessairement perdus et quelque peu ridicules; ne nous mêlons donc de rien. Les idées travaillent, toutes seules, pendant la paresse de l'homme.

Mais si, en opposition à ce fatalisme honteux, vous venez me dire ceci :

L'homme, étudié dans son histoire, révèle des facultés et des passions, une puissance totale qui détermine sa fin; et ses efforts, pour atteindre à cette fin, produisent les vicissitudes et le mouvement de l'histoire. Mais ce mouvement ne s'accomplit point

régulièrement, avec la précision constatée dans les phénomènes naturels. L'homme est une volonté, c'est-à-dire une liberté qui a ses défaillances et ses renoncements. Non-seulement, ses efforts peuvent le lasser, mais les clartés de l'intelligence et de la conscience ayant vacillé en lui, il peut employer ce qui lui reste de puissance à sa décadence et à sa perte. L'homme est l'ouvrier responsable de sa propre destinée.

Chacun a sa part de coulpe dans les défaites de sa cause et dans la corruption de son temps. Les idées ne sont que dans l'homme ; c'est par l'homme seul qu'elles sont actives et vivantes. Elles ne sauraient se définir ni se réaliser hors de lui ni dans lui. C'est pourquoi, si le génie de l'homme est dans la pensée, toute sa vertu est dans l'action.

Qui ne voit que les conclusions de ce système sont tout autres ? N'est-il pas vrai que, si je l'accepte, je considérerai comme premier devoir ce devoir, qui est le principe de mes droits, d'associer ma force aux forces qui transforment, autour de nous, le monde selon notre idéal. Ces forces qui s'harmonisent dans l'unité de la volonté, formeront la force collective qui, tôt ou tard, réalisera ce que nous aurons décidé et fondera la justice, le jour où nous voudrons sérieusement que la Justice soit.

L'intrusion funeste des conceptions, des méthodes et de la phraséologie scientifiques dans les choses de la philosophie et de l'histoire, en pervertissant l'idée de progrès, n'a pas peu contribué à notre per-

turbation morale. En assimilant l'homme à une figure de géométrie ou à une force mécanique, on a intéressé sa lâcheté à renier l'intelligence et la conscience qui protestaient en lui. Dès lors, il a mis toute sa vanité à se dénaturer, à se détruire lui-même, à défaire en lui le lent ouvrage des siècles, son humanité même. Pour retrouver la paix et le sommeil des choses qui végètent à demi-vivantes d'une vie obscure et confuse, il s'est mis à redescendre l'abîme dont avec tant de peine il était sorti portant encore sur lui, lourdement, le limon de son origine.

C'est là son péril et celui du monde. Car l'antique Fatalité, restreignant autour de l'homme et dans l'homme même les conquêtes de sa liberté, le ramènerait de régression en régression vers la brute qu'il fut autrefois ; de la brute, l'attirerait vers les torpeurs de la vie végétale ; et enfin l'engloutirait, comme dans une mort irréparable, dans le mystère des origines. Chimère, dira-t-on. Sans doute ! Pour que l'humanité se défît ainsi, il faudrait, de sa part, un renoncement à sa destinée. Mais ce qui est impossible pour l'humanité en masse, est possible pour certaines familles, certains peuples et certaines races. Que sont les tribus sauvages, que le XVIIIe siècle admirait naïvement comme des débris vivants des peuples primitifs, sinon peut-être les restes d'une humanité déchue qui recule dans la nature et se meurt d'hébétement et de consomption ?

De là se déduit le devoir de chacun ; c'est d'aspi-

rer à être et à devenir en effet une individualité directrice, je veux dire un type nouveau qui annonce dans ses traits l'image de l'humanité supérieure esquissée dans l'humanité actuelle. Que chacune de nos paroles soit une exhortation à l'âme neuve qui est menacée en nous partant de périls ! Il faut convier les esprits à ne jamais se reposer ni s'assoupir. Il faut tenir éveillée et toujours surexitée au cœur des générations, cette éternelle puissance créatrice qui agit et se développe dans l'humanité. Le sommeil de Dieu dans l'homme est le grand danger de l'univers.

L'homme se respectera lui-même quand il sentira vivre en lui l'idée de l'humanité universelle ; il faut qu'il condense en lui, pendant ce court moment qu'il passe sur la terre, les éternités que sa race a déjà vécues. Et c'est l'histoire seule qui peut lui donner cette conscience de soi-même et de sa destinée.

Ainsi, nous sommes toujours ramenés à cette idée que la grande œuvre moderne est de refaire la philosophie de l'histoire contre les sophismes des fatalistes qui la démoralisent.

Et, maintenant, je vous le demande : en quoi cette théorie (je fais abstraction des preuves qui en établissent la vérité), en quoi cette théorie, — fût-elle encore chimérique, — serait-elle dangereuse, périlleuse et gênante pour le peuple, qu'elle provoque et excite sans cesse à l'activité intellectuelle et morale ?

CHAPITRE III

Une philosophie historique.

Pour m'expliquer clairement, dit Cavayrac, je suis obligé de remonter au début même de notre discussion sur l'histoire :

« Oui. — Quoique le XIXe siècle ne soit pas encore parvenu à constituer positivement l'enseignement de l'histoire, c'est cependant aux travaux historiques qu'il doit sa grandeur et son originalité. Cette curiosité de l'homme pour l'homme, étudié dans toutes les phases de sa vie collective, était la conséquence nécessaire de la Réforme et de la Révolution. La première, par la discussion des textes dont elle se réclamait, fut amenée à considérer, dès son origine et à travers tous ses développements, la pensée chrétienne dont elle était la dernière manifestation. C'est par la polémique théologique qu'elle est entrée dans

l'histoire. L'exégèse est une science toute protestante. La Révolution, en se proposant tout d'abord de définir et de réaliser les droits de l'homme, se donnait par cela même la tâche de connaître l'homme dans ses passions et dans ses tendances, c'est-à-dire dans la fin qu'elles lui assignent nécessairement. L'avenir et le passé ont été explorés et investis en même temps. Le présent a disparu; le temps, qui semblait incommensurable, se rétrécit chaque jour devant la pensée de l'homme. L'homme se sent contemporain de tous les siècles, sinon par sa présence même, au moins par sa science et par l'étendue de ses souvenirs, dont celle-ci approfondit sans cesse les horizons et les perspectives; et, chaque jour, viennent, du passé qui de plus en plus se déblaie et se dégage, affluer en lui les passions, les forces, les idées, la vie toute entière des générations successives.

La nouvelle situation de l'homme dans la nature et dans l'histoire renouvellera inévitablement sa philosophie et ses arts. La possibilité de suivre, depuis leur germination jusqu'à leur épanouissement moderne, les idées qui nous tourmentent aujourd'hui, annonce la prochaine transmutation de la philosophie proprement dite en la philosophie de l'histoire. Ce qu'était l'Epopée pour les sociétés antiques, élevées dans les traditions mythiques et religieuses, l'Histoire le sera pour les générations nouvelles. Elle sera l'aliment de leur imagination, la matière inépuisable que le génie des arts emploiera à la représentation plastique de la pensée humaine.

Déjà, cette nouvelle renaissance a été inaugurée par quelques œuvres contemporaines, qui sont précisément les grandes œuvres de notre siècle parce qu'on peut démêler en elles les traits principaux de ce nouveau type qui n'est indéfini. Depuis *Faust* jusqu'à *Merlin l'Enchanteur,* depuis les *Martyrs* jusqu'à la *Légende des siècles,* quel est le grand poëme qui ne trahisse au moins une préoccupation ou une idée historique soit dans la forme, soit dans la conception même? La Renaissance qui se prépare sera autrement profonde, splendide et universelle que celle du XVIe siècle ; car elle ne sera pas animée seulement d'une âme grecque ou latine, mais de la grande âme collective de l'humanité.

La philologie comparée a réformé la famille humaine dont la tradition s'était rompue. L'étude des langues a dévoilé l'origine et l'histoire de la race. Elle a fixé approximativement les époques de la dispersion successive des tribus alliées, qu'elle a suivies dans toutes leurs migrations. Elle a affirmé la fraternité des nations qui, après s'être si longtemps méconnues, se réconcilieront enfin dans la conscience historique de leur parenté; car cette parenté est prouvée par les langues comme par les religions. Ces deux sciences nouvelles s'aident mutuellement à affirmer l'unité morale dans laquelle s'embrasseront un jour tous les peuples et tous les hommes. L'antique fraternité originelle des races apparaîtra transfigurée et universalisée dans la fédération des peuples libres.

Voilà ce que nous enseigne l'étude des mots; voilà ce que nous apprennent les dieux. On retrouve en eux l'homme tout entier dans son essence et dans son histoire. Rien que cela? Non; pas seulement son histoire passée, mais sa vie actuelle, son histoire future, depuis la brute d'où il est sorti jusqu'au Dieu qui l'a créé et en qui il s'absorbera.

Les mots sont des dieux, comme les dieux sont des mots. Les dieux sont de purs fantômes du langage qui, peu à peu, approfondis par l'interprétation, s'élèvent progressivement à la vie divine et deviennent des idoles, des symboles, tout animés de la divinité de l'âme humaine. Et c'est seulement à ce moment, que le sentiment religieux apparaît chez l'homme, développement nécessaire et supérieur de sa nature.

L'existence des dieux, dans ses diverses époques, détermine les phases exactes de l'existence humaine. D'abord, tout matériels (quelques-uns même sont des calembours naïfs), ils expriment la substance des choses, ce sont des *substantifs;* puis l'homme, plus familiarisé avec les phénomènes, perd de vue la substance pour ne voir que les qualités. Alors les dieux expriment des qualités, ce sont des *adjectifs* qui se substantifient en se personnalisant. Voici une troisième époque : l'homme commence à connaître sa supériorité et à chercher sous les apparences des choses les idées qui soutiennent la nature et qui l'expliquent. Alors les dieux s'élaborent, se transforment, et deviennent vraiment symboliques, des

êtres tout idéaux et des synthèses plastiques.

Selon la tradition biblique, Enos, le fils de Seth, qui fut le dernier-né d'Evah, est le premier qui ait invoqué le nom du Seigneur; ce qui veut dire que les générations qui précédaient Enos, ne s'étaient pas encore assez dégagées de la nature pour avoir conçu déjà l'idée divine, car cette idée n'appartient point à l'enfance de l'humanité.

Cette conclusion, qui me paraît ressortir des récentes découvertes de la science, ne contient-elle pas, en même temps qu'une nouvelle histoire religieuse, une nouvelle théorie de la religion et de son avenir?

L'histoire du monde a pour conclusion l'histoire de l'homme. Les choses et les êtres sont les matériaux de l'humanité; elle est le terme où aboutit la nature; c'est là ce que veut dire ce cri sublime de Guillaume Postel : « Qu'est-ce que l'homme? C'est la fin du monde! » Ajoutons : « Qu'est-ce que Dieu? C'est la fin de l'homme. »

« L'individu est l'entière encyclopédie des faits, a dit Emerson; toute créature rationnelle a la nature entière pour son douaire et pour son domaine. La nature est à l'homme, s'il le veut. Il tire le monde à lui, à proportion de l'énergie de sa volonté et de sa pensée. Chaque action héroïque est, de plus, bienséante; elle force le lieu où elle s'accomplit et les spectateurs à resplendir autour d'elle. Les grandes actions nous enseignent que l'univers est la propriété de chaque individu. »

La vertu humaine ne bénéficie pas seulement à celui qui la produit; elle divinise l'humanité et elle humanise le monde. La logique, qui relie cet ensemble de phénomènes que nous appelons l'univers, développe à travers la série infinie des choses, les conséquences de la moindre de nos actions. C'est ainsi que la pensée de l'homme agite le monde; elle pousse celui-ci vers sa fin divine, et le monde est en proie à une mobilité qui, seule, ne se fixe jamais, à un mouvement qui ne peut s'arrêter. Une entente unanime du genre humain dans le mal et dans le faux pourrait anéantir la création. La volonté humaine est la force dynamique de l'univers. Tous les êtres et toutes les choses sont de l'humanité; l'humanité enveloppe de sa dialectique, embrasse dans une parenté infinie tous les êtres et toutes les choses qui ne sont et ne deviennent que par elle et qu'en elle. Ils sont la substance éternelle dont elle a été formée et qu'elle emploie à son tour pour une nouvelle création.

Ainsi, l'homme ne peut songer à s'arrêter ni à se reposer. Il faut qu'il maintienne, qu'il accroisse incessamment la puissance motrice qui réside en lui. C'est en vain qu'il chercherait autour de lui et en lui-même une réalité immuable où il pût se prendre et se fixer. Cet ensemble cosmique, dont il est responsable, n'est pas. C'est une illusion sans cesse renouvelée qui s'évanouit et se réforme perpétuellement. C'est une apparence indestructible qui cesse d'être au moment même où elle apparaît.

L'imagination, quand les yeux du corps sont fermés, peut embrasser ces phénomènes dans une vision rapide, à l'éclair de l'extase. Mais cette vision mystique n'est que l'incarnation immédiate de l'idée. Elle ne peut être confrontée ni comparée à la réalité qui n'est pas. Elle n'est vraie et nécessaire qu'autant qu'elle est conforme à l'idée. L'homme crée ce qu'il croit voir.

Ne soyons donc dupes ni de nous-mêmes ni de la nature. Les choses ne sont pas en soi; elles sont toujours en dehors d'elles-mêmes. La promptitude de la dialectique qui les meut, qui les précipite les unes dans les autres ne donne pas à la forme le temps de se définir; de sorte que toutes ces apparences se mêlent, se confondent, s'évanouissent dans un brouillard indiscernable, comme les moyeux d'une roue qui tourne avec rapidité. Mais, pour n'être point la représentation adéquate du monde, la vision hnmaine est cependant supérieure au monde parce qu'elle exprime et décrit le type qu'il s'efforce sans cesse de réaliser.

— Mais c'est du mysticisme.

— Du mysticisme! L'accusation me blesse, elle m'est sensible, aussi je vais y répondre.

A ceux qui m'accusent de mysticisme, je réponds donc :

Je serais mystique, si je soumettais l'homme à l'action d'une puissance mystérieuse qui, malgré lui, sans le consulter, le pousserait à une fin qu'elle seule connût et eût déterminée. Ce n'est point une

matiquement exposer. La théologie, désormais,—car ce mot sera peut-être conservé dans un sens nouveau—est toute expérimentale. Elle ne discute point les qualités d'un être immuable, infini et parfait, existant solitaire en dehors du monde qu'il a évoqué du néant. Elle s'évertue à chercher dans l'histoire la raison qui s'y révèle et à expliquer par la comparaison les conceptions religieuses de l'humanité.

Si donc je ne préjuge point l'existence de Dieu en tant qu'être suprême réalisé et parfait, j'affirme l'idée de Dieu, comme la force de l'histoire et sa fin nécessaire, quoique inaccessible. Au lieu de chercher, en dehors de l'homme et du monde, selon la méthode mystique, un dieu immobile dans sa perfection et toujours égal et pareil à lui-même, j'aperçois dans les moments de l'histoire les moments progressifs d'une création qui ne s'achèvera jamais.

Dieu est une puissance non encore définie et qui cherche à se définir, mais sa définition impliquerait la fin des temps et l'anéantissement des choses. S'il est un Dieu vivant, c'est celui-là qui ne se repose jamais et qui, haletant à sa propre poursuite, parvient à s'affirmer dans l'âme humaine, d'où il attire la série des choses qu'il meut de sa pensée.

Entendu de la sorte, le mot de Dieu perd tout son danger, aucun autre ne pourrait le remplacer, dans une acception aussi universelle ; et désormais, il n'est plus susceptible d'étonner ni de dérouter les esprits.

— Eh ! eh ! s'écria Malbosc : je n'en suis pas convaincu. Je n'en veux pas à votre idée, mais ce mot me trouble et m'empêcherait presque de la comprendre. J'y trouve à ce vocable un air sournois de menace et d'embûche, qui m'inquiète. Votre explication ne l'innocente point du mauvais sens, que lui ont infligé l'hypocrisie et la superstition : à ce point — et c'est peut-être regrettable pour la commodité du langage philosophique — qu'il rend à mes oreilles un son presque faux, même sur les bouches sincères, comme la vôtre. Je vous blâme donc d'employer ce terme équivoque, — d'autant que cette idée de Dieu, que vous substituez à Dieu lui-même, n'est, à la résumer, que la négation mystique de la réalité de Dieu ! c'est-à-dire.....

Malbosc allait continuer : mais son regard se heurta, par hasard, au sourire de Lhoras, qui s'était levé et, adossé à un arbre, l'écoutait. Malbosc s'arrêta donc et, désignant Lhoras :

— Président, dit-il gravement à Sajols, par pitié, voyez notre poëte! La muse l'emplit et le tourmente : je ne suis pas assez savant en mythologie pour savoir laquelle ; mais il va étouffer d'un discours rentré, si vous ne lui permettez d'ouvrir la bouche. Je demande pour lui la parole.

— Eh bien ! soit, dit Lhoras, j'accepte de la prendre si on m'y autorise.

— Parlez, dit-il, Carascause.

— Puisque Carascause y consent, parlez, dit Sajols.

CHAPITRE IV

La Philosophie de l'histoire est la fin des Philosophies.

La philosophie de l'histoire, née dans ce siècle, est le commencement d'une philosophie universelle dans laquelle s'absorberont toutes les écoles métaphysiques, parmi lesquelles s'est distribuée et divisée la pensée de l'homme. Les vieilles métaphysiques ne peuvent plus être considérées aujourd'hui que comme les moments de la pensée indéfinie qui aspire à se définir dans l'histoire. Les lois générales de l'histoire, abstraites par la science et transformées en idées dans le laboratoire de l'esprit humain, constitueront désormais la seule métaphysique sérieuse et possible. Quelque magnifique que soit l'effort de la pensée individuelle à décrire l'image des choses, cette méthode, épuisée aujourd'hui, n'offre plus assez de sécurité.

Ce sera, d'ailleurs, une assez belle tâche, digne de satisfaire l'ambition la plus haute, que celle de formuler l'histoire de l'Idée, poursuivie logiquement au-delà du terme actuel où elle s'attend à une prochaine transformation. Cette nouvelle conception, qui est l'originalité de notre siècle, ne modifiera pas seulement la philosophie : la poésie et les arts ne trouveront que dans la matière historique les éléments d'une œuvre indestructible. L'art, la poésie et la philosophie ne peuvent rien concevoir de sérieux, et rien exécuter de durable en dehors de l'histoire. L'humanité passée communiquera sa propre puissance à celui qui s'associera à elle et voudra vraiment la connaître en toute sincérité ; car la connaissance est une union mystérieuse qui fait passer, dans celui qui connaît, la force et l'idée de la chose connue. Point de poésie aujourd'hui sans intelligence et sans conscience! Les fantaisies personnelles, les préoccupations égotistes, seront de plus en plus impuissantes à constituer des œuvres durables. Les poëtes qui se trouvent incapables d'autres choses ne seront, tout au plus, que des documents pour le philosophe qui cherchera en eux la psychologie des temps maladifs où ils auront pu exister. Mais la sélection et la concurrence vitale auront bientôt détruit cette variété qui est devenue un obstacle aux progrès de l'espèce, et elles susciteront, pour la détruire, les efforts d'une race nouvelle dont le type a déjà apparu dans quelques précurseurs isolés.

Le Révolution sera accomplie lorsque chacun, pé-

nétré du même esprit, travaillera, selon sa force et son instinct, à le réaliser dans sa vie et dans son œuvre. Tant que la conscience universelle ne sera pas vivifiée et transformée par l'idéal commun, la concorde matérielle sera toujours détruite par la discorde des intelligences.

L'humanité, non plus que la nature, ne procède pas des révolutions radicales qui, à une création civile subitement détruite, substitueraient subitement une nouvelle création civile toute formée. C'est par modifications presque insensibles, c'est par lentes transformations que l'homme développe en lui un être perfectible qui s'accroît sans cesse de toutes les forces matérielles, qu'il assimile à sa propre nature; et ces forces, élaborées dans son intelligence et dans sa conscience, se projettent devant lui, en idées lumineuses et providentielles. Le tort de la Révolution française est d'avoir cru que, pour faire naître l'homme nouveau qu'elle a eu la vertu de désirer et de prévoir, il suffisait de supprimer l'homme ancien violemment. Ou plutôt, la Révolution, dans ses principaux représentants, ne s'est point comprise elle-même : elle a été *passion* plus que *conscience*. C'est un cataclysme dans lequel se sont heurtées les unes aux autres, formidablement, les forces de l'ancienne humanité furieuse et les énergies d'une nouvelle race, lentement préparée à travers les siècles et dont l'inévitable pullulation abolira l'espèce ancienne.

La Révolution a été un des moments les plus gi-

gantesques de cette Genèse sociale qui commence à la Réforme et qui n'est point achevée. Nous n'en sommes peut-être encore qu'à la période tumultueuse ; on le voit à la monstruosité de certains êtres difformes qui, n'étant déjà plus des hommes anciens, ne sont pourtant pas des hommes nouveaux ; on le sent aux tremblements du sol et à la pesanteur de l'air encore obscur qui semblent préparer un orage suprême, une dernière convulsion, dans lesquelles s'achèvera enfin l'ordre nouveau qui cherche péniblement à s'établir. Rien de ce qui doit périr ne survivra au vieux monde. Les yeux des hommes futurs ne seront plus affligés ni offensés de ces apparences confuses et de ces êtres hybrides, sortes d'amphibies des deux créations qui se meuvent autour de nous, en amas informes.

Qui ne sent, qui ne sait que tous ces transitoires vont périr? Ils disparaîtront comme ces mystérieuses familles dont la science retrouve les ossements dans les profondeurs de la terre, travaillée par tant de révolutions.

Dans ces révolutions terrestres, dont les mythologies nous ont conservé la tradition légendaire, toute une humanité antérieure a disparu comme disparaîtra la nôtre à son tour. Qui nous dit que certains épisodes que nous rencontrons dans les poëmes primitifs ne sont point les épaves d'une époque engloutie? Avec l'Hanoumât et les singes du *Ramayana,* ne vous semble-t-il pas que vous pénétrez dans un univers gigantesque où vous auriez déjà vécu d'une vie

indécise et confuse sous des boababs hantés d'animaux monstrueux, qui ont imprimé leur image dans l'indestructible souvenir de l'homme, comme ils ont laissé leur empreinte dans les couches géologiques. Ne vous semble-t-il pas que vous marchez sur des continents volcaniques, verdis à l'ombre des forêts plutoniennes où, avec des bruits d'orages, de lourds dragons secouent leurs grandes ailes ténébreuses au-dessus d'éléphants velus, qui se frottent en se balançant à l'écorce des palmiers ; où des oiseaux à longs cous se suspendent par la membrane digitée de leurs ailes, aux branches de larges végétaux aquatiques qui s'échevèlent dans l'infini désolé des marécages ; où des crocodiles gigantesques ouvrent leurs gueules dans la vase des îlos, ou brisent, de leurs frôlements pesants, des roseaux qui se froissent en ondulant et des lotus énormes, dont les fleurs flottent, comme de larges lunes pâles, sur les plis de l'eau luisante et morne. Les rayons du soleil, confondus dans le brouillard qui monte comme une fumée de la terre encore toute humide, répandent sur la pullulation énorme de la vie primitive un crépuscule livide qui noie, dans sa teinte unichrome, les formes encore ébauchées et les couleurs encore indécises.

Déjà, parmi cet univers vague et convulsif, l'humanité, encore ensevelie dans l'animal, préparait en celui-ci la force qui devait le transformer et susciter progressivement toutes les époques de la création. Car, là-même où la science n'a pu constater sa pré-

sence, parce qu'en réalité il existait à peine sous une forme qui lui fût propre, l'homme était déjà présent et immanent. Il *était*, — épars peut-être dans cette confusion, — déjà peut-être condensé dans la forme la plus avancée, parmi toutes ces formes grossières, pétries dans la mollesse du limon. Avant d'arriver à se *connaître* sous la figure de l'homme, l'Etre, dont nous ne sommes nous-mêmes qu'un moment fugitif, s'est longtemps et laborieusement cherché dans les révolutions physiques. C'est lui qui a fait voguer la croûte figée des continents sur la mer du feu primordial; c'est lui qui, peu à peu, a resserré et emprisonné le feu dans les entrailles de la terre; c'est lui qui a soulevé les montagnes et répandu sur la surface de l'abîme la fécondité du déluge!

Oui! dans le premier animal qui a paru, l'homme était présent; mais non satisfait de cette première *forme*, l'être s'est multiplié : il a manifesté sa vie dans une série de *formes* successives qui s'engendraient les unes des autres, comme un syllogisme dont la conclusion poserait les prémisses d'un nouveau syllogisme, et cela à l'infini.

Si les *formes* transitoires, par où nous avons passé avant d'atteindre celle dans laquelle nous nous préparons à une vie supérieure, n'ont point toutes laissé un témoignage positif entre les mains de la science, elles sont suffisamment attestées par la logique des choses et par notre raison. Il n'y a pas eu de solution de continuité dans le développement de la nature, et il n'y en aura pas dans le développement de l'his-

toire. Les époques et les périodes de celles-ci correspondent aux époques et aux périodes de celle-là. La création fut achevée dès que l'homme se connut dans une forme appropriée à la fois à ses besoins et aux conditions de la vie ambiante : alors, la vie progressive de l'homme recommence, pour les expliquer, les phases de la nature, dont il a été le terme nécessaire, le *testament vivant*. Car il est la pensée de la création, et les moments de cette pensée sont nécessairement déterminés par les époques de la création. L'histoire civile traversera des phases analogues à celles qu'a traversées successivement la vie naturelle ; — jusqu'à ce que l'homme, enfin, défaille en un nouvel être ineffable, qui se développe en lui et par lui, et qui sera sa fin, comme lui-même a été la fin nécessaire dans laquelle se sont absorbées la puissance et l'idée de la nature. La théologie hindoue divisait la vie universelle en périodes infinies, qu'elle appelait Jours de Brahma, à la fin desquels tout rentrera dans le néant primitif. Il faut mille fois quatre Kalpas, ou mille âges divins, pour accomplir un de ces Jours de Brahma : Brahma après un repos d'une égale durée, recommencera de nouveau, par l'émanation de son esprit, un nouvel univers qui, après mille âges, rentrera encore en lui et s'y absorbera.

Ne nous enorgueillissons pas, nous sommes à peine au commencement de l'intelligence et de la conscience. Les grands empires unitaires, les royaumes amphibies, les monarchies monstrueuses, les

communautés informes dans lesquels l'individu est englouti, que sont-ils autre chose que ces espèces gigantesques, ces Béhémot et ces Leviathan, que le progrès de la vie organique a enfin supprimés parce qu'il les a trouvés incapables de se conformer aux conditions nouvelles imposées aux choses et aux êtres? — Déjà, à l'époque où ils approchaient de leur fin, déjà peut-être la solitude des hauts plateaux et l'escarpement des montagnes récemment émergées, abritaient contre ces dynasties puissantes une forme nouvelle, où l'homme d'aujourd'hui ne se reconnaîtrait point, mais où le geste de la pensée apparaissait enfin dans l'attitude de la tête relevée vers le ciel.

Ce précurseur ignoré ignorait la race qu'il annonçait. C'est ainsi que, parmi tous les tumultes des grands empires qui se ruaient les uns contre les autres, la Vie a préparé des peuples précurseurs dont le type généralisé marquera une nouvelle époque de l'histoire sociale : — l'époque Fédérative qui, succédant à l'époque des agglomérations unitaires, va développer par les individus affranchis, la puissance progressive qui fera sortir l'homme hors de lui-même, vers un être supérieur que nous pouvons prédire et non pas prévoir. — Les époques de l'histoire, comme celles de la nature, ont été définies par la configuration de la terre et des eaux. Chaque période de la civilisation semble, en effet, avoir affecté un continent, dont les influences ont déterminé son caractère et ses tendances. L'Afrique,

celle des parties du monde qui est la plus morte aujourd'hui, a peut-être connu l'homme avant qu'il se réunît en tribus, autour du foyer d'Agni, sur les hauts plateaux de l'Aryane. Le christianisme, qui nous a fait ce que nous sommes, a été le *testament* que l'Asie, épuisée d'un long travail religieux, a légué à l'Europe; et l'Europe à son tour a condensé toute sa pensée dans le protestantisme et dans la Révolution qui, bientôt unifiés dans le même esprit, formeront le testament qu'elle va transmettre à la race nouvelle chargée de l'accomplir. — Cette race, où est-elle? Elle est née; elle a grandi parmi nous : — y est-elle encore? Va-t-elle abolir par une concurrence inévitable les vieilles races qui lui disputent, ici, la place et le soleil? ou plutôt, comme les tribus aryennes qui ont peuplé de leurs exils tumultueux cette terre européenne où elles se sont multipliées, les familles de précurseurs qui s'agitent parmi nous, vont-elles émigrer, pour s'y épanouir plus à l'aise, sur une terre plus jeune, que ni les pieds ni les monuments des hommes n'ont encore fatiguée? — Est-ce sans dessein que l'Histoire a déjà suscité, d'abord pour les protestants, aujourd'hui pour tant de proscrits de toutes sortes, l'asile de ces continents dépeuplés dont la découverte fut précisément contemporaine de la Réforme? — L'Histoire est-elle comme l'Océan : laisse-t-elle à découvert après elle les terres qu'elle a submergées, pour s'étendre sur des continents, qui, depuis longtemps abandonnés des eaux primitives, ont eu le

temps de se sécher aux innombrables soleils qui se sont succédé sur eux?

Le jour nouveau, dont l'aurore ouvre au loin devant nous les perspectives ineffables, ne se couchera pas avant que la conciliation de tous les hommes se soit accomplie dans une pensée commune, où seront contenus tous les temps écoulés. Et c'est à cette fin que travaillent la science et l'histoire, celle-là en accroissant la puissance de l'homme de toutes les puissances de la nature qu'elle absorbe en lui, et celle-ci en concentrant, dans le moment actuel où nous vivons, toute l'humanité antérieure que nous avons déjà vécue.

La dernière forme, dans laquelle l'esprit semble s'arrêter un instant, contient véritablement toutes celles qui l'ont précédée. C'est ainsi que l'homme, le dernier-né de la création, choisi pour être la demeure définitive de l'Esprit, peut être appelé l'abrégé du monde, le *microscome,* comme s'exprimaient les mages. L'Inde a défini déjà cette loi du progrès : — « Chacun des éléments acquiert la qualité de celui « qui le précède, de sorte que plus un élément est « éloigné dans la série, plus il a de qualités. » — Tel est le fond de la philosophie et de la religion hindoues. La même idée de progrès apparaît encore manifestement dans la légende d'Hanoumat. Le monde est figuré d'abord dans Purusha sous la forme d'un homme infini, qui se condense et se réduit en l'homme même. Tel est le *microscome* hindou :

« Originairement, cet univers n'était qu'âme ; rien

« autre chose n'existait d'actif. *Lui* eut cette pensée :
« Je veux créer des mondes. C'est ainsi qu'il créa
« des mondes, l'eau, la lumière, les mortels et les
« eaux. Cette eau est la région au-dessus du ciel,
« que le ciel soutient; l'atmosphère contient la lu-
« mière; la terre est mortelle, et les régions au-
« dessous sont les eaux. Après quoi, il créa des gar-
« diens du monde. Ainsi il tira *des eaux* et forma un
« être revêtu d'un corps (Purusha, une forme hu-
« maine). Il le vit, et de cet être ainsi contemplé la
« bouche s'ouvrit comme un œuf : de la bouche sor-
« tit la parole, de la parole procéda le feu : les nari-
« nes s'étendirent; par les narines, le souffle de la
« respiration passa; par le souffle de la respiration,
« l'air fut propagé. Les yeux s'ouvrirent; de ces
« yeux sortit un rayon lumineux; de ce rayon lumi-
« neux fut produit le soleil. Les oreilles se dilatè-
« rent; de ces oreilles vint l'ouïe; de l'ouïe vinrent
« les régions de l'espace. La peau s'étendit; de la
« peau sortit le poil; du poil furent produits les her-
« bes et les arbres. La poitrine s'ouvrit : de la poi-
« trine procéda l'esprit, et de l'esprit la lune. Le
« nombril s'épanouit; du nombril vint la déglути-
« tion, et de la déglutition la mort. L'organe de la
« génération apparut : de cet organe s'écoula la se-
« mence productive... de là les eaux... Les déités,
« ainsi formées, vont vers *Lui* : elles *Lui* demandent
« d'être enfermées dans une plus petite dimension.
« *Il* leur offrit la forme d'une vache, qu'elles ne trou-
« vent pas suffisante, et ensuite celle de l'homme,

« qu'elles acceptent. — *Lui* leur fit accepter leurs « places respectives. Le feu, devenant la parole, en- « tra dans la bouche ; l'air, devenant souffle, pénétra « dans les narines ; le soleil, devenant vue, pénétra « dans les yeux ; l'espace devint ouïe et pénétra les « oreilles ; les herbes et les arbres devinrent les che- « veux et le poil et remplirent la peau. La lune, de- « venant esprit, entra dans la poitrine. La mort, de- « venant la déglutition, pénétra dans le nombril ; et « l'eau devint la semence productive et occupa l'or- « gane de la génération [1]. »

Rien de plus magnifique ne peut être imaginé pour symboliser cette idée : que toutes les qualités successives de l'univers, qui est l'homme infini, se sont concentrées dans l'homme, qui est l'univers abrégé. Mais, dans cet abrégé, elles acquièrent la conscience de soi-même, qu'elles ne possédaient point dans la confusion de l'univers : — que disons-nous de plus aujourd'hui ? Nous le disons autrement : voilà toute la différence.

De même, que signifie le mythe de l'Hanoumat, sinon l'ascension progressive de l'homme jusqu'à son assimilation à Dieu, en qui, finalement, il s'évanouit ? Le singe, qui joue de la Vina au fond des forêts crépusculaires, et qui invente le troisième système musical, ne doit-il pas, en effet, au bout du Kalpa actuel, après de lentes métamorphoses, échan-

1. *Aitaréya-A' ran' yaka,* liv. II, v. *(Livres sacrés de l'Orient,* par Guillaume Pauthier.)

ger sa forme contre la forme divine de Brahma qui, à son tour, sous l'apparence d'Hanoumat, redescendra parmi les créatures?

Plus l'homme s'approfondit, se perfectionne dans son humanité, plus il rend inutiles les autres créations de la nature. Aussi, est-ce une loi inéluctable que le développement de la race humaine retrécit chaque jour l'espace et l'influence, conquis autrefois par les races animales. L'homme absorbe de plus en plus en lui toutes les vertus de l'univers. La science lui découvre les lois des choses et lui soumet, dans les machines, les forces de la nature; — il s'assimile ces lois et ces forces, qu'il transforme par son activité propre. — Dans l'histoire, il se reconnaît, se définit, se possède lui-même; et en lui-même reconnaît, définit et possède Dieu : — par la poésie et la philosophie, il décrit et formule, féconde et développe en lui et en dehors de lui la puissance de l'esprit qui, seul, peut employer utilement les forces naturelles *mécanisées,* et, seul, rendre l'homme capable de concevoir et de réaliser son destin.

Un jour — je me plais à répéter cette espérance — à l'homme que nous sommes aujourd'hui succédera un être meilleur et plus parfait. Mais soyons sûrs que nous nous retrouverons en cet être, que nous le contenons en nous, que nous ne sommes qu'un moment de son existence, et que ce moment ne s'achèvera point que l'Etre éternel qui se cherche en nous ne se soit affirmé dans une nouvelle révélation, plus profonde et plus universelle.

La fin de la religion sera la fin du monde.

La pensée transforme la matière à sa volonté; la matière n'est que son image. La pensée refait incessamment l'univers, et pas un atome ne reste immobile dans cet infini mouvement logique, qui enveloppe l'ordre entier des choses. Que dira de nous, dans quelques siècles, la science qui retrouvera nos ossements? Nous sommes encore trop près des temps, ou plutôt notre science n'a pas encore assez approfondi le lointain des âges, pour que nous puissions apprécier les variations qui se sont produites dans notre organisation physique.

Le monde est arrivé à cette époque où l'Idée, qui était sa force inconsciente, parvenue enfin dans l'homme à se connaître [1], est devenue l'origine et le dieu d'une nouvelle création. Les combinaisons successives de la matière — et je n'entends point par ce mot *matière* la substance inintelligible des écoles matérialistes, mais le principe passif des choses, « *ce qui souffre* [2] » — ont révélé la force dynamique qui meut la nature vers sa fin nécessaire, et qui, dans l'humanité, s'apparaît à elle-même dans l'idée consciente du Progrès. Et cette pensée, conclusion du règne aveugle de la fatalité, devient, chez l'homme, le principe d'un nouveau règne. La matière subira la forme de cette Idée qui, jusque-là, était comme en-

1. A se connaître et non à se définir. La définition de l'idée est la fin de l'idée, son accomplissement.

2. Raymond Lulle.

gloutie en elle. Il faut que l'Esprit, qui s'est dégagé successivement des mouvements du monde et des évolutions de l'histoire, se manifeste dans un nouvel univers créé à son image. — Et voilà pourquoi nous étonnerons autant les générations lointaines que nous étonnent aujourd'hui les formes d'un passé mystérieux, que le reflux des siècles nous apporte par instants.

D'ailleurs, chaque jour, ce passé perd de son mystère. Trop de sciences travaillent à l'éclaircir. On remontera regressivement toutes les générations humaines, jusqu'à ces générations monstrueuses où, sous la forme animale, plus rien de l'homme n'apparaîtra. Les sciences qui vont le plus avancer l'accomplissement de cette œuvre, sont les sciences historiques, telles que la philologie et la mythographie comparée. Quelques-uns des résultats auxquels celle-là est déjà parvenue — comme de définir, d'après l'examen des systèmes phoniques, les époques où les différentes tribus de la famille aryenne ont quitté le séjour primitif de la race et se sont séparées [1] — présagent qu'elle résoudra des problèmes encore plus obscurs, et étendra l'histoire par-delà les temps où nous n'avons encore pu pénétrer.

Les mythologies ont acquis une nouvelle signification. Le principe de leurs formes a été trouvé le même que le principes des langues. Nous savons maintenant comment ont été créés les dieux. Le

1. Bopp., *Grammaire comparée*. Trad. Bréal, t. I, p. 62, *Note*.

sentiment religieux ne les a pas précédés; il les a suivis, au contraire. Ils ont été l'occasion de ces sensations divines qui, en se raffinant et en s'approfondissant, ont véritablement produit la religion. Car ce n'est qu'à une époque déjà avancée dans l'histoire que le besoin de Dieu s'est éveillé et a grandi dans l'âme humaine. L'âge primitif n'a pas connu ces spéculations idéales qui transformèrent lentement en symboles ces fantômes divins qui, d'abord, n'avaient été que les images poétiques et nécessaires du langage. Le symbolisme, qu'une école avait supposé au commencement même, n'est qu'un moment postérieur de l'histoire religieuse; il signale une époque nouvelle où l'activité morale de l'homme réduit enfin en pensées et en principes ses sensations primitives.

La religion n'est donc point le rêve de l'enfance humaine, comme quelques-uns le répètent complaisamment, un rêve qui s'évanouira dès que l'homme sera parvenu à sa maturité. Elle est, au contraire, une création de son adolescence, contemporaine du premier éveil de sa raison, et qui, éternellement féconde, se développera indéfiniment dans une série de transformations logiques.

La conclusion de ceci, c'est que le divin, qui est irrémissiblement dans l'homme et qui s'est révélé par l'histoire, se projettera sans cesse, en dehors de notre conscience, dans des formes et dans des symboles. De nouveau, l'Idée cherchera à s'incarner dans une image; la conscience humaine s'affirmera dans

un nouveau symbolisme, c'est-à-dire dans une nouvelle *religion* dont les éléments sont tous présents autour de nous, et dont le principe est latent au fond même de nos négations.

— « Une religion! hurla Carascause comme si on l'eût blessé, qu'entendez-vous par là ?

— « J'entends un idéal, répondit Lhoras.

— « Un idéal, adoré dans des temples et servi par des prêtres ?

— « Point : — un idéal, qui soit la formule de la conscience humaine, qui soit réalisé par l'Art et entretenu, dans une éternelle progression, par le concours fraternel des Savants et des Artistes.

— « Vous confondez la religion et la poésie, alors ?

— « Je ne les confonds pas ; c'est elles-mêmes qui tendent mutuellement à s'absorber l'une dans l'autre, jusqu'à ne faire qu'un. Le sentiment religieux n'est pas autre chose que le sentiment esthétique. Le poëte et l'artiste sont des *révélateurs* en ce sens que, par l'*expression*, ils *révèlent* à la foule, les idées et les sentiments qui la tourmentent et la passionnent, sans qu'elle puisse se les expliquer à elle-même — que pouvez-vous trouver de dangereux dans cette idée ? »

LE FÉDÉRALISME

LIVRE QUATRIÈME

LA TRADITION DE L'IDÉE UNITAIRE

> L'unité c'est tout simplement une forme de l'exploitation bourgeoise. — La fusion, c'est-à-dire l'anéantissement des nationalités particulières, où vivent et se distinguent les citoyens, en une nationalité abstraite, où l'on ne respire ni ne se connaît plus : — voilà l'unité. (P. J. Proudhon.)

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

Sottise du système qui ne voit ni ordre ni idée dans l'univers. — Transformation infinie. — L'enchaînement nécessaire des choses ne nie point la liberté de l'homme. — Les théories historiques sont une des causes de nos derniers désastres. — Le fatalisme historique. — Décadence de la bourgeoisie. — L'esprit d'une classe agonisante se résume toujours dans une doctrine suprême, qui est son testament, et sur lequel elle doit être jugée.

« — Dangereuse, votre doctrine? » — s'écria le jeune Aubrespy. — « C'est la morale même appliquée à l'histoire; c'est une école de vertu qui nous enseigne à chacun en particulier et en masse, l'inéluctable responsabilité et la solidarité inévitable de nos actions; oserai-je dire, cependant, que tous vos plaidoyers n'ont pas été complets ? Tout préoccupés

de définir les écoles historiques, vous avez dédaigné, comme trop bête, sans doute, une opinion qui, de sa nature même, est incapable de s'élever jusqu'à la science ; il y a été fait allusion au commencement, mais on n'y a pas insisté. Je voudrais ramener un moment notre attention sur elle. »

« — De quelle opinion voulez-vous donc parler? — demanda impatiemment Carascause.

« — De cette opinion qui ne voit dans la nature et l'histoire qu'un inextricable désordre, et qui, incapable de saisir l'enchaînement logique qui forme un ensemble continu et progressif de tous les faits, n'y voit qu'un chaos sans loi et sans principe, où il n'y a ni succession, ni but, ni idée : l'opinion qui prétend que l'univers n'est qu'une bousculade de choses aveugles dans les ténèbres fantastiques du hasard. Rien ne marche, rien ne progresse, rien ne se tient. C'est la chimère de quelques fous de s'imaginer qu'il y a dans tout ceci un ordre, sinon prémédité, mais en voie de formation, et une pensée, sinon préconçue, mais qui se dégage successivement de tous les phénomènes naturels et historiques. Les spéculations sur ces matières sont des hallucinations de quelques individus réellement fous ou qui cherchent à se distinguer de la masse par l'orgueil d'une folie simulée. »

« — Les partisans de ce système ne comptent ni devant la science ni même devant le bon sens, appuya Massane. Comment ceux qu'ils injurient et qu'ils raillent comme des fous et des chimériques

pourraient-ils avoir la notion de l'ordre et de la suite des choses, si ce n'était pas une nécessité des choses que l'idée et la notion s'en affirmassent dans l'homme? »

— « Prenez garde! » — intervint Malbosc — « vous parlez comme certains déïstes, dont voici le meilleur raisonnement : Comment Dieu n'existerait-il pas, puisque l'homme en a l'idée?

— « Cette objection ne m'émeut point. Je ne trouve pas que l'idée de Dieu ait été illégitime ; puisqu'elle a existé dans l'homme avec une telle universalité, c'est qu'elle était une nécessité de notre intelligence. L'idée de Dieu a été le premier effort de l'homme pour embrasser dans son ensemble et saisir dans sa raison universelle ce monde dont il se sentait solidaire, et auquel il pressentait une fin et une essence mystérieuse. Cette idée a été la première et naïve philosophie humaine : elle reste encore toute la philosophie des simples et des ignorants. Elle se transforme incessamment, mais elle ne sera jamais détruite. »

— « Eh! quelle est l'idée qui sera jamais détruite? » — s'écrie Lhoras. — Toutes, que sont-elles, sinon des apparences fragmentaires de la grande Pensée qui se transforme sans cesse, sans pouvoir se fixer dans une définition? Et le monde tout entier, qu'est-il lui-même avec ses phénomènes et ses accidents qui nous paraissent si différents, sinon la transformation indéfinie d'une chose qui ne peut jamais s'arrêter dans une forme? Cette distinction que

je fais ici de la pensée et du monde est elle-même une nécessité logique et non pas une réalité. La Pensée et le Monde, c'est la même chose, emportée par même force vers la même fin.

— « Mais c'est du fatalisme ceci? » — hurla Carascause.

— « Taisez-vous! s'écria Aubrespy — « laissez parler! »

— « Je proteste! » — répliqua Lhoras. — « Constater la nécessité de l'enchaînement des phénomènes et de leur transformation perpétuelle, ce n'est point nier la liberté de l'homme, bien au contraire! la liberté de l'homme est, pour moi comme pour notre ami, le grand agent du Progrès; c'est la force suprême et consciente en quoi se métamorphose finalement la force universelle qui pousse et soutient la succession des choses.

Les fatalistes confondent et anéantissent la liberté de l'homme dans la fatalité naturelle qu'ils prolongent jusque dans l'histoire; pour moi, au contraire, l'histoire (c'est-à-dire l'époque de l'homme) est un âge nouveau (je ne dis pas le dernier) et supérieur de la nature. La fatalité, qui, jusque-là, a dominé sans contre-poids, engendre dès lors, en vue de se définir, sa propre contradiction : la liberté de l'homme, qui, chaque jour, s'accroît et se développe contre elle. Les deux principes se déterminent par cette lutte mutuelle qui enfin éveille, à la vie de l'Intelligence et de la Conscience, la pensée de l'univers, auparavant diffuse dans le cosmos et qui n'y

vivait que d'une vie confuse et lente, quasi somnambulique. Vous voyez bien que je ne suis pas un fataliste. Toute l'œuvre de l'historien pour moi (et je n'entends point par *historiens* les archivistes et les compilateurs), toute l'œuvre de l'historien est précisément de définir la force qui pousse les faits les uns hors des autres et qui est la raison même de l'histoire. Les rapports des phénomènes comparés se résument en des *Lois* qui, à leur tour méditées et élaborées par l'activité de notre conscience et de notre intelligence, se transforment en *idées*. Et ces idées, méconnues, dénaturées, troublent ou pervertissent l'âme humaine : c'est ce qui fait les époques d'anarchie, de luttes, de décadence, c'est-à-dire de régression. Définies, elles accroissent la puissance de la liberté humaine qui, alors, se précipite à son but, à son *Idéal*, avec une promptitude unanime qui ne dévie plus. A ces époques, la liberté a repris le dessus contre la fatalité qui sournoisement ou violemment, tâche de la ramener en arrière et de défaire son œuvre.

Et, en effet, il est effrayant de voir comme l'antique fatalité est prompte à reconquérir l'homme sitôt que la liberté l'a abandonné. Des peuples et des races même ont péri ainsi. Que sont toutes ces familles qui, dans tous les continents, reculent et s'éteignent devant les développements d'une civilisation inaccessible? Ce sont des humanités que l'inaction de la liberté livre aux lois naturelles qui les dévorent. De même, la nature rend bien vite à la vie sau-

vage des folles effervescences les terrains délaissés par la culture.

Encore une fois, est-ce du fatalisme cela? Cette philosophie est-elle capable de désintéresser l'homme de l'action de son énergie qui est le seul l'artisan de son bonheur et de sa dignité?

Je crois avoir répondu non-seulement à cette accusation de fatalisme qui m'a été adressée, mais aussi aux objections de notre ami qui ne comprend point de quelle utilité peut être à la cause populaire la définition d'une philosophie historique. Définir cette philosophie, c'est définir l'idée politique même qui travaille les masses pour son accomplissement; et si le XIXe siècle est si douloureux et si tourmenté à la fois par la révolution et par la réaction, c'est précisément que cette idée n'a pas acquis encore, dans le peuple, l'irrésistible évidence de la conviction. Il souffre et s'inquiète de la sentir sans la voir et sans la connaître; or, l'œuvre qui incombe aux artistes et aux penseurs est de la lui faire connaître et de la lui faire voir.

— Eh! comment peut-on nier le bienfait de cette connaissance et de cette vision, quand on voit les périls et les désastres que l'idée contraire a attirés sur notre pays! L'émotion de nos calamités ne doit pas nous détourner d'en étudier les causes. Ne faisons pas comme ces élégiaques qui accusent confusément de leurs douleurs feintes ou réelles, les puissances de l'Univers acharnées à leur nuire. Ces revers et ces ruines ne furent point sans raison :

nous avons mis contre nous, dans cette lutte, la liberté humaine; nous étions vaincus avant la bataille. Une classe épuisée, incapable de renouvellement, avait glorifié son impuissance et sa lâcheté par des systèmes et des théories, qui, non-seulement bannissait de l'histoire la liberté humaine, mais encore la déshonorait comme une illusion et un mensonge. Elle n'était, dans les affaires humaines, qu'un empêchement inconsidéré qui troublait la belle ordonnance et la bonne volonté des choses.

Et avec la liberté, la morale et la justice étaient également bannies; elles étaient réservées pompeusement pour la fin du spectacle; mais chaque fois qu'elles voulaient intervenir dans les événements, se poser devant les personnages historiques pour les juger, on les repoussait violemment et avec scandale dans la coulisse : ce n'était pas le moment de leur entrée. Tous les crimes, tous les massacres, toutes les folies étaient admirés complaisamment par l'historien, célébrés et magnifiés comme autant de préparations à la liberté qui, au dénoûment, devait s'élever au ciel dans une apothéose.

C'était l'axiome jésuite appliqué à l'histoire : La fin justifie les moyens; mais le plus singulier, c'est que de tous ces moyens, c'étaient les plus directs qui intéressaient le moins l'historien. Il en avait pitié; il les méprisait comme trop simples ; il fallait à la sagacité de son génie des complications plus dramatiques, des causes plus lointaines et plus extraordinaires, et des mystères plus raffinés que les mystères

grossiers de la logique vulgaire. Il eût eu honte de paraître moraliser. Cette *manie* d'arrêter tous les événements et tous les hommes au passage pour comparer les actions aux effets, et les idées aux intentions, lui semblait méprisable et grossière, du haut de cette impartialité historique d'où il embrassait d'un seul coup d'œil le développement de l'histoire. Et qu'y avait-il cependant au fond de ce système si profond et si magnifique? Une pauvre idée aussi naïve et aussi simple que les vérités de M. de Lapalisse; à savoir, que *le progrès s'effectue par la lutte des contraires*. Ce qui ne veut pas dire que le *bien* sorte du *mal*, ni la *liberté* de la *fatalité* (comme ils en concluent intrépidement), mais seulement, que le bien et la liberté ne se réalisent pas tout seuls; qu'il y faut, au contraire, tout l'effort et toute l'énergie de l'homme. Si les crimes des despotes ont quelquefois servi la liberté, c'est indirectement, contradictoirement même, par la protestation indignée et furieuse qu'ils ont soulevée dans les peuples; mais cette indignation et cette fureur sont bel et bien des vertus de la liberté humaine. De cela, nos gens n'en tenaient compte. Entre les deux forces, dont le duel est toute l'histoire, leur choix était fait : c'est à l'action de la fatalité qu'ils donnaient la préférence. La fatalité seule était intelligente, sa charité était l'infatigable réparatrice des sottises et des folies de la liberté.

— « Ne trouvez-vous pas, interrompit Coullondre, que cette doctrine a une grande analogie avec une secte chrétienne du deuxième siècle, les Caïnites, qui

adoraient, comme les véritables préparateurs du salut, les hommes en qui la tradition biblique avait incarné le mauvais principe? Car, enfin, supprimez Caïn de l'Histoire sainte, vous supprimez Abel et sa mort providentielle; la faute d'Adam est heureuse, puisqu'elle a suscité le Rédempteur. Judas doit être vénéré; n'est-ce point à sa trahison que nous devons le martyre de Jésus, prix de notre rachat? Le raisonnement des fatalistes est aussi profond et exorbitant.

— « C'est juste, dit Carascause.

— « Et vous croyez, reprit Lhoras, qu'une pareille doctrine a pu être sans influence? que cette idée est restée à l'état de pure spéculation dans l'école? Détrompez-vous. Cette idée a troublé et agité l'histoire de tout le XIXe siècle. Elle a été souveraine maîtresse des affaires publiques et de l'opinion par ses professeurs, ses écrivains et les ministres qui l'ont portée dans le gouvernement. Pendant quarante ans, par une éducation assidue et subtile, elle a préparé et développé, dans les âmes empoisonnées, une France corrompue, égoïste, agioteuse, sophistique, infatuée de ses infirmités et de ses misères, ivre de prostitution, une France obscène, extravagante, affolée, qui s'était jetée enfin dans les bras des aventuriers et des ruffians décembristes, dont elle fut battue et volée, pendant vingt ans, comme une courtisane. C'est une honte, que la postérité reprochera à l'inexcusable France du XIXe siècle, qu'un moment la face louche, hébétée et sinistre du lâche héros de Décembre et de Sedan, maculée de boue et

de sang, ait pu lui ressembler!... Oui, un moment, la France a été pareille à cet être ténébreux et difforme, équivoque et monstrueux que, la Rome impériale, aux pires temps de sa décadence, aurait refusé avec dégoût; les gémonies de Vitellius se seraient indignées d'un tel Cæsar!

— « Passons, mon ami, dit Sajols. Le souvenir évoqué de cette époque nous serait un trop hideux cauchemar, qui paralyserait toute notre pensée.

— « Oui, reprit Lhoras; il faut cependant que ceux qui nous ont fait cette destinée, soient enfin accablés de la responsabilité de leur crime. Cette idée, à qui nous devons tant de maux, c'est la bourgeoisie qui en est coupable. Il faut qu'elle le reconnaisse, qu'elle en fasse son *meâ culpâ,* et qu'au lieu de se répandre en accusations déclamatoires contre les autres, elle s'asseie aujourd'hui, humblement, sur la sellette de l'accusé. L'idée suprême d'une race n'est que sa conscience définie. La bourgeoisie, qui se prétend avec emphase latine et romaine, et qui n'est que césarienne, formée en pleine décadence et en pleine pourriture impériales, devait finir logiquement dans cette orgie et dans cette mascarade d'empire!

Etudions donc la décadence de la bourgeoisie, qui a infesté notre pauvre pays des contagions de sa mort morale, dans cette doctrine qui en a été en même temps le symptôme et l'agent, qui l'a annoncée et précipitée. La vanité, qui a toujours été le défaut de la bourgeoisie, est pour beaucoup dans la

création de cette doctrine dont nous nous occupons. Cette classe s'est trouvée flattée dans tous ses instincts par ce glorieux système qui faisait de son « avénement » le terme nécessaire de tout le travail des siècles. Elle mit un noble orgueil à se persuader que la fatalité, décorée du nom de Providence, s'était chargée de sa précieuse destinée. — Puisque sa domination était le but de toutes les évolutions historiques, elle n'avait pas à l'acquérir ou à la mériter par sa vertu ou par son génie : il suffisait qu'elle se confiât à la force bienveillante des choses. Dès lors, il y eut dans la bourgeoisie, comme disent les naturalistes, arrêt subit de développement. Elle s'hébêta à se goberger dans toutes les jouissances d'une vanité triviale et mesquine qui, bien vite, a atrophié en elle la pensée et la conscience. Elle s'abandonna; et, infatuée de ce destin qui ne pouvait lui manquer, elle renonça aux mérites qui lui avaient valu son triomphe et l'auraient justifié. Il ne faut pas le méconnaître : une solide éducation avait fait sortir d'elle des caractères graves et des intelligences illustres qui, respectables pour des services réels rendus à l'humanité, furent la véritable force qui la portèrent à la domination. Mais si cette domination acquise fut une cruelle déception pour le peuple auquel on avait fait espérer le profit des principes de liberté et de justice, professés emphatiquement, elle fut pour la bourgeoisie le commencement d'une misérable décadence. Des hauteurs intellectuelles où s'étaient élevés quelques-uns de ses hommes *re-*

présentatifs, comme dirait Emerson, elle s'abattit, d'un coup, dans toutes les torpeurs de l'indifférence et de l'ignorance. Elle ne fit plus rien pour maintenir en haleine la force qui la soutenait et qui, désormais fatiguée jusqu'à l'épuisement, périt, en elle, d'une vie de plus en plus diminuée et moribonde. Seule, elle ne s'aperçoit pas de son agonie qui commence par l'engourdissement des facultés morales et spirituelles. Avide, et frénétiquement, des jouissances immédiates, de l'exploitation grossière et brutale de sa victoire, elle dédaigne, comme inutile et inférieure la culture des arts et des sciences, le souci de penser et le soin glorieux d'exprimer la pensée. Elle rejette avec scandale loin d'elle, comme des avortons dont elle aurait honte, ceux qui, sortis de loin en loin de sa postérité triviale et hébêtée, comme les prophètes d'une nouvelle race, ont tenté par l'art, la science ou la philosophie, une interprétation plus libre et plus haute des choses. Et elle a raison! Car ce n'est pas d'elle seule que sont nés ces précurseurs qu'elle est incapable de comprendre et dont elle s'effraie sincèrement comme de monstres. L'alliance du sang populaire, l'attirance mystérieuse de l'esprit nouveau qui, suscitant l'énergie des masses, commence à modifier l'ancien homme pour en faire une humanité nouvelle, voilà les causes qui ont créé, dans le sein ému de quelques-unes de ses femmes, ces prodiges qui la stupéfient et l'exaspèrent justement. Elle fait bien de les renier comme des bâtards : elle n'a point en elle la vertu d'une telle maternité.

C'est ainsi que cette fatale idée que : l'installation et le maintien de sa suprématie sont un dessein providentiel, a hâté la déchéance de la bourgeoisie qui, d'un coup, a passé de l'âge mûr à une décrépitude sans dignité et sans honneur. L'action infatigable d'une énergie généreuse et vraiment humaine pouvait, seule, justifier la souveraineté qu'elle a usurpée, et l'y maintenir par le respect et la confiance qu'elle eût inspirés au peuple. Mais qu'est-ce, à le bien regarder, que ce règne de la bourgeoisie, comme ils disent pompeusement? Une âpre curée, une lutte d'appétits voraces et rapaces, une bousculade hideuse et furieuse de tous les intérêts et de toutes les passions, un agiotage effréné, impitoyable et fantastique jusqu'à la démence! Qu'y a-t-il à s'étonner que les occupations de la philosophie, des sciences et de l'art aient été délaissées comme ces besognes viles que les anciens abandonnaient aux esclaves et aux affranchis! La seule affaire pour la bourgeoisie, la seule qu'elle estimât digne d'y consacrer sa vie, était de s'enrichir et de jouir : il est tout naturel que la jeunesse de ses fils fût dérobée aux dangereuses illusions des spéculations idéales. Ce fut le génie de sa médiocrité croissante de détériorer, petit à petit, les hautes études qui, autrefois, avaient fait la gloire sérieuse de ses ancêtres. Le mépris, — un mépris fait de colère, de haine, de malignité et de sottise, — défendit leur précieuse progéniture de la séduction de l'art et de la science. La désuétude des travaux intellectuels amena, petit à

petit, cette espèce d'hébêtement satisfait et tranquille, qui va la tête haute, hardi, assuré et tout arrogant d'une imperturbable ignorance. Si bien qu'il semble réservé à cette classe, dont les ancêtres raillaient la frivolité des gentilshommes, de dépasser, dans sa postérité, l'outrecuidance de leurs prétentions, la puérilité de leurs fantaisies, l'étourderie de leurs vices et la crapule de leurs débauches!

Mais, comme, si bas qu'il soit, l'homme ne peut se passer tout à fait d'art, de philosophie ni de science, — pour savoir ce que vaut définitivement la bourgeoisie, regardez l'art qui lui plaît, celui qu'elle oppose aux aspirations de la foule ou aux audaces individuelles, voyez ces savants qu'elle a chargés officiellement de sauvegarder contre les entreprises de l'idée moderne la vieille masure lézardée de ses systèmes. Quant à la philosophie, ce n'est plus une pitié, c'est un écœurement! Des vieilles rengaînes, nasillées et chevrotées par de vieilles têtes caduques que soixante ans de verbiages n'ont remplies que de bruits et de vent, et des jeunes cervelles, déjà surannées, vidées par toute la phraséologie dont on les a bourrées! — Dans tout cela et sur tout cela, le mensonge et l'hypocrisie. Car ne vous y laissez pas prendre! Ces doctrines si piteuses sont un affublement, un accoutrement, quelque chose comme ces pagnes dont les sauvages, par pudeur, voilent leur nudité. Ce sont haillons, pailletés de pauvres clinquants et de couleurs fanées, dont la bourgeoisie tâche à cacher une plaie mystérieuse. Cette

fausse philosophie, sans sincérité et sans probité, est comme l'hypocrisie de Vauvenargues, un hommage que le scepticisme rend à la recherche de la vérité. On ne peut décemment avouer tout haut qu'on se moque des idées et de la dignité intellectuelle de l'homme : on se dit cela entre soi, en riant, avec des clins-d'œil malins ; mais, par décorum, et pour en imposer à la multitude, on a de nobles systèmes, graves à l'étalage et légers au poids, de la marchandise avariée, pompeuse à l'œil, que l'on met à la vitrine pour l'ébaudissement et l'attirance des badauds. Car tout est boutique et piperie pour la bourgeoisie.

Au fond de sa philosophie, de sa religion, de sa morale et de sa politique, il n'y a que le scepticisme ; et je n'entends point le scepticisme plus ou moins rationnel de quelques écoles philosophiques ; non, mais un scepticisme tout pratique, épais, égoïste, rusé et brutal, fait d'arrière-pensées lâches et perverses, et qui s'imagine venir à bout de tous les principes par la rouerie des expédients. Le malheur, c'est qu'elle a failli, comme elle y visait, embrouiller l'esprit populaire par la contagion de son incapacité. Ce scepticisme ricaneur et goguenard, benêt, qui s'éleva comme une puante fumée, pleine de hoquets, de l'orgie bourgeoise attablée, cette longue insulte de polissons avinés au génie et à la dignité de l'homme commençaient, en effet, à affaiblir dans le peuple cette puissance d'admiration et d'enthousiasme qui est une de ses plus grandes et de ses

plus fécondes vertus. Il eût fini par se bêtifier comme ses maîtres actuels, car, en allant au fond des choses, le génie de la bourgeoisie, c'est la bêtise. L'art a symbolisé la noblesse expirante en ce pauvre Don Quichotte, fou ridicule et réjouissant; mais si nous lui demandons la représentation de la bourgeoisie, que nous propose-t-il? Joseph Prudhomme, le type de la bêtise solennelle, grave, dogmatique et sentencieuse, peureuse, déclamatoire, ébouriffante et répugnante!

« — C'est un peu bien sévère, dit Carascause; mais peut-être ne l'est-ce pas trop. Et té! écoutez ce que dit Proudhon à ce propos : « La bourgeoisie, » dit-il dans son livre sur les *Majorats*, « la bour-« geoisie renonce à ses études qui, aux siècles précé-« dents, avaient fait sa gloire, leur préférant toute « *une éducation mathématique et industrielle*. A quoi « bon les Grecs et les Latins? à quoi bon la philoso-« phie et les hautes sciences et les langues, et le « droit et l'antiquité? *Faites-nous des ingénieurs, des* « *contre-maîtres et des commis*.... Les découvertes de « l'industrie moderne achèvent d'aveugler cette caste « boutiquière : ce qui devait élever les esprits ne fut « qu'une victoire de plus pour l'obscurantisme... De « ce moment la science de la richesse, l'accord des « intérêts *n'apparaissent que par leur côté anti-esthéti-* « *que*. » La bourgeoisie n'a été si piétre et si incapable que parce qu'elle ne s'est proposé ni la connaissance scientifique ou l'intelligence poétique de la nature, ni le perfectionnement moral et intellectuel

de l'homme, mais l'exploitation matérielle des forces de la nature et des forces de l'homme. C'est pourquoi elle a préféré à la langue philosophique et littéraire qui exprime des idées, à la langue poétique qui donne aux idées la vie immortelle de l'art, la langue du chiffre, qui est celle de l'intérêt et de l'agiotage. Aussi, de tous les règnes de l'histoire, le règne de la bourgeoisie a-t-il été le plus vulgaire, le plus banal, le plus triste, le plus anti-esthétique (comme dit Proudhon) et par conséquent le plus ennuyeux et le plus immoral : toute préoccupée de jouissances physiques, elle a tâché d'abaisser et de déshonorer les facultés qui procurent à l'homme les jouissances enseignantes du sentiment et de l'idée ; elle a subalternisé, au profit des sciences toutes pratiques, elle a découragé, énervé, les plus belles entreprises de la pensée humaine, dans la philosophie et dans les arts. Voilà les crimes de la bourgeoisie, ceux qui lui rendront si sévère la postérité parce que, en dépit de tout, l'homme est implacable contre tout ce qui cherche à l'humilier et à l'avilir.

« — Je suis tout-à-fait de votre avis, reprit Lhoras. Mais prenons garde d'entrer dans une question d'esthétique qui nous entraînerait un peu loin. Je reprends. — C'est surtout dans ses rapports avec le peuple, et dans les moyens qu'elle emploie pour se défendre, que la bourgeoisie montre son impuissance. L'effroi est indicible, que lui inspire cette masse qu'elle sent au-dessous d'elle, et qui s'efforçe

la soulever. Eh bien! qu'a-t-elle fait? A-t-elle compris que, parvenue à l'admnistration souveraine des affaires, elle devait un jour déchoir de ce sommet, d'où elle-même a naguère précipité la noblesse? A-t-elle tâché, en conséquence, de se rendre le déclin moins rapide en tendant la main au peuple qui monte derrière elle, et en se fondant en lui, ou en le fondant en elle progressivement? A-t-elle voulu sincèrement l'instruire et le faire participer à ses propres progrès sociaux et politiques? Après s'en être servi comme d'un bras pour chasser ses ennemis et renverser les obstacles opposés à son ascension, lui a-t-elle proposé loyalement de partager avec elle les conquêtes qu'elle n'avait faites que par lui? Point du tout. Elle n'a eu recours qu'à une politique d'expédients, de menaces et d'extermination. Elle n'a pas même à cette heure le courage ni la générosité de rentrer en elle-même, d'avouer enfin ses torts et ses iniquités, et de tenter, à cette extrémité où la voilà parvenue, un grand acte de vertu, d'intelligence et d'abnégation, qui, la sauvant de la chute brutale vers laquelle elle est déjà penchée, lui acquerrait au moins l'honneur d'un lent et superbe déclin. — Et qu'est-ce qui lui a encore perturbé le bon sens, à ce propos? La même cause, la même irréparable infatuation systématisée en la doctrine historique du fatalisme. Bien loin de comprendre, comme la justice le lui ordonnait, les aspirations et les prétentions légitimes du peuple, elle s'est irritée de ce présomptueux nouveau venu qui menace les voluptés de son

repos somptueux, qu'il paie, lui, de son sang et de ses misères; elle se défend avec toutes les fureurs d'une religion attaquée; et, en effet, l'attaquer n'est-ce point se révolter contre la volonté même de l'histoire, et le dessein manifeste de la Providence? De là, d'exécrables vengeances, d'inénarrables frénésies sanglantes; un système d'exécution sommaire qu'elle n'eut même pas le courage d'accomplir elle-même. L'ancienne aristocratie, certes, ne fut pas moins cruelle; pourtant, on ne peut lui refuser d'avoir mis la main à sa propre défense. Mais, dans nos guerres civiles, qui jamais a vu le bourgeois, dans la rue, sinon après l'action, pour achever, sur des victimes désarmées, la victoire de ses mandataires? — Mais ici, glissons : nous aurions trop à dire.

Je sens une objection; et je finirai par une réponse en quelque sorte préventive. Quelle est la classe, me dira-t-on, la caste qui se soit résignée à mourir, et qui, bénévolement, sans résistance, ait cédé la place à l'héritière que l'histoire lui imposait? Cela est vrai : mais aussi, répondrai-je, toute classe et toute caste, au moment de disparaître, a eu la révélation et comme l'avertissement de sa chute prochaine dans une doctrine, qui, s'offrant comme la conclusion, le compendium rationnel de son histoire, comme sa conscience même systématisée, l'épuise tout d'un coup et lui crée aussitôt une fatalité destructive qui se retourne contre elle. Eh bien! la théorie, qui nous occupe, a été, pour la bourgeoisie, cette doctrine suprême. Elle a été sa définition et son testament. C'est

là, c'est dans les écrivains de cette école, historiens et philosophes, qu'il faut chercher la pensée de la bourgeoisie, l'idée qu'elle avait elle-même de son action et de sa destinée, la fatalité qui l'a condamnée et va la détruire.

Et, comme la bourgeoisie se trouvait la maîtresse absolue de nos affaires, sa fin a été pour notre pays un cataclysme terrible, mais qui est la prophétie, le principe d'une nouvelle époque. Je dirai plus : c'est la théorie fataliste des historiens et des philosophes bourgeois qui a fait le succès de l'Allemagne et la honte de l'invasion : la fausse éducation, dont on avait tâché d'empoisonner le peuple avait réussi, il faut l'avouer, à l'embourgeoiser quelque peu. Certaines parties de la masse, celles qui touchent le plus près à cette classe maladive, commençaient à se gâter visiblement. Il n'eût fallu qu'une ou deux générations encore pour faire de la France une irrémédiable agonisante qui eût fini quelque jour, dans une mauvaise aventure, obscurément et ignominieusement. Mais, là-dessus, je ne ferais que répéter notre ami. Puissé-je avoir seulement prouvé ce que je me proposais : que ces théories, trop dédaignées comme générales et tout idéales, ont sur les choses humaines une action intime et pénétrante qu'il est dangereux de méconnaître !

CHAPITRE II

L'alliance de la bourgeoisie et du peuple est-elle possible? — Les races latines. — la hiérarchie fédéraliste. — Le cosmopolitisme est d'une charité trop universelle, et, par cela même, chimérique. — Constellation fédéraliste. — Fédération ascendante et incessante des astres et des humanités. — Conséquences de la théorie darwinienne transportées dans les choses de l'histoire humaine.

Le discours de Lhoras achevé, les discussions éclatèrent. Celui-ci approuvait tout à fait; celui-là faisait des restrictions; un troisième le trouvait exagéré dans la forme, etc. Favet, se démenant, s'écria que cela ne voulait pas dire grand'chose : « Déclamation! disait-il; idéologie! idéologie! — A quoi bon aller chercher si loin les causes d'un fait qui nous crève les yeux?... Le fait est là, n'est-ce pas? Ça suffit, que diable! — La bourgeoisie se meurt, la bourgeoisie est morte! — C'est bon. Qu'avait-il besoin d'en dire plus? — A quoi sert de disserter à perte de vue et à perte d'haleine sur la maladie de quelqu'un qui se meurt ou qui est mort?

« — Bravo! lui répondait Aubrespy ironiquement; voilà parler en homme pratique! Désormais, les médecins se dispenseront d'étudier dans les cadavres l'action de la mort; que leur servirait de connaître les causes et la marche des épidémies? A en préserver les vivants, diront-ils peut-être? Belle affaire! idéologie!

« — Le jeune homme a raison, Favet, intervint de Vallaure; la mort a des secrets qui ne peuvent être indifférents aux vivants. Est-il inutile de savoir si le mal dont périt la bourgeoisie (car, moi, je ne la crois pas morte tout à fait) est un mal contagieux et irréparable? S'il est contagieux, n'est-il pas bon de chercher par quelle médication ou quelle hygiène on pourra s'en garantir?

« — Eh! té! dit Favet, c'est un mal de vieillesse; connaissez-vous quelque remède contre celui-là?

« — Je vous prie de remarquer que vous aussi, vous attribuez une cause à l'agonie de la bourgeoisie; vous ne vous contentez pas du fait seul, vous cherchez à l'expliquer. C'est donc avec raison que notre ami Lhoras s'enquiert aussi d'y trouver une cause. Je ne dis pas, d'ailleurs, qu'il n'y ait pas quelque chose à reprendre à tout ce qu'il a dit. Loin de là! mais, à coup sûr, si son enquête n'est pas suffisante, elle est légitime!

Dans d'autres groupes, on tenait d'autres discussions. Doulouzargues secouait douloureusement la tête : « Non, non! la bourgeoisie n'est pas morte, disait-il; elle n'est pas morte! » Pour Malbosc aussi,

elle était vivante, et Lhoras s'était laissé entraîner un peu au-delà de la réalité par des considérations trop générales. D'ailleurs, Malbosc désirait qu'elle vécût encore ; il estimait que le progrès ne pouvait s'effectuer que par l'accord de la bourgeoisie et du peuple. « Le peuple est mâle, disait-il, la bourgeoisie est femelle. Il ne faut pas les séparer, mais bien plutôt les marier : la bourgeoisie fera des manières ; elle ne voudra pas ; elle alléguera la mésalliance et la pudeur, etc. Il faudra qu'elle y passe et qu'elle nous procrée, malgré elle, une génération qui vaudra mieux qu'elle. On fera comme les éleveurs ; quand le taureau a sailli la vache, on frappe celle-ci sur les reins, à coups de gaule, pour que le germe reste en elle et s'accroche... La bourgeoisie nous fera des petits du peuple malgré elle ! »

« — Le mariage de la bourgeoisie et du peuple ! autant parler de l'accord du catholicisme avec la philosophie, s'exclamait Carascause. Pas d'illusion, mon ami ! pas d'illusion ! continuait-il. Jamais la bourgeoisie ne voudra accepter notre programme... Il est trop contradictoire à son génie, à ses traditions, à ses intérêts... Impossible ! Il faut dire, à la façon de Charles-Albert : « *La democrazia farà da se.* »

« — Disons comme lui, je le veux bien : mais soyons plus heureux. Je n'estime pas que Charles-Albert ait beaucoup servi son pays par cette parole que les faits ont si cruellement démentie.

« — N'agitons point cette question, je vous en prie, repartit Carascause avec animation. Ne l'agi-

tons point. J'ai, là-dessus, sur les affaires de l'Italie, des idées qui ne sont pas celles de tout le monde. Et elles devraient être les vôtres, vous qui êtes fédéralistes!... Je ne puis supporter qu'on dise du mal de l'Italie, ni de l'Espagne, ni du Portugal, ni de la Suisse romande, ni des Roumains, ni d'aucun peuple, enfin, de la race latine. Je les aime tous. Les insulter, c'est me manquer à moi-même dans quelqu'un de ma famille. »

Bien que tout le monde fût de son avis, on souriait un peu de la chaleur de Carascause, d'autant que la réticence de notre ami, à propos de Charles-Albert, ne paraissait pas suffisante à la motiver.

« — A la bonne heure, cria Nabrigas; si vieux qu'il soit, l'ami! sa vertu le fait aussi jeune que le plus jeune d'entre nous. Et, pardieu! j'ai envie de l'embrasser pour sa conscience, si vivante et si susceptible, de l'unité de la famille latine! Le fédéraliste a quatre patries qui forment comme autant de cercles enfermés l'un dans l'autre. La première (le cercle central), c'est la ville ou la commune ; celle-ci est englobée dans un cercle plus grand qui est la province ; la nation entoure la province qui est, à son tour, enveloppée dans la race. Moi, par exemple, je suis Avignonnais, d'abord ; puis, je suis Provençal; puis Français; et, enfin, je suis latin, roman! — Ça n'a l'air de rien, ça, n'est-ce pas? — Eh bien! au fond, c'est toute la hiérarchie de l'administration fédéraliste, laquelle commence par la commune, s'élève à la province, qui n'est qu'une confédération de

communes, et, passant par la nation, qui est un ensemble de provinces fédéralisées, grandit jusqu'à la race qui est la confédération de toutes les nations parentes !

« — Et l'humanité? interrompit Doulouzargues.

« — Oh ! oh ! l'humanité, c'est bien vaste, s'écrie Nabrigas. J'aime tous les hommes, certainement; et, demain, ils seraient tous libres et heureux, si ma puissance égalait mon désir. Mais cette charité universelle est, — aujourd'hui, du moins, — une chimère vaine, non-seulement vaine, périlleuse. A chaque temps, son œuvre. Quand la suite des progrès accomplis aura fait à notre postérité un genre humain plus uni, moins inégal de culture et d'aptitudes, et sinon effectivement fraternel, au moins capable de comprendre et de désirer la fraternité, alors ce travail incombera aux enfants de nos enfants, de fédéraliser les races dans l'unité morale du genre humain, comme il nous incombe à nous de fédéraliser, dans l'unité morale de la race latine, les différents peuples qui la composent.

« Pour qu'ils s'allient et se fédèrent, il faut, entre les peuples, non pas certes une égalité absolue de culture, du moins une certaine sympathie de génie et de caractère, une affinité de goûts, de tendances, de pensées, (laquelle se révèle par la langue, l'art, la littérature, la philosophie); une communauté de sentiments et d'aspirations ; et, ce en quoi se résume enfin tout cela, — la force d'une tendance historique qui les développe vers la même fin. Il faut que cha-

cun des peuples confédérés soit une qualité diverse du même génie, une manifestation de la même pensée, une force de la même puissance; il faut que l'accomplissement d'une destinée commune associe, dans la même passion, comme autant d'ouvrières employées à la même tâche, leurs personnalités diverses; que chacun, tout en conservant jalousement son autonomie et son originalité propres, s'agite et se meuve cependant, dans la même impulsion, vers le même idéal. Une confédération, c'est une constellation. La république des Etats-Unis a été bien inspirée de choisir un drapeau étoilé. — Eh bien! s'il a fallu tant de temps pour que l'histoire révélât la loi de gravitation des peuples latins, combien en faudra-t-il pour que toute l'humanité comprenne et sente qu'elle est une constellation de constellations, emportée dans l'infini par une idée souveraine qui l'attire et la régit, comme le soleil entraîne après lui, à travers l'immensité, l'harmonieuse confédération des sphères!

« — Allez donc plus loin, homme timide, cria Aubrespy. Osez épuiser votre idée. Si, comme je vois que vous le pensez (et cette pensée n'est encore qu'un balbutiement de la science), ce monde solaire, dont nous faisons partie, ces globes associés qui gravitent avec nous autour du même soleil, ne forment qu'une même constellation, en marche, autour d'un plus puissant soleil; si cet autre soleil est attiré lui-même, avec le cortége balancé de ses constellations innombrables, dans le mouvement d'une con-

fédération plus vaste qui, à son tour, enveloppe, de ses évolutions ascendantes, la force centrale d'un autre soleil ; enfin, — car il faut bien que la pensée et la parole humaines s'arrêtent devant cette infinie hiérarchie de constellations, — enfin, dis-je, si les vibrations de toutes ces sphères groupées en mélodieuses constellations qui se confondent et s'évanouissent dans l'ineffable retentissement des constellations supérieures, si cette harmonie remplit cet infini que nous ne pouvons connaître ni méconnaître, et dont elle est la parole encore inouïe et mystérieuse ; qui nous empêche de supposer que le monde moral et intelligent, le monde humain, est pareil dans ses lois et dans sa fin? et qu'un jour viendra où toutes les humanités, éparses sur ces sphères, se fédéraliseront dans la conscience de leur universelle solidarité, qui est la grande harmonie humanitaire ?

« — Cela, mon cher, dit Nabrigas, est affaire de poésie ; et non de politique. Ne croyez pas que je parle ainsi par dédain. Je méprise autant que vous ces prétendus politiciens qui ne voient rien au-delà du moment présent, et défendent aux désirs et aux aspirations de l'homme de franchir les limites étroites où ils prétendent l'enfermer. Je ne professe point ce dogmatisme aussi stupide qu'intolérant qui se récrie et se scandalise de l'audace de toutes les visions, je dirais volontiers de toutes les prophéties du sentiment et de l'imagination. — Eh *caspitello !* je trouve, au contraire, que l'on n'est pas assez hardi et qu'on ne tente pas, avec la franchise suffisante,

toutes ces aventures morales et intellectuelles qui mènent ou préparent à la découverte de mondes nouveaux! — Mais, enfin, nous ne devons nous occuper ici que de choses immédiates, je veux dire réalisables non point dans la minute ni dans l'heure, mais dans le siècle. Notre ami Doulouzargues demandait moins que vous; je l'ai rabroué. Donc, passons sur toutes ces questions. L'humanité est encore trop enfant pour se connaître, je ne dirai point dans les mondes, mais même sur la terre. Croyez-vous bonnement que les races aient fini de se combattre et de s'exterminer? Que non pas! — Sans compter celles qui s'éteignent d'une mort lente ou violente, parmi celles qui certainement vont survivre, quelle est celle qui l'emportera? Après bien des combats et des ruines, seront-elles assez sages pour se distribuer le globe et vivre fraternellement, dans le travail de l'art, de la science et de l'industrie? — Prenons la plus avancée, la plus civilisée, la plus humaine, la nôtre, la race indo-européenne. Où en est-elle? Pouvons-nous prédire quand elle s'entendra enfin dans ses diverses variétés? Jureriez-vous qu'un de ces jours elle ne va pas se ruer sur elle-même, enragée de se détruire et de s'exterminer? Et si cette bataille suprême a jamais lieu, consentiriez-vous généreusement, par charité envers le reste des hommes, à l'abolition ou à l'asservissement de la variété dont vous faites partie? Ce serait une singulière charité, d'ailleurs! — Il y en a pourtant qui l'entendent ainsi! Il y a de grands théoriciens, de fameux philosophes

qui, ayant ramassé, de ci de là, des bribes de la doctrine darwinienne, se consolent superbement des désastres de leur patrie, en songeant que si elle a été vaincue, c'est qu'elle devait l'être, c'est qu'elle était insuffisamment armée pour la *lutte vitale*. Ils savent si bien qu'elle doit *être vaincue*, qu'ils dédaignent de réveiller en eux et en autrui l'énergie de la résistance. A quoi bon? On verra bien, par la fin des choses, si la race est destinée à succomber ou à se relever. Ils commencent par se garer de la lutte et par engager les autres à en faire autant, n'ayant point de scrupule de créer ainsi contre leur race la fatalité d'une incurable contagion. Car, vous diront-ils, ils ne sont point responsables de leur lâcheté; c'est en eux précisément l'effet de la décadence de la race; ils n'y peuvent rien — qu'encourager les autres à être aussi lâches qu'eux, afin que les destinées s'accomplissent. Eux, cependant, ils s'arrangent à vivre en parasites de la nation ou de la race qui triomphera: Français et Latins, tout ce qu'on voudra, si la fédération romane sort enfin de toutes ces aventures; Allemands ou Slaves, selon que nous serons dévorés par ceux-ci ou par ceux-là. Ils se seront vite conformés, non pas seulement à une autre patrie, mais à une autre race, s'admirant et se congratulant pour cette habile et souple impartialité qui, les préservant des dangers de la lutte, les rendra capables de participer aux joies du vainqueur. Ils survivront ainsi, assurés, satisfaits et tranquilles, à tout le cataclysme d'un monde! Quel plus magnifique commentaire de

leur système! Quelle preuve plus évidente qu'en définitive la vie appartient aux meilleurs!

« C'est ainsi qu'ils déshonorent une théorie qui, d'ailleurs, ne peut être transportée de l'histoire naturelle dans l'histoire humaine, sans de grandes modifications! De cela, nos transformistes, comme ils s'appellent, n'en ont cure. Ils la prennent en bloc, commodément, sans y rien changer, trouvant à ce procédé l'avantage qu'il leur procure une philosophie qui ne leur coûte pas grand'chose, qui les pose aux yeux de quelques badauds en savants et en novateurs, et leur permet de dissimuler leur nonchalance morale sous les allures magnifiques de l'impartialité et du dédain. —Pour moi, si je retenais quelque chose de cette doctrine, ce serait un enseignement tout contraire : la vie est le prix de la lutte! Donc, luttons, agissons! Développons, par l'effort de notre énergie, toute la vertu de notre race! Qu'elle soit une race de précurseurs, qui force toutes les autres à l'imiter et à tâcher de lui ressembler, en reproduisant le type supérieur qu'elle aura, la première, réalisé. Or, pour cette œuvre, les individus peuvent tout : c'est par eux que commencent les modifications progressives qui s'étendent ensuite, de proche en proche, jusqu'à la race. — Je crois, mon cher Doulouzargues, que cet égoïsme de race est plus avantageux à l'humanité que ce cosmopolitisme philanthropique, dont le moindre défaut est l'impuissance et l'utopie. La vision en est belle. L'espérance de ce futur paradis terrestre est bonne à l'âme qu'elle repose et qu'elle console

des accidents de la lutte présente. Cette générosité nous a déjà coûté cher, à nous Français. Pendant que nous étions en train d'embrasser, comme une sœur, la blonde Allemagne, elle nous a donné du couteau dans les reins, par derrière! Et le baiser fraternel des deux peuples s'est achevé dans une lutte perfide et implacable dont nous sommes encore tout meurtris. Que deviendrions-nous, grand Dieu! si nous prenions la cause du genre humain et prétendions changer en une paix édénique toutes les haines, tous les préjugés, toutes les civilisations, toutes les idées qui le divisent! Allez persuader au Peau-Rouge qu'il est votre frère. Tâchez de faire comprendre aux tribus hébêtées qui stationnent dans la vie fauve et sauvage, cette belle vie humanitaire qui est, en vous, le résumé d'une civilisation continue de trois mille ans! Supposons qu'elles soient déjà assez humaines pour en avoir le désir, elles mourraient de l'effort qu'elles feraient pour vous comprendre. Ceci n'est point une hypothèse : c'est un fait. Combien de peuplades ont péri ou sont en train de périr misérablement, à cause de la civilisation trop brusquement présentée!

« — Imposée! dit Doulouzargues.

« — Oui, imposée! reprit Nabrigas. Je suis loin, croyez-le, d'approuver le système appliqué à ces débris d'humanités antérieures. Peut-être, par d'autres procédés, on aurait pu en sauver quelque chose. Je vois, avec regret, s'éteindre ces types curieux des différentes époques de la vie humaine.

Bien des secrets meurent avec eux. Cette brutalité de l'homme moderne est le crime de l'industrie. Il a hâte d'exploiter le globe, et l'amour du gain le rend impitoyable aux soupirs de ces humanités qui meurent tristement, les yeux pleins d'anciens rêves que nous ne nous donnons même pas la peine de lire! Je déplore cela; mais l'univers ne m'appartient pas; je ne puis en usurper la police. Tout ce que je puis, c'est de tâcher que, par leurs doctrines et leurs actions, ma race et mon pays enseignent aux autres peuples la compassion et la justice. Voilà à quoi doit se borner, aujourd'hui, ce beau rêve de la fraternité universelle des hommes. Demander plus, c'est demander trop, au préjudice de notre propre famille qui vaut bien aussi notre pitié et notre intérêt... Ah! ne lui proposez pas, je vous en prie, un rêve trop séduisant! Elle n'a que trop de penchant à ces magnanimités qui la ruinent, et à ces engouements dont la prudence de ses ennemis profite pour la surprendre et l'exténuer! Elle se fatiguerait dans le vague, au lieu de s'atteler résolûment à sa tâche du jour. Ses efforts, toujours trompés et vainement recommencés, n'auraient pour résultat que de la laisser en un énervement qui la rendrait incapable de travailler efficacement à sa propre destinée. Je le répète, il est loisible — je le leur demande même — à la poésie et aux arts de nous consoler, quasi religieusement, par cette vision de l'humanité future, réunie et reposée enfin dans la concorde de toutes ses forces; mais ce n'est pas là encore une œuvre politique, c'est un désir. »

Nabrigas n'eut point de contradicteurs. Doulouzargues lui-même expliqua qu'il n'en demandait pas plus : les récents désastres l'avaient instruit, lui aussi, des périls du cosmopolitisme. Il lui suffisait qu'on ne perdît point de vue l'humanité, qu'elle fût avouée comme l'objectif de toutes nos passions, et qu'il fût bien convenu que la Commune, la Province, le Peuple, la Race étaient autant de degrés pour aller jusqu'à l'espèce, jusqu'à l'humanité !

Cependant, cette digression étant terminée, Sajols nous pria de faire silence. Caveyrac était debout, pensif et grave, un peu ému, les yeux et le geste tournés vers les montagnes !

CHAPITRE III

Le bon droit des Camisards. — Le catholicisme est mort; mais le tempéramment catholique subsiste encore.

« Si jamais, dit-il, je me sentais faiblir vers ces doctrines qui font du succès la morale de l'histoire, j'irais dans ces montagnes : elles sont un âpre enseignement qui me rappellerait à la pudeur de l'homme. Sur leurs rochers et dans leurs gorges, je respirerais la vertu du sang héroïque que d'opiniâtres générations y ont consacré à la lutte inégale de la Liberté, et le peu qui me reste de ce sang transmis par des aïeux meilleurs, retrouverait à cette bonne odeur la générosité de sa source. Ne croyez pas que ce soit par vanité que je parle de mes aïeux : ce n'étaient point des gentilshommes, mais de braves hommes, montagnards, artisans, pâtres et cardeurs de laine qui, sous Rohan, sous Cavalier et sous Roland, s'affermirent, au bord des précipices,

contre la double iniquité du Prêtre et du Roi. Je ne renie pas, pour moi, ces rudes batailleurs du grand combat, ces rebelles ces Camisards, dont l'invincible défaite transmit à la Révolution la protestation du bon Droit et de la Justice!

Je sais que beaucoup de protestants, de ceux pour qui l'Evangile est le lâche conseiller de toutes les résignations et de toutes les humilités, blâment, comme mauvais chrétiens, ces *fanatiques* qui préférèrent au martyre pacifique la révolte et la lutte; mais, pour moi, — si attaché que je sois encore à la personne de Jésus en qui je respecte et j'aime l'exemplaire le plus haut du dévouement à une idée, et que je salue volontiers, à la façon des révolutionnaires, du titre de « premier des sans-culottes, » — pour moi, donc, je ne puis voir en lui ce fade promeneur pastoral qui, sans cesse, gémit vers son Père céleste et éternise la tyrannie par la patience de son martyre. Mon Christ est le Christ aux sourcils irrités qui maudit les pharisiens et les riches; le Christ armé d'un geste furieux contre les vendeurs du temple; le Christ menaçant dont l'amour farouche presse sur son large sein, en leur montrant les cieux, les pauvres et les déshérités du monde. C'est ce Christ-là, le Christ vraiment humain que les Camisards ont servi contre les successeurs mitrés et couronnés de ceux qui, naguère, sur l'âpre Golgotha, crucifièrent en lui l'image douloureuse de l'Égalité!

Oh! que ces montagnes cévennoles, qui ont mul-

tiplié sur leurs innombrables calvaires des martyrs pareils à lui, me parlent avec une vigoureuse éloquence que je voudrais faire passer en mes paroles, passionnément! Que de noms qui mêlent, en ma conscience émue, aux fiers souvenirs de ma foi persécutée, l'âme glorieuse des miens qui ont alimenté de leurs vies héroïques, de leurs morts généreuses, la sève de la Justice et le suc de cette belle terre de Languedoc!

Il semble que je voie tous ces lieux qu'ils ont honorés de leur courage; je suis présent en eux à toutes leurs rencontres avec les troupes du roi de France qui achevait, par ses dragons, cette belle unité religieuse et politique commencée par les croisés de Simon de Montfort.

Les voici sous Henri de Rohan, à la montagne de Saint-Julien, où ils ont laissé, pour inscription de leur combat, des rochers cicatrisés et incrustés de leurs boulets. Je les vois d'abord à Pont-de-Montvert, pressés autour du cardeur de laine de Vallerangues; puis, là-bas, parmi les hommes de Jean Cavalier, embusqués près du Ners, où la plaine d'Alais envoie un bras du Gardon rejoindre l'autre bras qui, du haut de l'Aygoal, accourt à travers la vallée d'Anduze; et voici Saint-André-de-Valborgne : un pont étroit jeté sur la rivière unit les deux principales rues du village; sur ce pont, Royaux et Camisards se sont heurtés : ils se maintiennent avec tant d'acharnement, qu'on jette à l'eau les blessés et les morts entassés sur le pont, embarras pour les

combattants. Et mille rencontres pareilles, mille batailles opiniâtres où le bon droit s'obstine à ne pas céder à la force. Et les cavernes de Saint-André-de-Valborgne qui, à défaut des temples de pierre proscrits, réservèrent aux persécutés, comme autant de temples vivants, les pasteurs sanctifiés et consacrés par le véritable zèle de l'espérance!.... Savez-vous ce que me disent tous ces souvenirs, et bien d'autres pareils, qui m'émeuvent tous ensemble d'un assaut confus et angoisseux? Ils ne me disent pas seulement que la guerre des Camisards fut une juste et bonne guerre, pour vaincus qu'ils aient été : ils protestent indignés contre ces théories qui dédaignent la vertu comme inutile à la marche des affaires humaines, et coupable de troubler de ses illusions et de ses impatiences le bel ordre incorrigible auquel travaille la fatalité. Ils me disent : « Le malheur de ce peuple, le malheur de cette race, est de n'avoir pas encore expulsé de son intelligence et de sa conscience le catholicisme! »

Le catholicisme, même dans ceux qui l'ont renié *religion*, subsiste encore comme *philosophie* : ce n'est pas seulement la société civile et politique qui est déformée à son image, c'est le moral même de chaque homme. Ses vieilleries rituelles et liturgiques sont la raillerie de tous les penseurs, et, au fond, sans le savoir, la plupart d'entre eux ont vicié de ce poison leurs meilleures conceptions et leurs intentions les plus honorables. Personne, guère, n'est plus catholique, non pas même les pauvres gens qui

croient croire encore à cette religion, ni les escrocs qui profitent de la simplicité des premiers. Et partout, chez les tribuns politiques, chez les socialistes même, vous retrouverez, avec effroi, le tempérament catholique : l'intolérance, la prétention à une autorité infaillible, la moindre pensée érigée en dogme indiscutable, l'affirmation d'une unité politique, voilà les signes principaux auxquels on reconnaît ce tempérament. Que de tribuns qui s'étonnent de leur propre hardiesse démocratique, que de socialistes qui s'imaginent tout l'avenir renfermé dans quelques formules, ne sont que des catholiques, et ne font rien d'autre que de refaire le catholicisme ! Voyez les Jacobins, par exemple : ce sont des prêtres !

Eh bien ! ce système de philosophie qui nous occupe n'est, lui aussi, qu'un système catholique, repris, pour son propre avantage et son apothéose, par la bourgeoisie incrédule et formaliste.

Telle est l'idée que je voudrais développer. Je le ferai, si vous le voulez bien, en examinant cette doctrine dans l'un des historiens bourgeois qui l'ont acceptée et propagée. Vous m'excuserez de ne point abuser des citations et des exemples ; j'incarnerai cette école dans son principal chef : car, autrement, ce ne serait point un discours que je devrais vous faire, il me faudrait écrire un livre.

CHAPITRE IV

Le génie des races latines est anti-unitaire. — L'unité est cæsarienne, non latine. — Les races latines irresponsables de l'empire des Cæsars. — Cæsarisme du catholicisme. — L'idée politique de Constantin. — Formation de la Bourgeoisie en pleine décadence impériale. — Unitarisme de la Royauté. — Indissoluble union de l'Eglise et de la Bourgeoisie. — Les légistes. — Le catholicisme religion d'Etat.

Nous sommes des Latins : l'histoire et la philologie le prouvent indiscutablement, et je vous assure que je n'ai pas envie de protester contre la conquête romaine qui, en déposant le même idéal dans des peuples jusqu'alors hostiles, a préparé leur prochaine fédération. Je pense que cette conquête a, d'ailleurs, été fort aidée en cette œuvre par les affinités naturelles qu'une origine commune, quoique oubliée, avait laissées subsister entre les variétés qui composent aujourd'hui la race latine. Je crois que si Rome a séduit si vite à son idée les peuples transalpins, c'est que le fonds des anciennes popula-

tions italiennes qu'elle a absorbées dans sa fortune, était le même que celui des populations des Gaules et de l'Espagne; leur génie n'a subi si aisément l'autorité du sien que parce qu'il s'y est reconnu et s'y est admiré. Cela explique mieux que le bonheur des armes romaines, mieux que l'habile politique de la République, leur prompte conversion à la civilisation latine. Les réels bienfaits de cette grande civilisation, la nécessité pour Rome d'agrandir son empire sans cesse par la guerre pour le maintenir en paix, ont été les deux excuses et les deux fatalités qui l'ont forcée à cette centralisation, constamment accrue, qui se personnifie enfin dans l'autorité divinisée des Césars.

L'idée et le système de la centralisation sont la création logique de l'esprit de conquête. Il était rationnel que la nécessité d'effacer dans le même asservissement l'indocilité naturelle des peuples vaincus, suggérât aux peuples conquérants un régime qui, par la force, réunit, dans une unité factice et toute matérielle, les éléments hostiles de leur empire toujours près de se défaire et de se désagréger. La gloire d'avoir porté ce système à sa perfection appartient aux Romains, sans doute, mais moins aux Romains de la République qu'aux Romains de l'empire, dont le génie était tout mêlé de génie étranger, oriental et déjà barbare. Cette conception ne se développe que par la fatalité des circonstances où ce peuple se trouve engagé par sa prodigieuse fortune, et le retour contre lui-même du monde qu'il avait

vaincu; cela est si vrai, que ce n'est qu'à partir des empereurs que les peuples de la Gaule, sans cesse remaniés et reformés, perdirent leur libre autonomie que César même leur avait laissée.

Bien loin de se plier volontiers au système unitaire, le génie de ces peuples y répugne violemment. Ils l'ont démontré par leur constante et opiniâtre résistance aux efforts qui ont été faitscontre leurs libertés nationales, provinciales et communales. Lisez l'histoire de l'Italie, de l'Espagne, de la France même, et surtout de cette partie où l'élément latin a été mêlé le plus fortement, je veux dire la France méridionale : vous y verrez l'attachement de tous ces peuples à leurs indépendances provinciales, à leurs républiques municipales, à leurs *fueros* et à leurs communes.

Les faits ici, la tradition, les passions même, parlent un langage qu'il est impossible de ne pas entendre.

La Gaule, confédérée au temps des Césars, s'est perpétuée presque pareille à elle-même dans le nom et dans l'étendue des petits pays qui correspondent presque exactement aux anciennes tribus gauloises. La centralisation romaine était, d'ailleurs, dans le principe, un peu adoucie par le titre d'*alliés* donné aux peuples fidèles, les priviléges de citoyens accordés aux individus, et le *jus italicum* qui faisait de quelques cités de véritables villes libres; elle augmenta avec les empereurs, et c'est à partir de leur règne qu'elle s'incarne en toute une classe d'hom-

mes et devient en celle-ci une tradition politique qui, de jour en jour, s'accentuera jusqu'à devenir cet odieux système dont nous souffrons aujourd'hui.

Ce n'est point de la République romaine, c'est de la corruption césarienne qu'est sortie cette fatalité contagieuse de notre race; ce n'est pas à dire que la Rome républicaine ne soit pas responsable de l'Empire par où elle a fini : elle le contenait, sans doute, puisqu'il est sorti d'elle; elle le contenait en partie; mais le césarisme n'est point purement romain : il est la revanche du monde vaincu contre Rome, la défaite du génie latin.

L'Italie, champ de bataille de toutes les nations et de toutes les races, passage de toutes les incursions qui l'ensanglantèrent tumultuairement, ne pouvait concilier en son sein toutes ces tribus inconstantes et impatientes, qui ne s'étaient pas plutôt assises qu'elles étaient enlevées par une nouvelle invasion. Ces luttes continuelles, implacables, entre des peuples différents, préparèrent, dans celui qui devait un jour les dominer et les pacifier, un effroyable appétit d'empire et de tyrannie.

Ce sont les voisins intraitables dont elle eut à se défendre et qu'elle dut soumettre pour exister, qui firent de la bourgade latine une nichée d'oiseaux de proie. Toute la philosophie de l'histoire romaine est résumée dans le nom même de Rome : *Roma,* la Force. Ce nom mystérieux dont elle se décore dès son berceau, contient la raison de sa fin et le principe qu'elle imposera au monde. Tous les peuples qu'elle a frap-

pés de ce glaive, l'ont gardé dans leur blessure : il est temps de l'en arracher.

Plus tard, la barbarie et l'Orient ont envahi la ville éternelle de mercenaires et de prétoriens de toutes nations et de toutes races, lesquels sont les véritables auteurs de l'Empire. Ne l'oublions pas ! Ne nous laissons pas outrager en permettant qu'on accole l'épithète de latine à une corruption qui fut la folie du monde entier. L'Empire n'était romain que de nom, il ne l'était plus de génie : c'est là un fait que nous avons laissé trop dans l'ombre, à l'avantage des races ennemies qui reprochent à la latine ce long crime césarien dont elles furent plus coupables que celle-ci.

C'est pourquoi autorisez-moi à distinguer, pour la clarté de mon idée, les peuples *romains* de cette cohue de peuples effrénés qui firent la populace de l'Empire ; je ne confonds point la tradition *romaine* ou *latine* avec la tradition *césarienne :* je me réclame de l'une — car elle fait notre unité morale — autant que je repousse l'autre avec indignation.

L'accroissement simultané des conquêtes et de la centralisation, et de tous les vices, de toutes les folies, de toutes les misères qui en sont la conséquence, petit à petit, déformèrent la République jusqu'à en faire ce monstre impérial dont l'image vague et fantastique hante encore les ténèbres malsaines de certaines âmes. Cette décadence, toute retentissante des invasions barbares qui s'y précipitent, est le chaos originaire où s'est formé le monde

moderne. Il faut remonter jusque-là pour comprendre et expliquer les peuples actuels, leurs développements historiques, leurs idées et leurs passions, et les aberrations même qui les ont troublés et affolés. C'est au plus profond du cloaque de l'Empire que nagent, alourdies de vase, les racines de ces théories qui, grandissant à travers les siècles, ont empoisonné, des haleines de leurs fleurs et des semences de leurs fruits, l'air et la lumière de tant de générations.

Je veux dire que c'est dans le génie des Césars qu'il faut chercher cette idée d'unité qui, dès lors, s'est définie et affirmée par la formation simultanée du catholicisme et de l'empire. Le catholicisme est tout entier l'œuvre des tyrans, nullement celle du christianisme, de la plèbe qui s'est élancée dans les bras du Crucifié, vers la joie de la paix et de l'égalité promises. Le catholicisme n'est pas autre chose que la forme de la pensée césarienne, imposée au peuple, divinement, sous l'autorité de la révélation divine.

Proudhon a vraiment tort, et gravement, lorsque, dans sa préface des *Contradictions économiques*, il reproche à Quinet, presque comme une forfaiture envers la démocratie, de se préoccuper de la religion comme d'une affaire sérieuse et positive. C'est là une des erreurs de cet extraordinaire esprit, si profond et parfois si léger, et qui n'eut d'égale à la puissance de ses vertus que la puissance de ses fautes. Lui qui, par une opération quasi thaumaturgique, faisait du couple humain l'indivisible symbole,

le mystérieux androgyne de la justice, il était toujours enclin à accuser de mysticisme les esprits plus délicats, moins violents, les esprits poëtes et artistes qui possédaient de la perspective des idées et de l'enchaînement des choses historiques, ce sentiment fin, pénétrant, harmonieux et sympathique qui lui manquait totalement. Quinet ne fut ni mystique ni réactionnaire, parce qu'il dévoua son enseignement à développer cette idée : que le Dieu d'un peuple est son image et qu'on peut juger d'un peuple par son Dieu. Bien au contraire, je ne sache point d'œuvre qui, d'intention et de pensée, soit plus moderne et plus intelligente du passé comme de l'avenir.

C'est tout naturellement, presque sans s'en apercevoir, par une logique inéluctable, qu'un moment de l'esprit humain, les émotions d'un peuple, le génie d'un héros, se réalisent, se symbolisent en un Dieu. Constantin fut-il métaphysicien, quand, passionné de l'empire reconstitué, il entreprit d'étonner et de dominer les peuples par l'image impériale transportée dans le ciel? Il décréta la monarchie divine, pareille et conforme à la monarchie terrienne qu'il rétablissait; le pouvoir césarien se mira dans le Dieu suprême qui gouverne, en autocrate indiscutable, la multitude des choses et des êtres. Le césarisme, se transformant en religion, devint le catholicisme, et il survit encore, comme dogme politique, dans les âmes catholiques et jusque dans celles qui, se croyant affranchies de l'Eglise, ont gardé encore la façon de sa longue éducation. Ainsi, la pensée so-

ciale du christianisme fut éludée habilement, et, au grand dommage de l'humanité, ajournée, avec la liberté qui, la modifiant, la renouvelant sans cesse, en en faisant une vie éternelle au lieu d'un dogme immobile, l'eût rendue capable de recevoir sans s'altérer toutes les formes, de se prêter, sans se rompre, aux aspirations et aux volontés de l'homme.

— « A ce propos, j'aurai quelque chose à dire, interrompit Coullondre, quand vous aurez parlé.

Cette préoccupation de Constantin n'était nullement inconsciente ; elle ne fut pas seulement l'instinct, mais la raison d'un tyran. Il savait, ce qu'a démontré Quinet, qu'un peuple se reconnaît ou s'admire dans son dieu, et respecte, dans l'ordre des choses terrestres, l'image qu'on lui fait ou qu'il accepte des choses célestes. Décider le monde à la croyance d'un dieu unique, c'était mieux qu'affirmer, c'était réaliser l'idée d'unité. La suite des siècles l'a prouvé : ils pendent, comme une chaîne, au conseil de Constantin.

« Le pieux vainqueur, dit Eusèbe, s'étant soumis « l'Orient, eut en sa puissance l'empire romain tout « entier, lequel se trouva, comme jadis, réuni sous « la domination d'un seul maître. Il fut aussi le pre- « mier qui proclama, au milieu des peuples, la do- « mination d'un seul Dieu ! » — « En même temps « que la connaissance du seul vrai Dieu était trans- « mise à l'humanité, tout l'empire romain se trou- « vait réuni sous les lois du même empereur : ainsi « deux biens immenses étaient en même temps

« donnés aux hommes, l'empire romain et la doctrine « chrétienne ! »

Enfin, Constantin témoigne pour lui-même : « Dieu « m'est témoin, écrivait-il à Arius, que deux vues « m'ont particulièrement dirigé dans mon adminis- « tration : l'*une* de réunir tous les hommes dans une « commune croyance en Dieu, l'autre de prévenir les « maux qui désolent la terre. Ces deux buts étaient « sans cesse présents à mon esprit : je poursuivais « le premier par l'œil de la méditation et de la pen- « sée, tandis que je travaillais à atteindre l'autre « par la valeur dans les combats; il me semblait « que, si je parvenais à établir la concorde entre « tous les adorateurs de Dieu, il en résulterait le « plus heureux changement dans les affaires de « l'empire. »

Maintenant, pour aller d'un bout du système à l'autre, écoutez sur la même question l'avis d'un autre despote, en qui s'est incarné le plus solennellement, chez nous, cette idée fatale, contre laquelle il faut enfin susciter toutes les colères et toutes les indignations de la liberté. Voici ce que Louis XIV écrivait le 10 janvier 1681, au roi du Ton-Kin : « La « chose du monde que nous souhaiterions le plus et « pour vous et pour vos Etats, ce serait d'obtenir, « pour vos sujets qui ont embrassé la loi du seul « vrai Dieu du ciel et de la terre, la liberté de la pro- « fesser ; cette loi étant la plus haute, la plus noble, « la plus sainte, et *surtout* la *plus propre à faire régner* « *les rois absolument sur les peuples.* »

Et la bourgeoisie contemporaine ne nous a-t-elle pas accoutumés à cet axiome que « la religion est un frein pour le peuple » ? Considère-t-elle le catholicisme, qu'elle a si effrontément restauré, autrement que comme « une grande école de respect, » qui restitue la force d'une sanction divine au principe épuisé de l'autorité !...

Vous voyez que de Constantin à Louis XIV et jusqu'à nous-mêmes, l'idée ne se dément point. Et, aujourd'hui, le catholicisme n'est-il pas aussi pour la bourgeoisie un instrument de règle ? La bourgeoisie, par ses philosophes, ses politiciens, ses historiens, ne déclare-t-elle pas la nécessité politique du catholicisme ? N'a-t-on pas vu des protestants entraînés par la réactionbourgeoise jusqu'à oublier le devoir de leur foi, pouraider le catholicisme à la dépravation et à l'oppression des consciences ?

Et, en effet, la bourgeoisie est congénère du catholicisme : l'action de la même idée a été le principe de sa formation, et, par conséquent, la loi de sa destinée. Le tumulte prodigieux où les éléments d'un monde en fusion cherchaient le figure de l'unité, révèle les désirs, les appétences, les passions qui se sont développés dans la bourgeoisie et qui se définissant par sa propre histoire, se sont concentrés enfin dans ce corps d'idées qui est devenu le péril du monde moderne.

D'où sortit la bourgeoisie ? de quels éléments fût-elle composée ?

Il faudrait, pour cette analyse, plus d'habileté et aussi de science que je ne puis vous en donner et que n'en saurait supporter notre entretien. Permettez-moi donc de m'en tenir à quelques considérations générales auxquelles je tiens particulièrement.

La noblesse gauloise se romanisa vite, mais non point par la généreuse curiosité d'une civilisation supérieure. Dans l'incertitude où se trouve encore la science pour bien définir et caractériser suffisamment les différentes races celtique, gauloise, ibérienne, dont fut peuplée la terre des Gaules, je n'oserai rien avancer que bien timidement. Il me semble cependant que la situation de la noblesse gauloise, ses prétentions et son génie si différent du génie de la masse révèlent une classe de conquérants blonds qui, à un moment inconnu de l'histoire, se serait superposée à une population brune antérieure, comme le firent plus tard les Romains et surtout les Francs. Mais c'est là une discussion historique qui ne saurait entamer mon opinion, quelque solution que doive y donner la science... Je ne cherche donc pas à savoir ce qu'était cette noblesse, d'où elle venait, si elle était ou non le résultat d'une invasion... Je la prends telle que les Romains l'ont connue et nous l'ont décrite. Or, ils nous montrent dans cette caste le vrai fléau des Gaulois : elle les divisa et les livra à la conquête étrangère; elle était trop immorale ou trop égoïste pour concevoir le haut dessein de façonner sa patrie à une plus grande civilisation. Elle ne se fit romaine que par intérêt, d'autant qu'au moment où César

entra en Gaule, une immense révolution démocratique menaçait de changer la face du pays et de substituer à l'ancienne anarchie une fédération plus précise. C'est pour échapper à ce péril que cette caste tenta de se rendre agréable au vainqueur, espérant conserver par lui, sur ses concitoyens, ses priviléges, ses avantages, la supériorité de ses richesses et l'autorité de l'influence dont elle avait usé pour ensanglanter et trahir la patrie. Je suppose que cette classe fournit le plus grand nombre de curiates, et dès lors apparaissent, dans toute leur violence féroce, cette avarice, cet égoïsme et cette cupidité qui sont le fonds moral de cette classe, et que le déroulement de son histoire a révélés dans toute leur abominable énergie. Toutes les révolutions de la bourgeoisie, les plus nobles en apparence, sont latentes dans ce principe d'intérêt personnel qui est toute sa philosophie, toute sa politique et toute son éthique.

D'ailleurs, cette naturalisation romaine lui coûta cher sous l'Empire. Comme toutes les grandes propriétés étaient dans les mains de ces *romanisés* ou de riches Romains *gallicisés,* c'est parmi eux que le fisc impérial choisit ses répondants et les otages de la misère publique insolvable. Dans sa fonction de *curiale,* la bourgeoisie acheva de se rendre impitoyable aux angoisses des pauvres gens qu'elle dut pressurer durement jusqu'à l'épuisement et la mort, pour ne pas être ruinée elle-même; les iniques habitudes qu'elle y contracta invétérèrent en elle ce farouche

instinct de considérer comme seule affaire sérieuse le souci de son pécune et l'accroissement de ses richesses.

Elle reste la même au milieu de la mêlée barbare qui l'enveloppe un instant. Maîtresse dans les cités, elle s'unit aux prélats catholiques pour favoriser l'invasion franque comme elle avait autrefois favorisé l'invasion romaine. Elle acclame les bandes farouches et blondes, aux longs cheveux oints de graisse, qui apportent, dans leurs yeux métalliques et clairs, le froid azur des mers pâles du Nord. Elle félicite le vainqueur, elle le caresse, et se sert de sa force comme d'un marteau, pour achever de briser cette grandeur romaine qu'elle avait invoquée autrefois contre la patrie gauloise : la Gaule est un camp plein de cris gutturaux, sonnant de bruits d'armes, retentissant de galops de chevaux. La bourgeoisie — permettez-moi de l'appeler ainsi par anticipation — a reçu du vainqueur dédaigneux l'administration et le gouvernement des villes. Cela ne lui suffit pas, les dévastations ne sont pas assez grandes; il manque quelque chose à l'horreur de ce temps. Et elle invente une croisade.....

N'est-ce pas une croisade, en effet, que la chevauchée de Klodwig et de ses hommes à travers les pays du Midi? S'agit-il de délivrer les évêques de l'arianisme des Wisigoths?

Voilà la première de ces invasions par lesquelles le Nord jaloux a vomi, par hoquets sanglants, sur la radieuse civilisation méridionale, ses bandes

compactes et fauves comme de hurlantes ténèbres.

Le catholicisme, ainsi que la bourgeoisie à laquelle il appartenait par ses évêques, rêvait de reconstituer l'autorité césarienne dans la puissance barbare. Le chef Frank ne se fut pas plutôt installé en vainqueur que déjà il songea à se poser en César.

Il ne restait guère plus dans les villes qu'une population mêlée d'indigènes dégénérés et de Romains abâtardis, qui conservaient à peu près intacte l'organisation municipale qu'ils avaient reçue de l'Empire. Cette race catholique et administrée par ses évêques n'avait de haine que contre les barbares wisigoths attachés à l'hérésie arienne. Elle s'empressa donc d'étendre et d'affermir l'établissement des Francs conquérants qui s'étaient convertis au catholicisme. Son clergé n'avait d'autre idéal politique que l'unité impériale réalisée par Constantin. Il essaya donc d'opérer par les nouveaux conquérants la restauration de l'Empire détruit et la prééminence de la religion catholique. Ses conseils, ses actions, la persévérance de sa propagande éloignèrent peu à peu du roi Frank ses fidèles qui, habitués à traiter d'égal le chef qu'ils nommaient pour les conduire à la guerre, supportaient impatiemment en lui les allures et les prétentions impériales.

C'est ainsi que, dans ce premier et grossier essai d'imitation romaine, se révèlent le génie et la tendance de la royauté. Les révolutions se succèderont, les dynasties changeront; mais à travers toutes ces

fortunes diverses, la royauté restera fidèle à cet idéal qui, enfin, se réalisera dans Louis XIV.

Voici donc que, dès le ve siècle, la bourgeoisie et le catholicisme font cause commune ; un même intérêt, un même dessein les rapproche, les unit dans une même destinée ; les querelles qui surviendront plus tard entre l'une et l'autre ne pourront les séparer et finiront toujours par une nouvelle alliance. Lorsque les invasions du clergé dans les choses temporelles alarmeront l'avarice de la bourgeoisie, elle fera grandes menaces et grand bruit, mais jamais elle n'osera couper le mal à sa racine ; elle s'arrêtera comme à mi-côte, dans de demi-doctrines où elle tâchera de se faire un catholicisme selon ses intérêts : son audace ira jusqu'au gallicanisme, jusqu'au jansénisme ; mais elle s'arrêtera devant les conséquences politiques et sociales du protestantisme ; et, même quand elle n'aura plus de foi dans la religion, quand elle affectera le plus haut la libre-pensée, elle conservera soigneusement l'Église, refuge fallacieux pour les faibles, épouvantail pour le peuple.

C'est là la grande misère de la bourgeoisie dont toute la France elle-même est appauvrie. Comment renierait-elle l'Église sans renier en même temps le principe d'autorité, *d'ordre*, comme on dit, qui est tout le fonds de sa pensée ? Comment la bourgeoisie qui a travaillé à faire la royauté franque, despotique et unitaire, sur le modèle de l'empire romain, renoncerait-elle au catholicisme qui est l'idée d'unité ren-

due visible et imposée à tous les peuples par la prétendue sanction divine?

Je suppose que vous m'épargnerez de secourir ici ma pensée par de longues preuves historiques. Si je me suis arrêté quelque temps sur la formation de la bourgeoisie en plein cloaque impérial, c'est que j'espérais y trouver les raisons et la cause de l'idéal qu'elle a développées jusqu'à cette décadence où elle se dissout enfin, et qui ressemble tant à la corruption où elle est née. Mais les preuves seraient insuffisantes au reste de ma théorie : à qui, d'entre nous, ne sont pas présents les souvenirs des communes et des légistes qui ont aidé si puissamment le pouvoir central, la royauté, non-seulement contre la noblesse, mais plus encore contre le peuple? Je sais qu'ici, dans le Midi, les communes n'ont pas été, comme dans le Nord, des municipalités royalistes, mais la plupart, comme les villes italiennes, des républiques et des démocraties. Malheureusement la France du Nord a écrasé, chez nous, cette espérance de liberté politique, comme elle a écrasé la liberté religieuse dans les Albigeois et la Réforme.

Excusez-moi, pourtant, de ne point parler de nous ici ; car cette France bourgeoise, royale et unitaire, telle qu'elle a été faite, ne l'a pas été par le Midi, mais bien contre lui. Je suis obligé par mon sujet de m'occuper des idées et des doctrines qui ont prévalu, et non de celles qui ont été, sinon arrachées, —car elles revivent encore en nous,— mais fauchées et sarclées, pour leur plus grande vigueur future.

Cependant les conséquences du mouvement provoqué par les légistes valent que l'on s'arrête à quelques considérations.

Le génie de la bourgeoisie achève de se révéler dans les légistes ; avec ceux-ci apparaissent le formalisme étroit, le pharisaïsme juridique, la *légalité,* comme on dit aujourd'hui. C'est précisément à l'époque de la révolution communale que la découverte de la *loi romaine* vient préciser à la conscience de la bourgeoisie ses traditions césariennes. Elle charge ses légistes d'y retrouver tous les pouvoirs des empereurs et d'en armer progressivement le roi du Parisis contre les seigneurs qui lui disputent, à lui, la suprématie, et lui contestent, à elle, sa liberté. Ils se mettent à l'œuvre assidûment ; ils dédaignent de chercher le droit dans la raison, dans la conscience : ce sera là l'affaire de la démocratie ; ils le trouvent, eux, tout entier dans la loi écrite. La jurisprudence romaine devient une écriture sacrée, un texte infaillible dont ils se réservent l'interprétation ; il n'est point question de justice ; ils ne connaissent que la *légalité ;* c'est l'omission ou l'observance stricte et minutieuse des formalités prescrites qui décident ce qu'il y a de *juste* ou d'*injuste*. L'irrésistible volonté du souverain, du roi, du César, n'a d'autre sanction que l'enregistrement : c'est là la légalité, c'est la loi.

Les légistes, logiquement, s'appliquèrent à détruire la liberté qui eût pu résulter de la révolution communale. Augustin Thierry lui-même, dans quelques pages où se révèle, par génie, l'esprit nouveau

d'une histoire qui eût été très-supérieure à celle qu'il a traitée, A. Thierry, alors quasi fédéraliste, remarque que « les villes qui avaient payé, de leur sang et de leur vie, le droit d'être exceptées de l'ancienne sujétion, furent revendiquées par la nouvelle, à ce titre qu'étant logique, c'est-à-dire universelle dans le temps et dans l'espace, elle n'admettait ni prescriptions, ni réserves. » Il ajoute (car je vous demande la permission de cette longue citation qui vaut d'être écoutée) :

« *Les légistes du tiers-état,* avocats, juges, conseillers, furent contraints, sous peine de mentir à leurs propres maximes, de *poursuivre et de condamner juridiquement la liberté des cités et des communes*, patrie de leurs pères, boulevard de leur nation, contre toutes les tyrannies. Ce fut l'un des plus beaux caractères, le chancelier de l'Hôpital, qui signe l'ordonnance rendue à Moulins en 1570, par laquelle furent confisquées, au profit du roi, la justice civile, l'administration élective, toutes les libertés des cent villes de France. » La conclusion, la voici, et aussi précise, aussi rigoureuse que nous pouvons la demander :

« Les gens de loi, dans l'intervalle du XIVe au XVIIe siècle, anéantirent par des arrêts *tout ce qu'il y avait, dans notre pays, d'indépendance individuelle.* » Et enfin : « L'idée de la *justice,* dans l'esprit des légistes, se réduisait à la conception de la pure justice commerciale [1]. »

1. *Dix ans d'études historiques*, p. 248.

C'est par tous ces sophismes d'une formalité subtile et captieuse, que les légistes réussirent à incarner dans le roi l'unité et la souveraineté que l'impeccable loi romaine attribuait aux Césars; et en travaillant pour l'unité politique, ils contribuèrent aussi à l'unité religieuse : l'une appelle l'autre; l'Etat despotique s'appuie sur une religion despotique. Le roi de France ne devait-il pas, comme Justinien et tous ces empereurs qui eurent tant de zèle au bien de l'Eglise, la maintenir une et souveraine contre l'hérésie « par l'épée et par les lois »? Et le catholicisme ne devait-il pas à son tour sanctifier et faire révérer aux peuples, comme une force providentielle, cette autorité qui était toujours tendue comme un bras menaçant contre ses ennemis? L'alliance entre l'une et l'autre était indissoluble; c'était plus qu'une alliance : c'était l'affirmation du même principe appliqué aux choses temporelles et aux spirituelles, confondues dans la même origine et dans la même fin.

De là est sortie la conception d'une *religion d'Etat* imposée au nom du prince qui traite les hérétiques comme des rebelles; car c'est le roi lui-même qu'ils méconnaissent dans le Dieu dont il tient sa puissance et son autorité.

Les lâches et efféminés Valois, les mille tyranneaux horribles du XVIe siècle, le sinistre rêveur de l'Escurial, Philippe II, qui perdit dans la grande tempête de la Réforme toutes ses pensées parties comme une flotte à la conquête de la monarchie universelle; le *paon* solennel, Louis XIV, qui fait la

roue dans le sang, égal par les folies de son orgueil à l'ancienne démence césarienne qui demandait des apothéoses ; ce Néron qui, du milieu de ses adultères divinisés par l'Eglise et par les poëtes, déclarait « qu'il ne voulait point souffrir dans son royaume d'autre religion que la sienne » ; tous ces rois qui furent les pestes et les guerres du genre humain, que sont-ils? Cette doctrine incarnée en des monstres qui la valent! Et elle subsiste encore! Elle nous gouverne encore, moins terrible sans doute, parce que le progrès a communiqué de faiblesse au gouvernement et de douceur aux mœurs ; mais pourtant encore tracassière, despotique, disposant de la ruine, de la prison et de l'exil.

La loi reconnaît plusieurs cultes et elle devrait n'en reconnaître aucun ; mais si elle ne l'est de nom, l'Eglise catholique n'est-elle pas encore de fait la religion de l'Etat? Savez-vous beaucoup de livres supprimés, beaucoup d'écrivains emprisonnés pour avoir attaqué les Juifs ou injurié les protestants? Et, au contraire, quel est le penseur du XIXe siècle sur lequel le catholicisme n'ait été vengé par les amendes, la prison et le bannissement?

La religion d'Etat, pour n'être pas avouée ouvertement dans nos Constitutions, existe donc encore ; l'interprétation sophistique de la loi assure au catholicisme une prédominance réelle sur les autres cultes ; et, peu à peu, la loi se modifie, se transforme par cette interprétation qui finit par s'y mêler et la corrompre.

Les cultes doivent être égaux, sans doute ; c'est là une conquête certaine, et il est bien entendu que l'on ne saurait revenir sur le principe de la liberté de conscience ; mais la pratique est délicate et exige bien des adoucissements à la rigueur du principe ; ce n'est pas attenter à la liberté des Eglises que de marquer un peu plus de respect, un peu plus de sollicitude à l'Eglise catholique ; c'est une bonne action, c'est d'une pitié généreuse de consoler, par des prévenances et des soins de toutes sortes, cette religion tombée de son ancienne domination jusqu'à être l'égale des cultes qu'elle poursuivait ; puis, c'est une considération qui mérite aussi qu'on s'y arrête ; cette religion est restée celle de la majorité des Français ; ce titre lui constitue, aux yeux des législateurs, une incontestable suprématie morale...

Voilà quelques-unes des belles raisons par lesquelles les naïfs et les roués ont organisé autour de l'esprit de la loi, cette légalité hypocrite et pharisaïque.

Et si vous les pressez, ils vous répondront malignement : « Bon ! vous êtes philosophe et vous vous préoccupez de ces choses-là ? Puisque la foule veut des prêtres, il faut lui en laisser ; l'homme d'Etat ne doit viser qu'à ceci : que la religion ne dégénère pas en fanatisme et ne serve point de prétexte à troubler l'ordre public.

« C'est pour cela qu'il vaut mieux apprivoiser le prêtre par des condescendances et des concessions que de l'irriter par une stricte égalité qu'il accuserait de persécution... »

On dissimule ainsi habilement sous la pitié d'un sophisme transcendental, indulgent aux folies humaines, l'arrière-pensée de se réserver dans le catholicisme un allié contre les exigences croissantes de la liberté. Les peuples qui se laissent duper par de pareils mots s'étonnent de se trouver un jour enlacés et emprisonnés dans une atroce légalité, qui ne leur permet plus le moindre geste ni le moindre mouvement, et que l'on affuble encore impudemment, pour les railler, du nom de Liberté.

Et voilà à quel régime déloyal, digne des Jésuites qui les patronnent, ont abouti l'esprit de la bourgeoisie, le grand travail des légistes! Je trouve dans Montesquieu la morale que j'aurais à ajouter à cette histoire : « Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle qu'on exerce à l'ombre des lois ou avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer les malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés [1]. »

1. *Grandeur et décadence des Romains*, c. XIV.

CHAPITRE VI

Le royaume de Dieu.

— « Coullondre, » dit Sajols, « vous avez demandé la parole tout à l'heure : parlez!

Alors la grande figure blême de Coullondre s'érigea, au bord du ruisseau, d'entre de grandes herbes, où gisaient, en différentes poses plus ou moins méditatives ou abandonnées, à côté de Doulouzargues assis, le coude au genou et la main au menton, Massane, allongé sur le côté et la face tournée vers l'orateur, le petit Favet qui se démenait comme un saint martyr sur le gril, et Cambacède qui laissait comprendre par un laisser-aller, qui ne manquait pas d'impertinence, que l'heure décisive, celle où il parlerait enfin, n'était pas encore venue. Debout et intimidé, Coullondre accusait, par ses gestes vagues et la mélancolie de son attitude, la tristesse d'un esprit

honnête, fatigué de la spéculation idéale. Une cohue presque sensible de rêves indécis surchargeait son regard à la fois profond et troublé qui semblait toujours regarder au-dessus des objets qu'il voulait contempler; l'angoisse d'une intelligence extatique et visiblement amère de se sentir si affligée navrait d'une indicible désespérance l'ampleur confuse de ce regard, qui semblait distant démesurément dans le rêve. La voix aussi d'une belle sonorité jadis et bien mâle, mais monotone comme celle d'un prédicateur, était assombrie, et on eût dit lointaine ; elle avait des tons suprêmement douloureux comme d'un instrument dont les cordes fatiguées vont se briser. La diction était d'une lenteur d'abord un peu embarrassée, qui s'éclaircit petit à petit, se maintenant en une sorte d'emphase qui, nullement cherchée, très-sincère et passionnée, n'était point, à cause de cela même, sans poésie.

« J'ai interrompu Cavayrac, il est vrai, dit-il; je le regrette, car je n'ai rien à dire qui infirme sa pensée ; au contraire ; et le développement de son discours me dispenserait de prendre la parole, si je voulais me maintenir exclusivement sur le terrain historique. Il a distingué, à ce point qu'il ne me paraît point nécessaire d'y appuyer fortement, le christianisme originel et *social* du catholicisme autoritaire et despotique. Je me suis étonné seulement, pendant qu'il nous racontait compendieusement l'histoire philosophique de la bourgeoisie, de l'étonnante contradiction de cette race qui, effrontée violatrice

de l'Evangile dans la lettre comme dans l'esprit, se prétend, aujourdhui, conservatrice de l'idée chrétienne contre les révolutions qui en sont, elles, la réalisation positive.

« Mon Dieu! Je sais qu'aux yeux de beaucoup, cela paraît une vieillerie fort usée d'admirer la Révolution comme continuatrice de l'idée chrétienne; et je n'ai garde, croyez-moi, bien que je vous sois suspect, d'entrer dans les systèmes mystiques qui avaient cours en 1848.

Cependant, je ne puis, en considération du discrédit de la pensée chrétienne, dépopularisée irrémédiablement par le clergé catholique, méconnaître ou oublier la valeur historique et sociale de la prédication évangélique. Donc, je ne veux point savoir qui a prêché l'Evangile, ou qui en a rédigé les diverses leçons que nous en possédons. J'écarte, et non sans mépris, les commentaires théologiques dont il a été obscurci; et je ne le considère que comme une date de l'idée humaine, et l'avènement constaté d'un nouvel esprit qui se répandit dans l'immense étendue de l'Empire romain, de Jules César à Néron.

« J'espère qu'à prendre ainsi l'Evangile, je ne puis trouver de contradicteurs parmi ceux de nos amis qui y sont le plus hostiles, et qui l'envisagent avec une passion, hélas! trop justifiée par les menaces du sacerdoce romain.

« Voilà qui est donc bien entendu : l'Evangile n'est qu'un livre et le Christ n'est que le personnage principal de ce livre, au même titre que Socrate est

le héros des dialogues platoniciens. Mais, de même qu'on n'a point le droit de se dire héritier de la pensée d'un philosophe, quand on ne la continue pas, je prétends que nos soi-disant *chrétiens,* qui se posent en défenseurs de l'Evangile, n'ont rien de commun avec Jésus, et que loin de comprendre sa pensée, ils la persécutent ou la travestissent. Jésus ressuscité n'aurait de verges que pour eux; et il les traiterait comme il fit les marchands du temple.

« Si la Réaction veut supprimer les revendications sociales du peuple, elle doit, sous peine d'être illogique, supprimer l'Evangile. Car, en admettant que ce livre, seul, subsistât entre les mains populaires de tous les livres dépositaires de la pensée humaine, il suffirait, seul, à autoriser le mécontentement des pauvres et des persécutés contre les iniquités de la richesse et de l'autorité; il suffirait, seul, à réveiller dans tous les malheureux du monde cette conscience de leur fraternité, laquelle ne saurait rester oisive ni sans vertu dans ces cœurs adolentis par tant de souffrances !...

« *Réacteurs* de toutes nuances,—et je ne comprends pas seulement dans cette cohue les *réactionnaires* monarchiques ou impérialistes, mais les *partisans* ambitieux et intrigants des républiques unitaires ou oligarchiques; — réacteurs de toutes nuances, empêchez le peuple de savoir lire : là est votre salut et non dans cette belle liberté despotique et coërcitive que vous nous promettez, qui, proscriptrice des livres, persécutrice des penseurs, déshonorerait la

République elle-même, en la présentant au peuple, horriblement ressemblante à toutes les Méduses monarchiques et cléricales. Ah ! il faut vous connaître enfin et vous apprécier, comme il est juste, républicains centralistes et autocrates, astucieux apôtres du *droit et de la raison d'Etat, opportunistes,* je ne dirai pas de toute race, mais de toute racaille, déclamateurs sournois qui, sous l'hypocrite couvert du salut public, proclamez comme un dogme indiscutable, la fatalité de la misère et de l'inégalité, bases lamentables de l'atroce tyrannie que vous préméditez !...

« — A la bonne heure ! voilà qui est bien, » cria Carascause. « Démasquons, traînons devant le peuple, par la main fermement, tout troublés du flagrant délit de leurs desseins liberticides, ces malheureux qui font du jésuitisme avec la Révolution et la République !...

« — Hélas ! oui, » interrompit à son tour Aubrespy ; ils ont su obscurcir ces mots lumineux, peut-être les seuls en notre langue qui eussent conservé la clarté superbe de l'esprit français. Révolution et république sont devenues, par le travail sophistique de leur intrigue, des mots qui n'ont plus de sens précis et ont perdu sur les âmes l'autorité de la simplicité et de l'évidence. Ils nous ont fait étalage d'une révolution réactionnaire et d'une république monarchique, qui, au moment où la France avait un si grand besoin de retrouver sa conscience lucide, lui ont embrouillé l'intelligence d'une multitude de demi-idées indécises et contradictoires. Mais assez

parlé de ces hommes funestes pour lesquels l'avenir sera peu pitoyable, espérons-le, — vagues larves de césars impossibles, qui ne trouveront plus, pour se former et épouvanter encore l'humanité, la fantastique complicité des ténèbres mystiques et hallucinées.

« — Je dis donc aux réacteurs de toutes les écoles, et de tous les procédés, reprit patiemment Doulourargues, à tous les ambitieux intéressés à l'ignorance et à la timidité du peuple, qui sont leurs seules forces : — Oui! pour faire une œuvre efficace, vous êtes condamnés a l'absurde et à l'impraticable : réfléchissez! Il faut bannir la curiosité perverse de lire : il faut interdire la lecture comme un crime : car de penser que, si le peuple sait une fois lire, vous lui ferez lire ce que vous voudrez et rien que ce que vous voudrez — c'est une illusion folle. Tout homme qui lit est votre ennemi possible, latent, imminent et qui éclatera, sinon en lui-même, au moins en sa postérité!

« Supposez que tous les livres, vous ayez réussi à les supprimer; il en est un que vous ne pouvez effacer, ô chrétiens, quelque bonne envie que vous en ayez : c'est l'Evangile! — Il vous est gênant, je l'accorde, et j'avoue que vous avez inventé, pour le déprécier et le ruiner, les traditions de votre Eglise, qui en sont la négation même... Mais quoi! il est votre prétexte et votre sauvegarde; et, à votre dam, vous êtes forcés d'invoquer toujours ce juge qui toujours vous dément et vous condamne.

« Eh! bien! que ce livre restât contre vous, qu'il

restât seul ! — Il suffirait, je le répète, à réveiller dans le peuple l'instinct confus de cette démocratie que vous vous flattez d'anéantir !

Car, par cette lecture, toutes les inquiétudes sociales et toutes les aspirations égalitaires et fraternitaires, agiteraient de nouveau cette immense masse obscure dont la mission providentielle est de supporter patiemment la société que vous lui avez bâtie dessus : — belle société, toute dorée et pavoisée dans les hauteurs, mais dont les fondations profondes — comme ces caves malsaines, où passent les puanteurs de l'égoût et les émanations des sentines, — suintent, dans une obscurité morbide, l'odeur fétide des haillons et la sueur des fièvres transies ! Or, il faut que ces fondations douloureuses rendent gloire à l'orgueil du faite qui s'élève splendide en plein air et en pleine lumière. L'ordre le veut ainsi !

Mais Jésus, mauvais conseiller, se souciait peu de l'ordre et beaucoup de la charité : c'est ce que vous ignorez, prétendus chrétiens qui vivez avec les prêtres et non avec l'Evangile. Sachez ce que « votre Maître » a dit de vous, orgueilleux qui abusez de votre richesse et de votre puissance. — « Un câble entrera plutôt dans le chas d'une aiguille que non pas un riche dans le royaume des cieux ! » — Ecoutez le fondateur de la loi dont vous vous réclamez ; écoutez votre Christ : — « Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume des cieux ! (Saint Marc, 23, 25). — « Vous

ne pouvez servir ensemble Dieu et l'argent (Saint Luc, XVI, 13.) »

Et lisez dans saint Luc la parabole de Lazare et du mauvais riche, qui, jeté dans les flammes de l'enfer, supplie le Père Abraham qui est au ciel, avec le pauvre Lazare : — « Mon fils, lui répond Abraham, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments! » — « Vous êtes bien heureux, vous qui êtes pauvres, le royaume de Dieu est à vous! Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez eu votre consolation en ce monde ! » (Saint Luc, VI, 20).

Ainsi disait cet ami des pauvres, pauvre lui-même, qui errait au bord des lacs ou le long des chemins, sans domicile reconnu et cherchant une pierre « pour reposer sa tête ». Et souvent le soir, les honnêtes gens de l'époque, les pharisiens, voyaient avec scandale un jeune homme, dont le crépuscule rougissait la chevelure et la barbe, s'asseoir dans une barque ; et là, devant le peuple accroupi sur la plage, mêler au murmure des flots des menaces subversives et séditieuses. Puis il s'enfonçait dans le désert, suivi sinistrement d'une cohue déplorable où tous, pêle-mêle, boiteux, prostituées, publicains, lépreux, possédés, adultères, samaritains se pressaient, se traînaient, se portant les uns les autres, et, du milieu de la poussière infecte, que soulevaient leurs haillons, criant : Maître! Seigneur! Rabbin!

Et quelle tendresse il avait pour tous ces misérables : « Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner son royaume. »

Ce qu'était le christianisme vis-à-vis des pharisiens, des juifs, nous le sommes, nous, vis-à-vis du christianisme. Nous venons l'accomplir comme de son aveu, il est venu accomplir la loi de Moïse : le christianisme a été dans le principe une révolution sociale dont l'esprit, s'insinuant dans toutes les âmes sous l'apparence de sectes innombrables, est arrivée, enfin, à l'époque de sa réalisation, non plus dans un parti ou dans une Eglise, mais dans la société universelle.

Il y a dans cette tendance une énergie qui défie la violence de toutes les réactions.

L'Idée — pardonnez-moi cette personnification — par ce fait qu'elle *est,* participe aux qualités et aux passions de la vie : elle est vertueuse et rusée aussi. Une lutte de huit cents ans n'a pu la laisser aussi inexpérimentée ni aussi ingénue qu'elle était aux premiers temps de son apparition, quand elle se colorait, sur les lèvres de Jésus, de toute la splendeur orientale, mêlée aux candeurs d'une âme douloureuse « qui se sentait triste jusqu'à la mort! »

Nous sommes donc en droit de sommer ces réacteurs, qui se disent chrétiens, — de se réjouir avec nous de ces temps prochains qui vont accomplir la parole de leur Dieu!

L'idée chrétienne se pose aujourd'hui devant nous dans la signification précise de son origine : non

plus seulement à l'état de sentiment ou de sensation, telle qu'elle fut éprouvée par l'âme de l'Evangélisant et de ses contemporains, mais élucidée, déterminée par deux mille ans d'expérience historique et de spéculations intellectuelles, ayant atteint cet âge suprême de la réalisation qui est à la fois la glorification et la fin des Idées.

L'unité catholique, désagrégée, va délivrer le monde de l'oppression de l'unité politique dont elle était congénère ; et les individus, affranchis, en s'associant formeront des fédérations de communes, de provinces, de nations — dans lesquelles sera réalisée enfin l'idée d'égalité et de fraternité, rêvée par les premiers chrétiens sous la forme mystique de royaume de Dieu.

« Alors le catholicisme sera épuisé et, avec lui, la tradition césarienne, qui a été jusqu'aujourd'hui la fatalité de notre race et surtout celle de la France : et cette évolution nouvelle dans laquelle nous entrons absorbera progressivement la bourgeoisie déclinante dans l'ascension souveraine des races populaires. Ces races apportent avec elles la véritable idée nationale et ethnique dans laquelle se conciliera tout ce qu'il y a de peuples latins dans l'univers. Le Panlatinisme ne constituera pas seulement la fédération de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de la Suisse, de la Belgique et de la Roumanie : il constituera au sud de l'Amérique une grande République confédérée, sœur de la grande République occidentale-européenne ! »

CHAPITRE VII

La fin d'une société ou d'une classe révèle son principe. — Immoralité de la philosophie historique de la Bourgeoisie. — L'idéal de la Bourgeoisie est la restauration du Cæsarisme. — Augustin Thierry. — Egoïsme et inhumanité de la Bourgeoisie.

Cette digression achevée, Caveyrac reprit ainsi :

Donc, l'idéal *latin* n'est pas l'idéal *césarien*, bien qu'on les confonde : voilà l'idée qu'il me suffit d'indiquer sommairement aujourd'hui, laissant à d'autres de la développer dans tout le détail de son argumentation. Nous sommes *latins*, la bourgeoisie est *césarienne*. Ses doctrines d'aujourd'hui ne sont qu'un retour instinctif et nécessaire à la conception primitive, sous l'action de laquelle elle s'est formée. C'est la théorie de la centralisation impériale — à laquelle, je le reconnais, marchait forcément la République — qui revit tout entier, et dans ses systèmes politiques et dans la philosophie historique dont elle

les excuse. *Car la fin d'une époque est un retour à son principe.* Une société à son terme reproduit intégralement l'idée qui l'a fondée ; et les éléments qui la composèrent, privés de la force qui les coordonnait, se présentent à l'analyse, désagrégés et épars. C'est là un moment anxieux et plein d'enseignement pour le philosophe. Il peut étudier en elles-mêmes les classes, c'est-à-dire les énergies contraires dont l'incessant contact a déterminé les mouvements oscillatoires, et décidé le développement définitif de cette période sociale. De même aussi que c'est à la fin d'une société que son principe apparaît dans sa forme absolue, de même la classe prédominante, qui a été la force génératrice de cette société, se montre alors dans sa tendance positive, toute semblable à son commencement. Ainsi, la classe, comme la race, se trouve ramenée à son type et l'histoire à son idée.

Les exemples ne manqueraient pas à l'appui de mon opinion ; je vais seulement en citer quelques-uns.

Comment le christianisme a-t-il vaincu la société païenne? En s'y substituant. Il a commencé par la séparation du spirituel et du temporel, qui est le désir universel de la société chrétienne et qui sera sa fin. La société romaine a fini par les *latifundia* (propriétés) et par l'esclavage : elle a fini par l'antagonisme du maître et de l'esclave. Comment avait-elle commencé? Par le patronage et la clientèle.

Nous avons vu la société féodale périr, comme

elle, par le développement de son propre principe : le vassal et le seigneur, qui sont les deux termes où elle se résume, marque sa fin dans le servage de l'homme et de la glèbe. Comment avait-elle commencé? Par la *recommandation* du possesseur et de la terre.

Enfin la société bourgeoise qui, depuis 89, s'est substituée, dans l'autorité et le privilége, à l'ancienne aristocratie, contre laquelle elle s'était coalisée avec la royauté, quel est son principe? La subordination du travail au capital. Elle sera détruite par la lutte progressive du travailleur contre le capitaliste.

Comme l'histoire du monde entier était contenue dans l'histoire de Rome, les historiens de cette classe se sont fait de l'histoire française une abstraction unitaire, où se sont effacées toutes les variétés nationales de notre pays; ils n'ont vu dans la Révolution — qu'ils ont arrêtée capricieusement à l'endroit qui leur convenait, — non pas une France libre, mais l'accomplissement définitif de la vieille France royale, centraliste et unitaire, le triomphe de la France césarienne, représentée par la bourgeoisie, sur la France conquérante et germanique, représentée par la noblesse, et non point du tout l'avénement de la race populaire, latine, ibérique et celtique. Ils y ont vu l'achèvement de la France de Philippe-Auguste, de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV, et non point l'affirmation vivante, l'impérieuse réclamation de ces révoltes paysannes ou

citadines, hérétiques ou socialistes, qui mêlaient naïvement, dans leur vision d'une patrie nouvelle, aux souvenirs de la grande alliance latine, la confuse réminiscence des anciennes fédérations gauloises.

Dès lors il leur parut que tous les événements s'enchaînaient irrésistiblement pour cette fin merveilleuse : l'Empire et le Génie romain restaurés par le triomphe de la bourgeoisie dans les affaires de la France et dans sa destinée; le plan de la Providence leur était révélé : la intelligence supérieure, dominant les vicissitudes humaines, s'est réjouie, s'est applaudie [illegible] brutale qui écrasa, dans les revendications populaires des communes, des paysans révoltés [illegible] bourgeois, des protestants, les dangers d'une [illegible] nouvelle, irrégulière et périlleuse po[illegible] de la classe élue, de la classe supérieure [illegible] bourgeoisie! Et dans cette m[illegible] en l'esprit catholique : ils se fr[illegible] mination de Bossuet, un sentier [illegible] à travers la cohue des événements [illegible] vers le but qu'ils se sont proposé [illegible]

[illegible] histoire romaine, compliquée de [illegible] providentielle de l'histoire hébraïque, [illegible] vérité, une belle histoire, bien im[illegible] agencée, très-solennelle, [illegible] mais, dans cette France qu'elle [illegible] où sont les Français? Cherchez-les..... [illegible] si vous le pouvez. C'est un pays va[illegible] voit rien qu'un remuement d'ombres

blafardes, où l'on ne sent rien que le souffle fuyant et le frôlement mou des fantômes.

Maintenant, voyons si, en effet, la bourgeoisie, par ses historiens, avoue l'idée que nous lui supposons, et si, par préjugé et prévention, nous ne lui prêtons pas une philosophie historique qu'elle repousserait.

Commençons par le plus grand de tous ces historiens, par celui qu'on a surnommé l'Homère historique du XIXe siècle et qui, en effet, par la double vertu de son érudition et de son style, fut le père de toute une génération d'historiens : par Augustin Thierry.

Personne n'admire plus que moi les rares qualités — bien qu'un peu exagérées — par lesquelles il a ressuscité, dans ses *Récits mérovingiens,* la confuse mêlée de la société barbare, et, dans ses *Lettres sur l'histoire de France,* les tumultes des communes bourgeoises. Je maintiens, cependant, cette restriction déjà faite, que l'histoire de ces communes du Nord est insuffisante à donner une idée de la grande révolution communale du XIe et du XIIe siècle. Je ne pense pas que la bourgeoisie puisse se plaindre qu'en la cherchant en cet homme, je ne lui choisisse pas un assez fidèle représentant et dont la gloire puisse être contestée ? Le plus grand éloge qu'on puisse en faire, c'est qu'il a été un précurseur même pour ceux qui, tout en l'admirant, se sont écartés de son enseignement et l'ont dépassé par une recherche plus large et plus généreuse de la vérité. Son génie, qui a élevé le récit historique à un art qu'il n'avait jamais atteint en France, a été le premier modèle, la

première étude de tous ceux qui se sont voués à l'histoire, soit pour continuer ses doctrines, soit pour les combattre. Car, enfin, l'histoire, ni comme style ni comme méthode, ne peut en rester là : elle est trop uniquement narrative chez A. Thierry ; il se propose exclusivement trop de peindre ; et, parfois, un peu d'exagération ne lui coûte pas pour renforcer son coloris ou dramatiser son récit : — pour Thomas Béquet, par exemple, prêtre intelligent, en qui il symbolise contre toute vérité, en quelque sorte, la résistance saxonne contre la conquête normande. Aujourd'hui, il faut une histoire plus complète qui ne décrive point, ne raconte point seulement, mais explique, commente, définisse.

L'influence d'A. Thierry s'arrêtera là.

Je ne veux pas qu'on m'accuse de déprécier un homme qui est l'un des honneurs du XIXe siècle français : j'ai besoin d'affirmer mon respect, ma reconnaissance pour l'écrivain qui a détruit la vieille forme de l'histoire, au moment de m'en prendre au théoricien et au penseur politique, de tant d'idées qui, depuis, imposées à la France par un enseignement de quarante ans, ont été la cause fatale de nos plus grandes misères : j'ai dit fatale et, en effet, il fallait que ces idées fussent exprimées, que la bourgeoisie se définît elle-même, se révélât dans ses passions, dans son orgueil, dans son incapacité égoïste et malveillante.....

Ai-je été trop loin, tout à l'heure, en supposant que toute l'action historique de la bourgeoisie a été

de réaliser l'idéal politique et social des Césars? Que c'était là tout son testament, toute sa religion? Que les sensations, les impressions de sa jeunesse, c'est-à-dire de sa formation, opérée en pleine décadence impériale, s'étaient, avec le temps, élaborées et précisées en passions, en sentiments et en idées qui sont tout son génie? — car les impressions de l'enfance ne déterminent pas seulement l'individu, mais la caste et le peuple même. — Eh bien! cette loi de l'histoire de la bourgeoisie, je la trouve formulée tout entière dans A. Thierry, sauf la distinction que j'ai tâché d'établir ntre les termes *romain* et *césarien*.

Ecoutez donc : « Notre science historique apparaîtra dans son ensemble, comme la *réhabilitation* de l'élément *romain* (lisons césarien) de notre histoire. La tradition romaine, *cette vieille tradition des classes bourgeoises,* eut, dans sa destinée, des phases bien diverses; l'élément romain (césarien), que l'école philosophique du dernier siècle repoussait, en s'attachant aux souvenirs de la *liberté* barbare, s'est relevé du mépris, grâce au sens commun, à l'expérience et à l'étude. »

Qu'est-ce à dire? L'école historique du XIXe siècle est donc une réaction contre la philosophie du XVIIIe? Aveu précieux où l'historien résume toute l'histoire contemporaine. Oui, la bourgeoisie du XIXe siècle s'est donnée avec passion à cette tâche : détruire dans ses idées et conséquemment dans son œuvre, le grand esprit généreux et libérateur du XVIIIe.

A peine le XIXe commence, la réaction s'en empare;

et chassant logiquement la bourgeoisie de toutes les positions hypocrites où elle s'était plantée avec des attitudes d'indépendance et des gestes de libéralisme, elle la force à remonter régressivement, à travers le gallicanisme, le jansénisme, jusqu'au catholicisme ultramontain et jésuite. Elle lui arrache ainsi successivement tous les masques avec lesquels elle tâchait d'attirer et de duper le peuple, et l'oblige à sa figure naturelle ; si bien que par sa propre dialectique irrésistible, la réaction, forcée de s'avouer, de se déclarer dans sa pensée intime, est en train de se détruire elle-même, en se simplifiant. Débrouillée de tous ses mystères, des doctrines compliquées dont elle s'affublait, elle se pose enfin, contre la multiple attaque de la pensée moderne, sous une forme unique, une seule doctrine ; le jésuitisme !

Mais, continuons nos citations : « La plus large part, ajoute A. Thierry, a été donnée à la tradition romaine ; *elle lui appartient* désormais, et un retour en sens contraire est impossible — (c'est ce que nous verrons !...) — On y entre par tous les points, surtout par l'étude du droit — (nous y voilà : les légistes !) — qui relie à travers quatorze siècles notre code civil aux codes impériaux ! — *(impériaux,* notez le mot !) — Il semble que cette révolution scientifique soit une conséquence de la révolution sociale, accomplie il y a cinquante ans, car elle est faite à son image. L'école historique associe toutes les traditions que le pays a conservées ; mais elle place avant toutes celles du plus *grand nombre,* celle de la

masse nationale, la filiation gallo-romaine par le sang, par les lois, la langue, les idées... »

Notons, en passant, une contradiction ; au commencement, la tradition romaine est attribuée spécialement aux classes bourgeoises; et voici qu'elle est présentée ici comme la tradition de la masse nationale ! La première phrase semble exclure le peuple des préoccupations de l'historien ; si l'histoire est la réhabilitation de l'élément romain qui appartient en propre à une seule classe, il va de soi qu'elle regarde comme rien le reste de la nation, le peuple, qui lui apparaît sans traditions et, par conséquent, sans idée personnelle. La dernière phrase, au contraire, efface toutes distinctions de classe dans une masse à laquelle est attribuée une tradition unique et identique : quelle est la pensée de l'historien ?...

Il y a plusieurs choses encore à remarquer dans cette page d'A. Thierry : c'est qu'il y donne sa théorie césarienne comme la conclusion logique de la révolution qui, d'ailleurs, semble lui apparaître comme accomplie socialement, parce qu'elle a distribué à la bourgeoisie une partie des priviléges et des propriétés du clergé et de la noblesse. Le peuple n'existe pas pour l'historien du tiers-état, qui sera nécessairement amené à cette immoralité de célébrer, dans Napoléon, la force de l'élément romain réhabilité par la révolution et par la bourgeoisie : à quatorze siècles de César, il salue, il adore en cet homme, une nouvelle incarnation de César, un recommencement de l'empire romain.

Et écoutez en quels termes! non point seulement révoltants pour les consciences hautes et farouches, mais scandaleux pour les consciences pudiques et sensibles! Comment la bourgeoisie, qui a été à ce point enthousiaste de l'œuvre fatale de Napoléon; qui a salué comme le conciliateur de tous les partis et de toutes les classes ce despote dont la main brutale a pétri en une même masse informe toutes les forces nationales; comment la bourgeoisie est-elle aujourd'hui assez impudente pour accuser « les illusions démocratiques » de cette légende napoléonienne qui est la honte et le désastre du XIXe siècle? Chaque jour, n'entendez-vous pas les déclamateurs de la bourgeoisie reprocher au peuple cette passion niveleuse qui lui fait préférer à la liberté, une égale servitude sous un maître? Avec quel art frauduleux ils tâchent à le rendre responsable des suites déplorables, où ont abouti les sottises, les erreurs et les crimes de leur propre classe! C'est elle qui a admiré dans le sanglant César moderne « le nouveau siècle, » parce qu'elle put se pavaner dans ses salons, sous le costume emprunté de l'ancienne noblesse; et, toute somptueuse d'une parodie grotesque, s'infatuer de l'égale domesticité où les mêlait toutes deux le mépris du despote; — et c'est le peuple qu'elle accuse d'une patience intéressée dans la servitude! C'est elle qui, en haine de la Restauration, — qu'elle désira et appela lâchement pour acheter d'elle ses libertés parlementaires, intolérables à Napoléon, — c'est elle qui se mit fièvreusement, par ses philoso-

phes, ses historiens, ses poëtes, à hausser Napoléon au-dessus de l'humanité, dans toutes les somptuosités légendaires d'une apothéose césarienne; — et c'est le peuple qu'elle accuse de se faire, de la force brutale, une indestructible divinité qui renaît, incessamment, sous la figure fatale de chacun de ces fléaux du monde! — Toute cette mauvaise foi, naïve ou raffinée, ou plutôt raffinée et naïve tout ensemble, apparaît dans cette page d'Augustin Thierry. Vous y verrez que les affirmations les plus monstrueuses ne coûtent pas à l'historien; il les débite avec une attitude assurée, qui est vraiment merveilleuse. D'ailleurs, le programme réactionnaire que nous avons vu se développer dans notre siècle, y est contenu tout entier : l'alliance de la bourgeoisie et du catholicisme, et jusqu'à cette méfiance des principes qu'un des derniers représentants de l'école devait publier un jour avec un cynisme si curieux; enfin, la résurrection de l'empire romain, magnifiée dans le despotisme de Napoléon : « Quand le XIXe siè-
« cle s'ouvrit, la liste des émigrés contenait plus de
« cent mille personnes; les violences physiques ou
« morales, exercées contre les prêtres, *rendaient hos-*
« *tile au nouvel ordre des choses tout ce qui restait de*
« *la foi religieuse.* »

Est-ce bien ces prétendues violences qui rendaient hostile au nouvel ordre de choses la foi religieuse dont parle l'auteur? Ne serait-ce point la nature même de cette foi d'être incompatible avec la Révolution? Pourquoi l'historien feint-il d'ignorer qu'a-

vant que la Révolution triomphante violentât les prêtres, la Révolution naissante et progressive avait été, pendant des siècles, violentée sans pitié par les prêtres? Ceux-ci pressentaient donc en elle l'avènement d'une idée irréconciliable avec leur Eglise, et ainsi les violences qu'ils subirent à leur tour, léger souvenir de celles qu'elle souffrit d'eux, étaient dans la logique et dans le plan de l'histoire, pour parler comme l'historien? Aussi la révolution ne devait point s'inquiéter de l'hostilité étouffée de cette foi religieuse, qui eût achevé de s'éteindre pour notre bonheur et notre tranquillité, si elle n'eût été ravivée pour un temps, comme un tison fumant, par le souffle haletant de la réaction?

« Entre les adversaires de la révolution et ses « partisans de toute nuance, il y avait, comme bar- « rière, l'exil, la mort civile, une terreur mutuelle, « d'horribles représailles, des répugnances aveugles « et des rancunes impitoyables. Mettre fin à cette « scission, amortir l'hostilité des intérêts, rappro- « cher les opinions par la tolérance commune, réta- « blir l'accord entre le passé et le présent... »

Mais un pareil accord est-il possible? N'est-ce point la plus folle des utopies, la plus insensée des chimères, que de vouloir réconcilier une révolution avec ses ennemis par un compromis, fait de concessions mutuelles, acceptées un instant par lassitude, mais, plus tard, rejetées avec une égale colère par l'un et l'autre partis? Et d'ailleurs, cette conciliation n'est entrée en réalité ni dans l'esprit de l'historien,

ni dans celui de la bourgeoisie. La bourgeoisie, se mettant entre les deux ennemis, ne leur propose sa médiation que pour les tromper l'un et l'autre; je continue :

« Telle était la tâche imposée au nouveau siècle, « tâche difficile, devant laquelle la raison de tous « semblait reculer, et que l'*instinct public confia d'a-* « *bord au génie d'un seul homme.* »

Qu'en dites-vous? Voilà la théorie de ces hommes providentiels en qui les peuples incarnent une époque décisive de leur destin! dans les mains desquels leur incapacité démissionne pour une grande œuvre à accomplir! Enfin, toute la théorie qui, sous le nom de démocratie césarienne, est si âprement reprochée à la multitude. La suite définit encore cette même théorie :

« Bonaparte, créé dictateur sous le nom de consul, *chargé* de pacifier, de réunir et de *fixer* enfin la nation » — fixer la nation, vous l'entendez? Les temps sont accomplis, bien réellement! — « avait *pour cette mission réparatrice des aptitudes merveilleuses.* Etranger (faites attention à ceci, je vous prie), étranger au vice commun des *intelligences contemporaines, à l'enivrement des principes et à l'obstination logique.* »

Vous le voyez? La grande supériorité du scélérat de Brumaire fut qu'il n'eut point de principe ; il mérite, par là, l'admiration de la bourgeoisie; il ne fut dupe que de son ambition, comme elle l'est elle-même de ses prétentions. C'est un opportuniste!

« Il voyait avant tout la réalité des choses, et pré-
« férait, dans ses déterminations, l'instinct au raison-
« nement! »

Il faut en vérité une étonnante complaisance pour transformer en un génie réaliste le pire rêveur qui ait troublé l'humanité? Est-ce en se guindant en imitateur de Charlemagne, « qu'il appelait son auguste prédécesseur, » est-ce en visant à la monarchie universelle que cet homme ruineux eut une si précise intelligence des choses?...

« Il rentra audacieusement dans les voies délais-
« sées..... »

Délaissées, et par qui? Par la Révolution apparemment. Comment donc la Révolution, qu'il abolit dans son œuvre néfaste, fut-elle, en même temps, accomplie et achevée en lui? L'historien va nous expliquer le curieux mystère de cette contradiction.

« Il prit là où il voulut, ajoute-t-il, parmi les ins-
« titutions détruites et les innovations révolution-
« naires, des éléments pour un ordre nouveau. »

Toujours le compromis, la transaction... au profit de la bourgeoisie; tout est bien, tout va bien, si les anciens abus, attaqués par la Révolution, sont restaurés à son profit, et si les priviléges aristocratiques, abolis dans la noblesse, lui sont transférés en partie, sous d'autres noms, pour l'illusion des naïfs!

« Il chercha à ramener et à fondre les partis dans
« la masse nationale... »

Comment? Je serais heureux que l'historien eût pris la peine de nous l'expliquer!

« Et à donner à cette masse de la cohésion par « des moyens *éprouvés dans la pratique des siècles,* « *avoués par le bon sens du genre humain!* »

Le bon sens! le *sens* commun! nous y voilà; mais le *sens* de cette phraséologie éclectique?... *Attendez-le sous l'orme!*

« Il rétablit la religion du pays. »

Ah! voilà sa grande gloire, aux yeux de la bourgeoisie; elle aime dans ce despote comme dans son pareil, cet Henri IV si scandaleusement vanté, l'inquisition de l'Eglise maintenue au préjudice de l'affranchissement populaire!

« Rappela les émigrés, rendit les biens non ven- « dus, associa dans les emplois publics les hommes « que séparaient le plus leurs opinions ou leurs ac- « tes. »

Toujours la bourgeoisie fière, comme une parvenue, d'être égalisée, dans la servitude, à la noblesse si haïe et si enviée!

« La réconciliation des Français, la fin des ven- « geances, l'oubli des haines. »

L'historien ose-t-il écrire ceci sérieusement, et quel règne, sinon celui des Bourbons, fut plus vindicatif et plus haineux?

« Tel fut, comme il l'a dit lui-même, son *grand* « *principe,* l'esprit et le but de sa politique. Consul « temporaire, consul à vie, empereur, il porta ce « détachement absolu de toute affection de parti « dans les phases successives de sa glorieuse des- « tinée... »

Il est difficile, n'est-ce pas? d'imaginer une page plus scandaleuse de contre-sens, de sophismes et de mensonges historiques : ils vont, ici, jusqu'à l'insolence et à l'atrocité. Tel est, cependant, le plus honnête des historiens bourgeois, et le plus sincère. *Ab uno disce omnes...* Comme on voit que tous ces écrivains ont abordé l'histoire de parti pris, violemment, décidés à la faire parler, contre sa conscience, pour leur système !...

On ne peut s'étonner, après cela, que l'historien trouve une raison profondément historique au maintien de la royauté « dont le développement, dit-il, a marché de front avec celui du tiers-état, » et il leur accorde à tous deux, comme à deux excellents collaborateurs, la gloire d'avoir fondé enfin cette unité nationale et administrative que la Révolution est venue achever. Donc, la monarchie constitutionnelle, le parlementarisme, voilà le dernier mot de la bourgeoisie; et quand, dans ses meilleurs représentants, elle en arrivera à faire au peuple la concession du mot *république,* elle ne concevra pas la chose autrement que la monarchie; elle s'imaginera que le titre de *roi* supprimé et l'hérédité princière abolie constituent tout l'idéal républicain qui travaille l'esprit populaire.

Quelle pitié! Tant de siècles si douloureux et si laborieux en aboutiraient là?

La bourgeoisie, race intermédiaire et spéculatrice, ne peut avoir que des pensées spéculatrices et intermédiaires. Ni royauté ni république! Une con-

ciliation impossible de deux conceptions contraires, et l'intrigue pour principal moyen de gouvernement.

Je crois encore, soit dit en passant, trouver le germe de ce système, déjà enveloppé confusément dans la pensée césarienne.

Au ve siècle, en effet, Agricola étant préfet des Gaules, les empereurs Honorius et Théodose décrétèrent que, chaque année, dans la métropole, à Arles, se réunirait une assemblée de *notables* sous la présidence du préfet; une même assemblée devait être constituée à Constantinople.

Ce projet ne fut pas réalisé; mais ne contenait-il pas, déjà, l'idée du régime représentatif, tel que l'aime la bourgeoisie, c'est-à-dire composé de censitaires, de notables, de propriétaires, etc... et non point *encanaillé* comme il l'est depuis le suffrage universel. Le peuple en doit être exclu : il n'est bon qu'à être gouverné; car un fait qu'il ne faut pas oublier, c'est que les serfs des communes n'étaient ni mieux traités ni plus libres ni plus heureux que les serfs des seigneurs féodaux. « Nos bourgeois, dit Monteil, ont, sur leurs familles, l'autorité que leur donne la nature et les lois, et, de plus, une autorité locale.... Cette autorité locale s'étend presque sur leurs serviteurs et, à certains égards, même sur le petit peuple, qu'ils peuvent châtier de leurs mains en cas de paroles incivilles, de querelles, de rixes, ou de quelque autre désordre. »

Voulez-vous, maintenant, avoir une idée de l'égoïsme des révolutions bourgeoises, et combien peu

elles se proposèrent, je ne dirai pas la justice, mais même la charité? Ecoutez cette citation, et après vous apprécierez à qui, du peuple ou de la bourgeoisie, appartient cette générosité qui fit de la grande Révolution une révolution universelle!

« Si la bourgeoisie a des relations avec le peuple, c'est avec l'ouvrier des villes; mais à peine marchands et fabricants se considèrent-ils comme solidaires de leurs ouvriers. — Mais le peuple des campagnes, le *serf* proprement dit, qui appartient à son seigneur, la bourgeoisie l'ignore et ne s'en soucie. *C'est à elle-même qu'elle songe, à ses franchises, à ses priviléges :* pourvu que le seigneur ne barre pas toutes les carrières au fils du bourgeois, pourvu qu'il ne défende pas les priviléges de sa juridiction locale contre *l'autorité du roi,* le bourgeois lui permet de régner dans son manoir, d'y lever la dîme, *d'y maltraiter les paysans. La liberté n'est que la liberté de la bourgeoisie!* »

Le petit peuple, étant exclu des préoccupations de la bourgeoisie, l'est également du système d'Augustin Thierry : à peine consent-il à le rencontrer dans l'histoire. Se demande-t-il quelle pensée personnelle le pousse, quelle tradition confuse s'agite en lui pour s'y définir un jour en une idée, en un système? Point. Ces malheureux, toujours massacrés, toujours vaincus, le rassurent sur les desseins de la Providence; leurs révoltes toujours abattues se tournent en juges irrévocables contre eux-mêmes.

« La classe des laboureurs, des vilains, n'avait ni

droits ni *traditions* héréditaires; elle ne suivait point dans le passé et ne rattachait à aucun événement l'origine de sa condition et de sa misère. Le servage de la glèbe était antérieur à la conquête des barbares » ; — oui, sans doute; elle était l'œuvre de la misère où l'Empire réduisit les colons que la recommandation amena au servage ;—« cette conquête avait pu l'aggraver, mais il s'enfonçait dans la nuit des siècles et avait sa racine à une époque insaisissable, même *pour l'érudition de nos jours !* » — Cela fait question; mais, en tous cas, faudrait-il en conclure la légitimité du servage éternel des *manants?* — « Cependant, déjà, s'élevait contre les oppressions du système féodal le cri de haine qui s'est prolongé, etc. »

Et maintenant, c'est contre les oppressions de la bourgeoisie qu'il s'élève !

L'extermination du peuple révolté était une des volontés de Dieu, une nécessité de l'histoire : si on se figure celle-ci comme un mélodrame, le peuple paraîtra y remplir le rôle de ces monstres, moitié bouffons, moitié sanglants, qui sont là pour recevoir les coups, compliquer les péripéties et hâter l'action tout en semblant la ralentir ou l'empêcher.

« Depuis le XIIe siècle, dit l'auteur, jusqu'au milieu du XVIIe — retenez cette date précise assignée à l'accomplissement de ce grand mystère, — il y a suite et progression dans la vie nationale; d'un point à l'autre, à travers l'espace de cinq cents ans, l'œil peut mesurer une même carrière laborieusement remplie, l'esprit se figurer un même but poursuivi

sans relâche par toutes les générations politiques, par tous ceux à qui la coutume, la loi ou la force des choses ont, tour à tour, donné le pouvoir. Les révolutions ont achevé l'œuvre des réformes; les contre-révolutions n'ont point fait disparaître ce *qui avait été fondé* sur la vraie ligne du progrès. De tant de destructions, de créations, de transformations successives sont résultées, à la fin, trois choses : la nation *une* et souveraine, la loi une, égale pour tous, le pouvoir royal s'appliquant sous le contrôle du pays aux nouvelles conditions de la société. »

Voilà qui est clair : les temps sont accomplis; l'œuvre de l'homme est achevée. L'historien arrête le mouvement des choses au moment précis où il écrit. On dirait, vraiment, qu'après lui il n'y aura plus d'histoire.

Je pourrais multiplier les citations; mais celles-ci suffisent, je crois, pour révéler le système de l'historien.

Vous voyez que nous n'avons rien prêté à la bourgeoisie dont elle ne se glorifie elle-même; elle se confesse elle-même telle que nous l'avons décrite. Ce n'est pas un mince honneur pour l'historien d'avoir formulé ainsi l'histoire de sa classe. Par malheur, sa formule est incomplète et, partant, inexacte autant qu'elle est fausse dans ses conclusions; elle est incomplète parce qu'elle ne tient pas compte de l'action populaire qui, par derrière, a incessamment poussé la bourgeoisie, et elle est fausse parce qu'elle prend pour un accomplissement définitif un mo-

ment éphémère de notre évolution historique.

Ainsi, si bien travaillée, si bien ordonnée qu'elle soit, l'œuvre de Thierry ne repose pas profondément sur de fortes assises morales; il n'avait pas l'esprit assez philosophique ou l'âme assez généreuse pour voir dans l'histoire le travail de l'idée de justice : il avait même des préventions un peu mesquines et singulièrement bourgeoises contre les intelligences hautes et hardies qui, sous la tempête des faits, devinent, saisissent de l'œil les courants des idées qui se mêlent et se combattent. Il protesta contre Vico, ressuscité par Michelet, et contre cette méthode, qu'il supposait allemande, laquelle voit dans les événements humains l'histoire de l'âme humaine et comme il dit, une *psychomachie*.

Pour conclure, je n'ai qu'à résumer tout ce qui a été dit : la tradition de la bourgeoisie est essentiellement césarienne, c'est-à-dire unitaire, centraliste, autoritaire; et c'est en toute raison qu'elle s'incorpore de plus en plus au catholicisme : le catholicisme qui est, comme elle, d'origine impériale, et qui s'offre comme la plus haute, la plus affirmative formule de l'unité et de l'autorité.

Ne reprochons donc pas à la bourgeoisie, comme une apostasie, de sortir aujourd'hui précipitamment des soi-disant systèmes prétendus libéraux d'où elle taquinait le prêtre innocemment. Le danger, c'est-à-dire les progrès de la démocratie, l'a ramenée à la pure conscience de ses principes. Elle s'est aperçue que, hors de l'Eglise, elle était hors de l'au-

torité et de l'unité, et qu'elle risquait de s'égarer dans les terres inconnues de la liberté. De là son effroi, sa panique qui l'ont rappelée tambour battant dans l'Eglise, comme en sa dernière forteresse.

Mais (et je finirai par ces quelques considérations) ce système historique est-il condamnable seulement parce qu'il est faux? Non! mais aussi parce qu'il est immoral; et il est immoral parce qu'il manque envers le genre humain, de charité et de pitié. Ils n'ont point d'émotion ni de regrets pour ses douleurs, pour ses angoisses, pour ses désespoirs, pour son long martyre. Leur idée, c'est-à-dire l'intérêt de leur caste, qu'ils se posent comme le but suprême d'où ils ne détachent plus leurs yeux, les rend aveugles, sourds, impitoyables aux cadavres qu'ils piétinent comme une fange vile, dans le sang meurtri qui sanglote encore; si, de temps à autre, le pied leur choppe contre une ville ruinée, noire encore d'incendies, contre des montagnes de chairs hurlantes, si hautes qu'ils ne peuvent les emjamber: « Bah! disent-ils, tous ces hommes gênaient le progrès; il est juste qu'ils en aient été châtiés; et puisqu'ils sont morts, c'est apparemment qu'ils ne méritaient pas de vivre. » Et ils continuent leur chemin.

Que le XIXe siècle après le XVIIIe, qui ne fut si grand que parce qu'il fut très-ému, ait été capable d'un système aussi dur, ce sera la grande indignation de la postérité; la bourgeoisie sera condamnée sur le témoignage de ce système, non point tant

pour les erreurs de son orgueil, que pour celles de son âme et de son cœur.

Et s'il y a quelque chose dans ce système de plus scandaleux encore que cette impitié pour les victimes, c'est son respect, presque son adoration pour les bourreaux ; ils sont tous transformés, comme Attila, en ministres de la mystérieuse volonté divine contre les peuples. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette théorie : notre ami a dit là-dessus tout ce que je pourrais dire ; mais j'ai eu la bonne fortune de la trouver toute résumée, naïvement formulée dans un écrivain dont le catholicisme n'est pas suspect, M. César Cantu. Ecoutez donc ceci, sur quoi je finirai : « Les fléaux de l'humanité sont ses bienfaiteurs ! »

CHAPITRE VII

Nécessité n'est point Fatalité — Extinction progressive des vieilles formes unitaires. — Monstruosité des Empires. — Excellence de la race latine.

« — Oui, c'est bien cela; » murmura timidement Doulouzargues, réfléchi et comme se parlant à lui-même; — « cependant... »

« — Quoi? Cependant? Qu'y a-t-il? Que voulez-vous dire? » s'écria Carascause — « parlez, mais n'interrompez point!... »

Cet infatigable interrupteur, impatient de l'interruption d'autrui, souleva l'hilarité générale ; Cavayrac lui-même ne put s'empêcher d'en sourire.

« — Qu'ai-je donc dit de si singulier? » continua Carascause — « je suis sûr que Cavayrac cédera volontiers la parole, à Doulouzargues, qui a sans doute quelque chose de très-précieux à dire pour interrompre un discours où nous étions tous attentifs.

« — Ce que j'ai à dire, « repartit Doulouzargues, » ne vaut pas le bruit que vous en faites. Je vous prie de ne pas tenir compte de tout ceci, » dit-il en se tournant vers Cavayrac, « et de m'en excuser.

« — Point du tout, » dit Cavayrac; « vous aviez sur les lèvres une objection qui nous est, je n'en doute pas, intéressant de connaître. C'est au nom de tous que je vous prie de parler; n'est-ce pas, messieurs?

« — Sans doute, » appuyâmes-nous tous.

« — Eh bien! voyons! parlez! » cria Carascause, « on vous écoute, enfin! »

« — Eh bien, soit! » Il me semble que, malgré vous, l'influence de certains préjugés historiques intimide votre pensée. Vous n'avez pas, autant que je le voudrais, déchargé le génie latin ou roman de la responsabilité de ce césarisme qui fut le crime de la destinée. Lorsque vous accusez les Romains d'avoir porté à sa perfection le système unitaire et centraliste, vous oubliez qu'il leur avait été imposé nécessairement par le génie barbare du monde anté-chrétien. Je crois, comme vous, que l'unité d'un peuple est la création factice et peu durable de la force militaire et de la conquête; c'est un effort périlleux et douloureux, mortel, dans lequel ce peuple contracte, pour un temps, au préjudice de la vertu et de la durée, toutes ses énergies vitales.

Les empires et les grandes nationalités formées, à grand'peine et à grand labeur, d'une multitude de petites nationalités brisées et refondues, sont, en fin

de compte, les mauvaises aventures de l'humanité, ses désastres et l'on peut dire ses maladies.

Il n'y a rien de vrai, de réel, de naturel que la liberté, dans sa forme logique qui est l'autonomie des moindres groupes associés les uns aux autres; non par les violences de la force, mais par la persuasion de la solidarité : voilà l'œuvre vraiment humaine !

Les peuples et les hommes sont vraiment héroïques, qui y ont travaillé en protestant par la pensée et par l'action contre l'absorption des grands empires; leur résistance opiniâtre aura été la préparatrice prophétique d'un meilleur avenir; les nations, œuvre deux fois impie du hasard et de la force, défaites et désagrégées, laisseront l'active liberté individuelle souveraine maîtresse de l'histoire.

Et l'histoire, alors, sera renouvelée selon l'esprit de l'homme et conformée à son dessein. Labeur sublime, vraiment moral et *utile*, quoi qu'en disent certains philosophes, certains historiens qui croient justifier la violence antique, la rendre vénérable et admirable, en en démontrant la nécessité. Ah ! s'ils prétendent que la période des grands empires carnassiers était inévitable à l'homme, fauve encore à cause des âpres luttes de sa bestialité primitive quittée à peine ; — qu'il fallait que l'homme, avant de dégager sa vertu de la force brutale qui hurlait encore en lui, se ruât contre lui-même en masses compactes et colossales, avec la fureur insensée des éléments : personne ne pourrait les contredire. Qui ne reconnaît que la figure du monde civil ne put se

fixer dès le premier jour non plus que la forme du monde terrestre? Et que pour amener à l'homme parfait qu'il sera un jour, l'animal errant qu'elle était autrefois, notre espèce a dû se façonner lentement à son destin par l'action à la fois terrible et patiente des révolutions et des cataclysmes... Mais ce n'est point à cela qu'ils visent. Les fureurs de l'histoire commençante sont, pour eux, l'ordre éternel de l'histoire; les temps anciens ne sont pas seulement l'ouverture de la destinée humaine, ils en sont l'image. Vouloir réagir contre ce qui reste en nous des faûves brutalités de notre enfance animale, c'est l'illusion d'un mysticisme qui ne sait point apprécier la place de l'homme ni sa vocation. Or, les forces qui brisaient les unes contre les autres les diverses humanités, sont les mêmes qui, à notre insu, bouleversent de tant de luttes l'humanité contemporaine.....

Et ils refusent à l'homme le talent de jamais pouvoir assouplir sa vigueur et la diriger à son usage? De la soumettre, enfin, jusqu'à en faire l'instrument de sa volonté progressive? Ils célèbrent pompeusement la subordination des forces naturelles par l'électricité et la vapeur, et méconnaissent la subordination des forces historiques par l'intelligence et la conscience? Ils nient la coopération de l'homme à sa propre destinée; et ils abolissent l'idée divine comme despotique pour y substituer une pire tyrannie, non moins mystérieuse : celle de la fatalité? Ainsi, ils nous enferment dans l'invincible influence

des circonstances et des milieux, ne laissant à notre inutile vertu l'*espérance d'aucune issue*.

Un concours de lois éternelles, — auxquelles il ne manque qu'une forme plastique pour être des dieux, — conduit, comme un vil troupeau, la foule humaine vers une fin indifférente et inexplicable.

Mais, si tout est réglé pour notre servitude, d'où viennent ces appels de nos espérances vers une postérité meilleure et plus heureuse, et les courages de notre activité à modifier sans cesse, en vue d'une autre fortune, les conditions de notre vie présente?

Comment et pourquoi ces lois impersonnelles, inconscientes, inintelligentes, auraient-elles mis dans nos cœurs la torture d'une éternelle illusion qui, toujours, projette l'âme en dehors de son état actuel vers des idées et des conceptions que la connaissance de la nature est incapable de lui fournir? Elles n'ont donné à l'animal aucun désir qui dépasse la destinée immobile à laquelle il est condamné; pourquoi ce cruel privilége aurait-il été donné à l'homme de s'évertuer sans cesse à sa destinée, quand il lui est refusé d'y rien changer réellement? Rendez-nous compte de cet orgueil, de cette folie qui prétend faire de notre histoire notre propre psychomachie, l'incarnation de la justice? Mais non! Il n'est pas vrai que les siècles écoulés contiennent toute l'histoire, et que celle-ci, en se développant, n'acquière point un peu de l'intelligence et de la vertu de l'homme; un jour, elle sera toute humaine; c'est-à-dire conforme et pareille à l'homme, — son lent créateur progressif et infatigable.

Les générations processionnelles ne rentreront plus dans les tumultes de cette époque abandonnée où les forces de l'histoire, comme les forces naturelles de l'époque tertiaire, s'essayèrent dans des ébauches colossales et monstrueuses. Les grands empires du monde antéchrétien sont aux peuples modernes et futurs ce que sont à la faune contemporaine ces ancêtres disparus qui encombraient de leurs clameurs et ébranlaient de leurs pas gigantesques la puissance des hautes forêts retentissantes, où de vagues formes agiles suspendaient déjà au-dessus d'eux, dans les branches froissées, la promesse et la menace de l'homme prochain.

Et si la lente correction des formes, brusquée de révolutions et de cataclysmes, n'a pas détruit tout entière la race des empires mylodons, des sociétés mamouthes, des races felis-spelæa, du moins le travail opiniâtre des choses l'a sans cesse amoindrie et diminuée jusqu'à cette postérité mesquine où elle achève de mourir, méconnaissable à elle-même. Déjà, quelques types se sont tout à fait effacés, qu'on ne retrouve plus que dans les fouilles de l'histoire, attestés et décrits par de rares fossiles ; et ceux qui survivent à l'époque de leur puissance, dépaysés, ahuris, s'affaiblissent et s'évanouissent de jour en jour, pour la joie de nos yeux et de notre espérance.

Que veux-je dire par là, sinon que l'histoire civile reproduit analogiquement, dans sa marche, les mêmes phases par où a passé, avant elle, l'histoire

naturelle? Sinon que ni l'une ni l'autre ne se retrouveront dans les formes délaissées par le développement de la vie? Comme la terre, usurpée par les dynastes colossaux de la faune quaternaire, préparait occultement contre eux une race nouvelle qui devait les remplacer, ainsi l'histoire ménageait contre les antiques races humaines une espèce nouvelle qui devait, après une série de luttes héroïquement continuées, les arrêter, les restreindre et, enfin, les renfermer dans l'énergie hostile d'un milieu nouveau.

Cette race, c'était celle à laquelle nous appartenons, qui, la premiere, se sentit vraiment humaine, honora en elle-même l'humanité divine qu'elle inaugurait, et osa poser, devant l'antique Fatalité, la provocation de la Liberté; la race latine, la victorieuse des jours suprêmes, qui sera l'absorption irrévocable des autres races et la clôture définitive du règne des violents et des forts.

Oui : notre race, qu'est-elle dès qu'elle apparaît? — L'essai d'un type humain supérieur qui contraindra l'humanité antérieure à lui ressembler ou à périr! Cette race, maîtresse de la terre et y établissant l'égalité universelle dans la justice, c'est la dernière fin que nous puissions imaginer au mouvement de l'histoire; et cependant l'histoire ne s'arrêtera pas là!....

Il y a, sans doute, parmi les nombreuses variétés de cette race, un type nouveau qui s'ébauche et qui prépare en lui la figure de temps lointains que nous

ne pouvons pas même prévoir : où est-elle cette prophétie vivante d'un avenir invisible, même aux yeux de l'esprit? Est-elle dans la famille latine? Le passé semble nous l'assurer : nulle famille humaine n'a été, jusqu'à ce jour, autant que la nôtre, soucieuse de l'avenir, inquiète de la dignité de l'homme et laborieusement assidue à l'œuvre de la justice. Ah! c'est notre devoir à tous de communiquer à cette chère famille latine, par l'exemple de nos efforts particuliers, cette vertu propagée qui, seule, élira l'espèce digne de produire une humanité plus humaine encore, — si humaine qu'elle en sera déjà presque divine!

Ne nous laissons pas enlever l'honneur de nos traditions par l'habile sophisme des doctrines étrangères qui voudraient troubler notre histoire, nous diminuer à nos propres yeux, afin que notre génie, intimidé et incertain de sa mission, fît hésiter à la tâche commencée nos volontés et nos forces; ne nous laissons pas persuader que le césarisme soit la maladie normale de notre race, le vice indélébile et organique qu'elle a apporté en naissant, et dont elle a, de proche en proche, infecté toute l'humanité. Non! l'épidémie unitaire et impériale ne vient pas de nous; elle nous a atteints et amaladis, il est vrai. A la science historique, il appartient de nous justifier en montrant les vraies causes de cette contagion et de ses progrès.

L'époque dite chrétienne — qui serait mieux nommée catholique — est une époque transitoire, tur-

bulente et douloureuse, entre l'époque des grands empires, dont l'empire romain est le dernier, et l'époque de l'homme qui commence au XVIe siècle par l'affirmation des droits de la personne humaine. Dans cette période, l'idée unitaire, qui domine encore le monde sous la figure catholique — qui sera sa figure suprême et dernière — s'essaie impuissamment à refaire sur l'ancien type impérial les grandes monarchies, bientôt fatiguées de leurs efforts à s'établir dans une autorité incertaine et irrespectée.

Qu'est-ce que le saint-empire germanique? Un fantôme qui n'a point de bras de chair pour retenir dans son étreinte les peuples impatients qu'il veut embrasser. Quelle est son autorité réelle sur les hommes et sur les choses? Quelle sa fin? — Et l'empire de Charles-Quint, combien de temps a-t-il duré? — Et les autres, où sont-ils?

> Où sont-ils, Vierge souveraine?
> Mais où sont les neiges d'antan?

A mesure que nous avançons dans la période humaine, la brièveté croissante de ces empires montre l'épuisement de l'idée qui les créa. Elle ne peut plus s'incarner en de durables représentations : les formes vagues où elle essaie encore d'apparaître — combien changées, d'ailleurs, diverses, presque honteuses d'elles-mêmes! — lui manquent rapidement, fugaces comme un souffle, inconsistantes comme un rêve.

Elles ne sont plus, comme l'empire napoléonien, que les aventures désespérées d'une force qui ne peut plus se connaître ni se saisir ; — si étranges, d'ailleurs, si affolées, si scandaleuses à l'homme moderne, qu'elles le stupéfient, comme une fantasmagorie; elles ne laissent pas que d'être périlleuses, sinon à l'humanité, du moins à un peuple ou à une race. Pourquoi? C'est qu'elle l'énerve par l'émerveillement fantastique de la vie écoulée qui, tout à coup, se réveille énormifiée par la distance et le travail prestigieux du souvenir. Que cette illusion soit mortelle à la nation qui s'y obstine, elle ne réussira pas à donner à ces empires l'affermissement de la réalité. Décidément, ces monstres ne peuvent plus vivre sous nos climats, et l'idée qui les animait expire en eux misérablement. Tout au plus a-t-elle pu, dans cette période catholique d'où nous sortons, maintenir contre les révoltes de l'individu l'unité spirituelle de l'Eglise, toujours combattue et furieuse, et se prévalant, comme d'une preuve divine de son droit, de cette terreur qui fut un coup d'Etat pérpétuel contre l'humanité. Tout au plus a-t-elle pu, —en empêchant le travail de la liberté qui s'évertuait à constituer l'autonomie des peuples en provinces et en communes, — former, sous le nom de nationalités, ces agglomérations despotiques qui détruisent, en effet, les vraies personnalités nationales.

Que signifient, prises au sens de la lettre, ces agrégations qui s'intitulent « *France,* » — « Angleterre, » etc. Quel sens offrent ces vocables, sinon

une injure pour les peuples qu'ils maintiennent dans l'humiliante tradition de leurs défaites? Il n'est pas vrai que la France soit un pays germanique, qu'elle soit le pays des « Francs, » pas plus qu'il ne l'est que la Grande-Bretagne, escortée de l'Irlande et de l'Ecosse, toute peuplée de Celtes, soit le pays des « Angles ». Les noms d'Italie, d'Espagne, eux, ne sont point oppresseurs : ce ne sont que des dénominations géographiques qui ne préjugent pas au moins l'avilissante soumission des peuples. Et ces titres « d'Autriche, » — « de Turquie, » — « d'Allemagne, » que sont-ils? Les étiquettes de la honte des peuples qui les subissent, les épitaphes tumulaires des races anéanties dans la souveraineté nominale de leur vainqueur.

C'est là une mauvaise besogne qui, à parler le langage de quelques-uns, fut nécessaire, puisqu'elle fut accomplie et qu'on ne peut empêcher qu'elle ait été. On peut dire, sans doute, que la violence des guerres et des conquêtes, en mélangeant ainsi tous les peuples, a préparé, en quelque sorte, l'unité morale d'où sortiront les fédérations futures. Et cependant, il faut que cette œuvre soit détruite, que le démembrement des nations et des empires rende enfin aux peuples l'action spontanée de leurs affinités et de leurs instincts naturels qui, seuls, détermineront leurs groupements et leur union féderale... « Ah! — comme disait Jésus — que de guerres encore et que de bruits de guerre! » Mais ne nous effrayons pas.

L'Eglise dépossédée et desagrégée ; les nations, vieilles formes impies, secouées, démantelées par la liberté, comme autant de prisons douloureuses où la vie des peuples étouffait, emmurée et désespérée : tous ces tumultes et ceux qui les suivront sont les nécessités de ce recommencement que l'histoire annonce comme la « bonne nouvelle » de la vieille loi abolie...

Et voilà le véritable avénement de l'Esprit, l'accomplissement des promesses Latines !

LE FÉDÉRALISME

LIVRE CINQUIÈME

LA BOURGEOISIE

« Par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés ? »

(CHATEAUBRIAND.)

— « Le Nord monarchique a donné l'unité ; le Midi démocratique a fourni la liberté. »

(Napoléon PEYRAT, *Hist. des Albigeois.*)

— « Levez-vous, races mortes ! »

(Napoléon PEYRAT, *La grotte d'Azil.*)

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

Les historiens de la Bourgeoisie. — Thiers. — Guizot. M. Lanfrey. — Le Languedoc. — impudence des historiens. « scolaires ». — les Bourbons.

Le discours de Caveyrac, qui avait été écouté dans un silence respectueux que Carascause lui-même n'avait pas songé à interrompre, souleva parmi nous une longue rumeur d'approbation : il devint la thèse de notre entretien; chacun le reprenait, l'amplifiait de ses commentaires, le développait de ses réflexions Ce n'était pas une discussion — tout le monde était d'accord, — c'était un travail commun, une collaboration d'intelligences diverses sur une même pensée.

D'ailleurs, je condenserai, dans un bref résumé, la matière de cette conversation : en indiquer les idées principales suffit à l'objet de ce livre. Il serait inutile et téméraire de revenir, après Edgar Quinet qui en

a fait la critique avec une incomparable autorité, sur la fausse philosophie de ces systèmes. Ce qui nous intéresse ici, c'est la filiation des traditions et des idées qui, se définissant par la bourgeoisie, au fur et à mesure de son développement historique, se sont systématisées en une doctrine qui est l'antagoniste logique de l'idée fédéraliste.

Il appartenait à Massane, qui a fait de l'histoire son étude particulière, d'appuyer les considérations présentées par Caveyrac. Il le fit longuement, étendant à d'autres historiens, à Thiers, à Guizot, etc...., la critique que Caveyrac avait essayée sommairement de l'idée fondamentale d'A. Thierry; de nombreuses citations comparées révélèrent en eux des habitudes intellectuelles, des tendances passionnelles et instinctives, une éducation morale dont l'identité les groupait indiscutablement en une seule et même famille. Ils ne se distinguent les uns des autres que par des différences purement formelles qui, à mesure qu'on va au fond, s'atténuent, s'effacent progressivement pour se confondre enfin dans l'unité de la même substance. La philosophie banale et prud'hommesque de M. Thiers ne dit rien de plus, ne dit rien de moins que l'altier dogmatisme de M. Guizot, « ce sophisme vivant, » comme disait Massane, « en qui le protestantisme déshonoré s'est menti à lui-même. »

Mais combien M. Guizot est plus coupable, lui que la nature avait doué d'une intelligence plus grave et qui, par les attitudes de son style pauvre, mais digne,

fait supposer qu'il était capable d'embrasser de plus hautes pensées.

Ensuite, poursuivant à travers d'autres écrivains de cette école l'idée que Caveyrac venait d'exposer, il montra la monarchie absolue, admirée et proposée, dans ses pires attentats, comme la préparatrice de ces fameuses libertés constitutionnelles et parlementaires, où devait se fixer à jamais le mouvement providentiel de notre histoire ; et, par contre, toutes les révoltes -- par lesquelles le peuple ouvrier et paysan affirma son instinct, vaguement d'abord, et ensuite chaque fois plus précisément, contre tous les despotismes,— écrasées, méconnues, oubliées dédaigneusement, ou traitées, avec superbe et je ne sais quelle satisfaction féroce, par ces historiens que leurs rancunes et leurs préjugés de race rendent assourdis aux cris du peuple, aveugles à son sang et à ses blessures, et assotis d'orgueil jusqu'à être incapables de saisir dans ses gestes la pensée confuse qu'il ne sait pas encore exprimer.

Ces écrivains, si complaisants aux crimes des rois qu'ils magnifient comme de profonds calculs du destin, si abondants en sophismes habiles ou cyniques pour transformer en une constante vertu le long et implacable égoïsme de leur race, sont sans pitié et sans intelligence devant les impatiences « du pauvre peuple », irrité contre les abus de l'exploitation armée qui le vole et qui le tue. Ils s'entendent tous, non-seulement dans leur facilité honteuse à aimer chez les autres, contre eux-mêmes, l'iniquité et la

force dont ils se sont emparés à leur tour : ils s'entendent surtout dans la haine de la démocratie, dans la peur des idées nouvelles qui, bientôt, couvriront de leur inondation féconde cette terre qu'ils ont avidement épuisée et fatiguée de leur paresseuse insolence, et impitoyables, blanchie de la stérilité poudreuse des ossements.

« Je ne suis pas, je ne serai jamais le flatteur de la multitude, s'écrie M. Thiers. Je me suis promis, au contraire, de braver son pouvoir tyrannique, car il m'a été infligé de vivre en des temps où elle domine et trouble le monde [1]. » Et, cependant, M. Thiers, hautement, se réclame de la Révolution; il croirait l'avoir accomplie tout entière, s'il instituait, avec le régime parlementaire solidement établi, l'incontestable gouvernement des classes dirigeantes. M. Guizot affirme la même idée avec ce cynisme d'insolence qui reste, après tout, la seule vertu évidente de cette âme emphatique, corruptrice et médiocre. « Le parti républicain — cela a été dit en pleine Chambre en 1831 — c'est la collection de tous les débris, c'est le *caput mortuum* de tout ce qui s'est passé chez nous de 1789 à 1830, c'est la collection de toutes les idées fausses, de toutes les mauvaises passions, de tous les intérêts *illégitimes* — le mot est précieux! — qui se sont mêlés à notre généreuse Révolution et qui l'ont corrompue quelque temps, pour la faire échouer quelque temps aussi... » Mais, en revanche, la révo-

1. *Hist. du Consulat*, t. IX.

lution de Juillet, c'est-à-dire l'avénement de la bourgeoisie, « c'est tout ce qu'il y a de bon, de légitime, de national depuis 1789 jusqu'en 1830, et le mauvais parti révolutionnaire est la queue de notre première révolution, tout ce qu'il y a de mauvais, d'illégitime, d'anti-national dans cette période. » On démêle, à travers cette piètre phraséologie sourde et sèche, l'idée foncière de toute cette école historique et politique, et l'incurable vanité d'un ambitieux qui cache ses hontes et ses blessures sous le faste hypocrite d'une impassible austérité. La vertu de la République n'accepte point comme un adversaire digne d'elle, encore moins comme un juge, un homme qui, tout gonflé du venin de ses mauvaises intentions, d'une infatigable âpreté au mal, a donné à son immoralité tant de morgue, et tant d'impudence à ses scandales ; elle repousse avec mépris, dans la foule vile des âmes courtisanes et publiques, cette âme, altière proxénète, matrone puritaine, qui prétend au respect jusque dans ses trafics de prostitution ; tout ce que ce milieu élève contre elle de rumeurs et de huées, elle ne daigne pas même s'en étonner, trouvant la calomnie et l'injure naturelles à cette corruption, comme l'est aux bourbiers la pestilence des odeurs vénéneuses. — Elle peut excuser chez quelques-uns les erreurs que le sang et l'éducation ont invétérées en eux ; mais il lui convient d'armer les générations nouvelles d'un mépris poignant et amer, implacable, contre ces affronteurs de la conscience humaine, dont la perversité pontificale et quasi hié-

ratique se raidit et se gourme en de graves et majestueuses attitudes, pour intimider l'équitable haine publique !

La répugnance à la démocratie n'apparaît pas moins dogmatique et moins dédaigneuse chez la lignée qui est sortie de ces historiens que chez eux-mêmes. Il serait facile de le constater; mais le résultat d'un tel travail vaudrait-il la peine qu'il coûterait? — D'autant moins que chez la plupart de ces disciples, la pensée des maîtres, effacée par la circulation comme une vieille pièce de monnaie, n'offre plus qu'une empreinte molle et indécise, banale et incertaine. La forme de plus en plus appauvrie montre piteusement l'irréparable indigence du fond.

Les meilleurs d'entre eux sont les simples érudits qui, n'ayant point assez de force ni de loisir d'esprit pour se faire une opinion personnelle, mettent leurs « recherches » sous la protection d'une vieille idée qu'ils invoquent, sans conscience, machinalement, comme les vieilles dévotes font leurs prières. Au moins, leurs œuvres sont utiles à la science, sinon par la pensée ou par la forme, au moins par les découvertes de détails et le maniement de documents nouveaux ou renouvelés par l'interprétation. Mais combien, à ce point de vue même, ces monographies seraient plus précieuses, si elles étaient conçues dans un esprit plus indépendant, traitées avec plus de vie et d'âme, et si les écrivains, honorablement dédaigneux d'opinions toutes faites, consentaient à comprendre les idées que l'enchaînement des faits

leur présente! Malheureusement, c'est la faute de la plupart des érudits qu'ils savent épeler les mots, mais ne savent point lire le sens qui les relie, et encore moins la pensée qui se dégage des phrases. Que sont leurs travaux? Des renseignements bruts pour les vrais historiens qui s'en servent comme fait l'architecte des moëllons qui sortent de la carrière. De ces savants, nous n'avons point à nous occuper. Ils n'entrent point dans des discussions de cette espèce.

Mais ne pourrait-on, parmi les autres, parmi ceux à qui leur prétention de continuer la pensée des maîtres » impose la responsabilité de cette idée, — ne pourrait-on en trouver un qui tranchât d'une individualité, un peu moins effacée, sur la molle et confuse banalité du reste? Massane crut trouver son homme en M. Lanfrey : c'est un des derniers venus de l'école, mais il y appartient incontestablement; « l'admirable constitution anglaise » est hautement son idéal, et il rêve pour la France, complaisamment, le despotisme hypocrite, bavard et intrigant, vénal et brouillon du régime représentatif. Pourtant, il mêle une sorte d'accent particulier au répétage des vieux axiomes parlementaires. C'est bien le verbiage de « la Doctrine, » puritain, rogue et tendu, sans élasticité; gourmé et sec, suffisant, sans imprévu; décoloré, monotone et sourd, mais prononcé avec un timbre de voix particulier, bref, cassant et sentencieux — qui tâche d'être âpre et impérieux. — Le style, c'est l'homme, quoi qu'on en dise. L'étude de

la forme initie à la connaissance du fond. Comment des pensées vraies, des pensées vivantes, s'exprimeraient-elles dans cette prose impersonnelle et factice, sans justesse et sans saveur, pleine de locutions dénaturées, fanée de grâces fardées et poussiéreuses, que chaque génération académique transmet plus fausse, plus artificielle et plus nauséabonde à la génération qui la suit? Sauf Augustin Thierry, qui vraiment fut un écrivain, où trouver des historiens qui sachent écrire avec un art intelligent, passionné et vivant? Dans l'école démocratique, chez ces esprits généreux comme Michelet pour lesquels l'histoire n'est pas seulement un récit, mais une vie, poésie, peinture et philosophie à la fois.

M. Lanfrey est classé pour son style : c'est bien là *la forme* (?) de la doctrine. Le peu de qualité qu'y a ajouté la vague personnalité de M. Lanfrey, n'a point suffi à la rendre méconnaissable.

Non! — Et cependant, à bien regarder, par endroits, il semble qu'il y ait dans cette pensée des émotions légères et fugitives, quasi imperceptibles : ce sont des rides comme celles que fait sur l'eau l'aile frôlante d'une libellule, ou, moins encore, c'est une ombre d'oiseau qui, d'en haut, y glisse. — Quelque chose d'impercevable s'est mêlé, en M. Lanfrey, à la gravité de « la Doctrine ». Quoi? On ne le peut définir. Lui-même n'en a point conscience. — Est-ce le souffle d'un autre esprit qui, de loin, de bien loin, arrive là, épuisé, et y expire?....

Quoi qu'il en soit, il est bien évident qu'en quel-

ques occasions, innocemment, sans qu'il s'en doute, M. Lanfrey manque à la belle logique du système. Quand, par exemple, il malmène les légistes [1], que fait-il? Il est en contradiction avec l'enseignement des maîtres qui dans ces sophistes, assidus collaborateurs de la royauté, ont célébré les aïeux, les messies de l'esprit qui se continue et se divinise en eux-mêmes, les préparateurs providentiels de l'idée qu'ils servent et qui est l'idée suprême de l'humanité. M. Lanfrey est au faîte d'un édifice achevé, et déjà, à vrai dire, un peu ébranlé du temps; il n'est pas charitable à lui, ni prudent, de méconnaître les architectes qui ont dessiné le plan qui s'est élevé

1. La page est curieuse à citer : — « Les jurisconsultes, race « à la fois impérieuse et servile, patiente, humble devant l'em- « pire... timide avec l'air du commandement, odieux ou insen- « sés avec les formes de la plus vénérable gravité, médiocres « en toute chose, hormis en un point, la résistance et la con- « servation, ennemis par système et par tempérament de toute « innovation, surtout si elle constitue un progrès, amis de tou- « tes les tyrannies, pourvu qu'elles aient une apparence de lé « galité, esclaves plutôt qu'interprètes des lois dont ils connais- « sent le mieux l'iniquité, et semblables à ces prêtres qui finissent « par croire aux idoles qu'ils font parler!.... * » Le portrait est ressemblant, non point seulement aux légistes, mais à leur postérité — à la bourgeoisie. La voilà bien, telle qu'elle nous apparaît, avec tous les caractères de sa domination hypocrite et implacable. On la reconnaît tout entière dans ses aïeux : on les retrouve en elle, perfectionnés, amplifiés par une longue expérience d'égoïsme et d'iniquité.

* *Histoire politique des Papes*, p. 184, 185.

jusqu'aujourd'hui étage par étage, ni de mépriser les pierres de fondations qui sont la force et la sûreté sur lesquelles il est assis.

Certes, un Languedocien ne peut que lui savoir gré de la justice qu'il rend à l'esprit politique de notre patrie. « La doctrine des Albigeois, dit-il, était « surtout populaire dans la province où la Réforme « devait jeter, plus tard, ses plus profondes racines, « je veux dire dans le Languedoc. Cette terre fé- « conde, qui a fourni tant de héros à toutes les « guerres de la liberté française, était alors le ber- « ceau du libre examen, comme elle avait été déjà « celui de notre poésie, et comme elle fut ensuite le « seul asile que les franchises politiques aient eu « avant la Révolution. » Mais est-il sûr que cette sympathie pour un peuple dont le sang passionné ne s'est jamais lassé de couler pour la liberté, ne démente point « le système », — « la Doctrine » ?... Car, enfin, de quoi M. Lanfrey nous loue-t-il, sinon de vertus qu'il devrait détester, puisqu'elles ont fait de notre histoire une implacable résistance à l'unification politique comme à l'unification religieuse?.... Comment M. Lanfrey peut-il nous savoir gré de nos réformes et de nos autres révolutions, et, en même temps, applaudir, dans Richelieu, l'exterminateur des dernières libertés qui, toutes, s'étaient ramassées dans la cause protestante, faisaient corps avec elle, à la fois contre le clergé et contre la royauté? « Lorsque Richelieu, dit-il dans le même ouvrage, « anéantit les calvinistes, il frappa en eux, non une

« secte hérétique, mais un parti politique dont l'in-
« discipline nuisait à la transformation unitaire qu'il
« voulait accomplir en France. »

Si Richelieu a eu raison, comment n'avons-nous pas eu tort? Je crains que M. Lanfrey nous ait complimentés à la légère, qu'il ne nous connaisse point, nous ni notre histoire, et qu'il ne sache nullement quel peuple nous sommes. C'est un peu le défaut des *francimands* ou des méridionaux qui, de bonne heure, se sont *afrancimandis,* de nous traiter quelquefois avec une sorte de bienveillance qui ne nous est pas du tout agréable. Les éloges de M. Lanfrey se trompent : — nous ne méritons point la sympathie des doctrinaires de son école.

— Je l'espère bien! s'écria Nabrigas.

— « Par exemple, M. Lanfrey déteste Napoléon : M. Thiers l'admire, cela est vrai; mais, allez au fond, vous verrez qu'ils sont tous deux fidèles à l'esprit de leur caste. Napoléon est, je ne dirai point si vaste, mais si confus; il est encore, malgré lui, si mêlé de révolution, du moins par son origine, que la bourgeoisie doit, à la fois, le détester et l'adorer. Il n'appartient qu'à la démocratie de prononcer, sur ce phénomène historique de l'empire, le jugement définitif. Les deux émotions de la bourgeoisie devant Napoléon sont représentées par ces deux historiens : ils ne se démentent pas, il se complètent. Vous trouverez chez l'un et chez l'autre le même fonds d'idées, les mêmes préoccupations politiques, la même infatuation parlementaire.

Il y a peut-être, j'y insiste, chez M. Lanfrey, un accent un peu plus marqué de liberté religieuse : il ose être presque gallican! son *Histoire des papes* sentencieuse et dogmatique, gravement insignifiante, écrite dans cette belle sobriété qui bannit le mouvement et la couleur, la vie, est presque un manifeste : c'est la pensée des *Révolutions d'Italie* d'Edgar Quinet, reprise, modérée, assagie par un bon esprit calme qui ne donne pas dans les grandes visées de ces esprits ambitieux, exagérés et excessifs.

Les efforts de la démocratie qui s'essaye et se cherche par des hérésiarques comme Brueys et Arnaldo de Brescia, par ces tribuns comme Rienzi et Savonarole, sont traités de haut dans ce livre qui veut être magistral et impérieux. Par exemple, à propos de Savonarole : « on aurait peine à expliquer la faveur que ce sermonneur *imbécile* a rencontrée chez les historiens de notre temps sans les analogies qu'il présente avec certaines écoles démocratiques tout aussi impuissantes. L'historien les condamne sommairement et brièvement; et ses jugements souverains affectent la rigueur et l'austérité d'une formule. »

Ce sont là de purs mots; mais, à ne pas comprendre de tels hommes qui sont morts pour de belles espérances, on s'expose à mériter l'épithète injurieuse dont on ose se servir envers eux.

Pour M. Lanfrey, la démocratie n'est qu'une utopie maladive. Il croit voir en Napoléon : c'est pour cela qu'il le déteste.

Mais quelle erreur de transformer en démocrate ce fourbe aventurier qui disait hypocritement : « Tout pour le peuple, *rien par le peuple.* »

Massane, après avoir appuyé sur cette question plus que je ne le puis faire ici, montra la pensée « *des maîtres* » dont il s'était occupé, descendue dans l'enseignement par la complicité des écrivains scolaires. A ceux-ci les mensonges les plus audacieux ne coûtent pas pour appuyer la doctrine. C'est ainsi que l'un d'eux invoque, pour prouver les bienfaits de la monarchie absolue, la prospérité intérieure de la France sous les Bourbons ! « La royauté, par les mains de ses grands ministres, Sully, Richelieu, Mazarin, va devenir absolue : elle va se personifier dans Louis XIV ; elle va donner à la France la *prospérité* au dedans, la *grandeur* au dehors, et *légitimer ainsi* son autorité ! »

Il faut même quelque chose de plus que de l'audace pour oser parler de la *prospérité publique* sous le roi des Dragonnades, le roi du Père Letellier et de la Maintenon !

Le même historien, saisi d'enthousiasme pour l'unité administrative, dont l'ancien régime nous a légué l'insupportable héritage, affirme avec le même aplomb que, « dans ce grand travail d'administration, les Bourbons se montrèrent toujours intelligents, progressifs, animés du désir du bien ».

Quoi ! cette dynastie vindicative et égoïste, qui a fait peser sur la France des tyrans aussi exécrables que les pires des Césars ! cette famille qui com-

mence impudemment par un pipeur éhonté et astucieux pour être châtiée enfin, comme elle le méritait, en un bénêt timide, malveillant et perfide ; quoi ! un Henri IV, un charlatan qui abjura la Révolution du XVIe siècle dont il s'était servi, moindre à la fois et pire que Napoléon qui trahit comme lui la Révolution du XVIIIe ; quoi ! un Louis XIII, sinistre massacreur du Béarn et de la Rochelle, méchant homme et lâche, digne élève des jésuites, qui se servit du bras de Richelieu pour assommer les libertés communales et provinciales ; quoi ! un Louis XIV, vaniteux et majestueux histrion qui s'égalait au soleil, Louis XIV le plus terrible, le plus implacable des proscripteurs, qui mérita d'être comparé, par son clergé, insatiable de ruines et de supplices, à Théodose, destructeur du paganisme ; quoi ! un Louis XV, à la fois empuanti de débauche et de sang, le lâche vaincu de Rosbach, le Tibère du Parc-aux-Cerfs qui achetait de ses prêtres l'absolution par des proscriptions et des assassinats ; quoi ! un Louis XVI, cet imbécile qui ne sut pas comprendre Turgot, ce béat hypocrite, onctueux conspirateur qui, avec de beaux serments et de grandes promesses à son peuple, le vendait en dessous-main à l'étranger ; quoi ! — puisqu'il faut compter ceux-ci encore, — un Louis XVIII qui négocia avec la coalition notre ruine morale et politique, notre déshonneur et notre misère ; le menteur de la Charte ; le roi des massacreurs du Midi ; l'inventeur des cours prévôtales ; le chef des pelotons d'exécution qui fusillèrent Ney et Labédoyère, et

tant d'autres; quoi! pour finir enfin par l'odieux et le grotesque mêlés, un Charles X, galant stupide et cagot qui tenta de livrer la France, pieds et poings liés, aux rancunes et aux pilleries de ses gentilshommes et de ses jésuites.... Quoi! tous ces princes aventuriers, arrogants ou timides, mélancoliques ou furieux, astucieux ou hébétés, mais tous retors, tous perfides, tous traîtres, tous parjures, tous sanglants, tous implacables,... ils ont eu le souci de la gloire nationale, qu'ils ont déchirée et jetée sanglante de sang français sous les pas boueux de l'étranger? Ils ont eu l'amour du progrès, eux qui, par les mains furieuses de leurs prêtres et de leurs nobles, ont fait reculer l'Etat pesamment, sur les poitrines haletantes et mutilées du peuple?... A qui conte-t-on cela? et quel nom mérite le mensonge quand il est arrivé à cette impudence! Mais, en effet, toutes les débauches dont ils ont démoralisé la France, tout le sang versé dont ils l'ont affaiblie, toutes les richesses dont ils l'ont dévalisée par leurs voluptés ou leurs proscriptions, toutes les hontes dont ils l'ont déshonorée par leurs stupides défaites ou leurs pactes ignominieux, tout cela l'historien l'oublie! Il ne tient compte de cela : ce sont fadaises et bagatelles. Il reste là, admiratif, les yeux écarquillés, la bouche béante sur ceci : l'unité administrative!.... Ils ont donné à la France *l'unité administrative!* Cela lui suffit : un tel bienfait efface tous les crimes : c'est affaire à de mesquins moralistes de les leur reprocher : l'*historien,* lui, voit de plus haut, et en plus grand.....

Et ces mensonges sont d'autant plus criminels qu'ils s'adressent à la jeunesse qui n'est point à même de vérifier les assertions de l'historien qu'on lui impose. Car qui a écrit cela? M. Théophile Lavallée. Le talent très-inférieur de cet heureux compilateur, son peu d'originalité, en l'excusant, accusent de ses doctrines les écrivains auprès desquels il s'est informé.

En fin de compte, que sont ces doctrines? La justification de ce fameux axiome que M. de Bismark fit insolemment peser sur la France humiliée : *La force prime le droit!* De bonne foi, est-ce que ce système ne se résout pas à cette formule impie dont le monde a été indigné? Par là, ces historiens ont été réellement complices de l'abaissement et de la ruine de leur pays : c'est leur système qui s'est retourné, tout armé, contre nous. Puissent nos douloureuses épreuves et le scandale du monde nous arracher enfin aux suites périlleuses de cette idée qui, je le crains bien, n'a pas encore fini de troubler et d'avilir notre destinée.

CHAPITRE II

Comme quoi la Bourgeoisie a fait dévier le mouvement des communes.

Coullondre, ce méditatif mélancolique, toujours triste de tant de rêves meurtris, de tant de théories traversées par sa pensée curieuse et sincère, inquiète et douloureuse — enfin apaisée dans le fédéralisme, — Coullondre reprit, à son tour, la question de la Bourgeoisie.

— Selon lui, la Bourgeoisie était coupable ; elle eût pu, si elle eût véritablement compris le mouvement communal dont elle prit l'initiative, dater du XIIe siècle le commencement de notre liberté. Mais elle accapara et dénatura à son profit l'idée d'affranchissement local ; son avarice et son égoïsme se montrent à plein dans cette grande révolution qu'elle fit avorter en unité et en despotisme, comme elle tâche de le faire encore de la grande révolution du siècle der-

nier. La commune a été, pour elle, une arme contre la noblesse qu'elle enviait, qu'elle jalousait, et dont elle était, à vrai dire, très-vexée et pressurée.

Je ne l'accuse pas, — ajouta-t-il, — entendez-le bien, d'avoir tenté de détruire la féodalité : c'était la condition même de son existence; je l'accuse d'avoir fait l'unité monarchique et d'être la véritable créatrice de l'autorité royale. Qu'avait-elle besoin de faire cette destinée à l'ambitieux seigneur du Parisis? Est-il bien vrai qu'il ait été si avantageux que tous ces tyrans locaux, qu'on eût détruits les uns après les autres, aient été dévorés par un seul tyran qui, de toutes ces forces, s'est fait une force unique sans cesse accrue et toujours plus avide?

Ne pourrait-on penser que la liberté est plus facile à concevoir et à établir pour des peuples morcelés par la tyrannie féodale, qu'elle ne l'est pour ceux qui ont été violemment ramassés et écrasés par la formidable étreinte royale en une difforme unité? Une longue puissance monarchique fortifiée d'un prestige d'autant plus grand qu'elle est plus lointaine, presque invisible et intangible aux peuples avec lesquels elle ne communique que par des intermédiaires, est d'une éducation pire que l'habitude impatiemment supportée d'une tyrannie locale, qu'on voit de ses yeux, qu'on touche de sa main, et dont l'autorité diminue chaque jour par des guerres continuelles qui l'affaiblissent, par des rivalités avec les maisons voisines et égales qui l'humilient, enfin par tous ses excès et ses désordres *vus* et sentis directement.

Et les peuples (l'histoire des communes le prouve abondamment) pouvaient espérer de racheter petit à petit de leurs seigneurs affaiblis ou obérés leur liberté et leur indépendance. Le mouvement communal, que l'alliance de la royauté rendit incapable de fonder même la liberté civile, se fut ainsi développé dans sa tendance naturelle, qui est l'autonomie nationale et la liberté politique. Car le peuple, qui déjà s'y mêlait et s'y fut mêlé de plus en plus, en activant cette révolution vers sa conséquence logique, l'eût empêchée de stationner dans l'état où la voulait fixer la bourgeoisie; que cherchait celle-ci dans l'alliance des villes régies oligarchiquement et dédaigneuses des *populaires,* sinon un pacte commercial qui leur assurât mutuellement aux unes et aux autres, la sécurité de leur commerce? C'étaient des ligues ayant pour but la garantie contre un ennemi et un danger communs, plutôt que des confédérations. Par exemple, l'alliance des six villes, Worms, Mayence, Spire, Francfort, Gelnhausen, Friedberg, qui fut dissoute en 1226 par Henry, avait été spécialement contractée contre l'évêque de Mayence. Ces sortes de cités étaient unies pour les choses de la paix ou de la guerre; leurs juges et leurs échevins composaient une sorte de conseil à l'arbitrage duquel étaient soumises les discussions et les difficultés survenues entre elles.

On peut dire que là, ainsi que dans le groupe des villes qui formaient la ligue hanséatique, une première idée apparaît déjà du principe fédératif; mais

que cette idée était primitive et que la bourgeoisie était incapable de la développer! Il ne fallait rien moins que l'intervention de l'énergie populaire pour la rendre vivante et créatrice, et en réaliser la vertu dans une société vraiment indépendante et libre!

Je n'insiste pas sur ces considérations, auxquelles j'en pourrais joindre beaucoup d'autres, pour démontrer que l'anarchie féodale était une meilleure préparatrice à la liberté que la monarchie unitaire et constituée. Il serait temps d'étudier ces questions historiques en dehors de l'esprit qu'on y a porté jusqu'aujourd'hui. Quand donc aurons-nous des historiens qui consentiront à être démocrates dans le passé comme ils le sont dans le présent, et qui abandonneront enfin l'histoire telle que l'a faite la Bourgeoisie pour l'histoire directe du peuple même et des idées démocratiques !

Où serait la France, s'écriera-t-on, sans ce travail unitaire de la Bourgeoisie? — La France se serait formée autrement; par une fédération communale qui se fut étendue, de proche en proche, au-delà peut-être du territoire qui la compose aujourd'hui. La Bourgeoisie n'a jamais eu, n'a pas encore acquis, n'acquerra jamais le sentiment de la liberté politique; les choses civiles, seules, la préoccupent, et ces sortes de libertés nécessaires au trafic et à l'agiotage, à quoi elle est spécialement destinée.

Mais les libertés qui pourraient profiter autant aux autres qu'à elle-même, elle n'en veut pas : elle a toujours visé à gouverner et à diriger. Elle s'est

nommée *classe dirigeante*. Au XIIe siècle, incapable de s'entendre et de former entre ses diverses communes une alliance mutuelle qui eut eu raison des seigneurs, déjà peureuse égoïstement de mêler le peuple à ses affaires, craignant qu'ayant participé aux luttes il ne voulut participer au bénéfice, elle préfère, à une liberté acquise courageusement par ses propres efforts et profitable à tous, des grâces et des priviléges concédés à prix d'argent et protégés par une force qu'elle crée elle-même et qu'elle accroît sans cesse. Elle sera telle tout le long de son histoire : tour à tour alliée ou hostile aux despotes, selon qu'ils partagent leur puissance avec elle, ou lui imposent l'égalité de la commune servitude.

Ce roi de France qu'elle a fait tire un habile profit de ses propres passions contre elle-même et les ennemis qui l'inquiètent et le gênent. Il sent ce qui sortirait de périlleux pour lui d'une entente généreuse de la Bourgeoisie et du Peuple ; sa politique réussit à éloigner celui-ci de celle-là, et à les irriter l'un et l'autre jusqu'à une irréconciliable inimitié qui l'assure contre tous deux. Aussi cette fatale alliance de la Bourgeoisie avec la Royauté acheva de pervertir celle-là, qui acclama dans le Roi le restaurateur de sa chère unité césarienne et de la grande machine impériale.

Par là, toutes les révolutions bourgeoises ont été frappées d'incapacité : elles ont généreusement annoncé les plus beaux principes et les idées les plus

[illegible]aires ; elles n'ont pas su, ou n'ont pas pu, [illegible] pas voulu les réaliser. Son égoïsme a averti [illegible]asse transitoire qu'au triomphe des doctrines [illegible]ées témérairement au peuple, elle perdait le [illegible] de la Révolution ; et ce profit, quel était-il? De [illegible]placer dans sa puissance la caste qu'elle tendait à [illegible]verser. Je ne dis point que cet égoïsme fût raisonné, volontaire : il était instinctif. Ni les vertus ni les hommes extraordinaires n'ont manqué à la Bourgeoisie ; mais ses révolutions, faites pompeusement au nom de la Liberté, contenaient un principe contradictoire qui les démentait et devait finir par les détruire.

Qu'a gagné Jacques Bonhomme à l'affranchissement des communes bourgeoises? Beaucoup, sans doute, par l'enseignement de révolte et le désir de liberté qu'elles lui ont donnés ; mais, directement, rien. Notre ami Cavayrac a eu raison de dire que le petit peuple (paysans et ouvriers) ne gagne pas beaucoup de passer de la domination féodale à la dominatinn des communes, que le pauvre Jacques Bonhomme, dans le demi-réveil de sa conscience, remplie de rêves vagues et de visions prophétiques, essaie de remuer un peu de la place où on l'a attaché, qu'il se promène naïvement par groupes, proclamant son espérance et annonçant que la parole évangélique va être accomplie, qui a dévolu le nouveau royaume céleste aux pauvres et aux humbles ; le Roi, le Royaume, le Noble, se rueront à la fois sur le misérable et l'envelopperont d'une fureur impi-

toyable dont il restera meurtri et saignant, effarouché, tremblant pour des siècles.

Maintenant, qu'importent les fâcheries, les querelles de la Bourgeoisie et du Roi : l'une voulant partager l'exercice du pouvoir absolu, l'autre le voulant détenir tout entier? Qu'importe que la royauté, sans changer d'essence pour cela, devienne, avec le parlementarisme, de personnelle, oligarchique? Qu'importent les longues vicissitudes de la rivalité de la bourgeoisie et de la noblesse qui, chaque fois, descend de l'aristocratie qu'elle était autrefois, à n'être plus que la domesticité du prince? Qu'importe que l'ancienne noblesse féodale, détruite par la bourgeoisie, se soit relevée, en celle-ci, en féodalité financière? Qu'est-ce que le peuple a gagné à ces querelles? Qui, sinon quelques grands esprits généreux que leur charité pour l'espèce humaine met en dehors des classes et des temps, qui a eu véritablement pitié du « povre peuple »? Qui s'est inquiété de lui pour lui-même, pour son bonheur! Prenez garde de vous méprendre à ces plaintes qui ont l'air de lui être charitables : quand la royauté et la bourgeoisie s'aperçoivent qu'il en est réduit à une misère insolvable, et qu'à la pression il n'en sort plus que du sang et des larmes au lieu d'écus, alors, elles parlent, oui, de le soulager un peu des tailles; mais est-ce par pitié? Non point! C'est par intérêt et avarice : il faut bien ménager en lui le principal producteur de l'impôt; s'il meurt tout à fait, le pauvre Jacques, le travail mourra avec lui, et où trouveront-elles de l'argent?

Le « bon » Henri IV, le « farceur » de la *poule au pot,* l'avoue clairement, lui ; écoutez : « Quoy donc ! dit-il, si on ruyne mon peuple, qui *me* nourrira ? Qui soutiendra la charge de l'Etat ? Qui *paira vos pensions ?* »

Cette unité politique et administrative façonnée par la collaboration du roi et du bourgeois, par combien de misères et de ruines, par combien de Frances généreuses, impitoyablement massacrées, l'a-t-on imposée à cette France nouvelle qui a failli y perdre toutes ses vertus et tout son génie ! Exécrable cauchemar qui épuise l'âme haletante, que cette histoire de la vieille France où l'on voudrait nous montrer la main de la Providence ! Et par quelle série de mensonges, d'idées mises en avant et trahies aussitôt, la bourgeoisie s'est-elle avancée en cette domination sous laquelle elle prétend immobiliser le monde !

C'est là, si je ne me trompe, le vrai caractère de la bourgeoisie ; elle a eu, encore une fois, comme d'inspiration, quelques idées vraies et justes ; mais son égoïsme qui l'a empêchée de les mener jusqu'à leur fin logique les a presque immédiatement faussées par la pratique. Il est facile à ses apologistes de montrer en elle l'initiatrice des principes dont la démocratie s'est emparée, mais, race intermédiaire, amphibie, en quelque sorte, entre la noblesse et le peuple, elle n'a pas plutôt affirmé les principes qu'elle travaille en hâte, à en restreindre la réalisation, et à les détruire, petit à petit, par une politique extérieure et hypocrite. La noblesse, que

je ne défends point d'ailleurs, a eu des défauts plus honorables ; elle n'a point joué avec les principes et avec les idées, sinon à l'époque où, déjà corrompue pas la défaite, elle s'est adultérée de l'esprit sophistique, ergoteur et jésuite de la bourgeoisie. La noblesse, hardiment, a fait découler son droit de sa force, et s'est posée en souveraine qui tenait de la conquête la propriété qu'elle réclamait sur les choses et sur les hommes de notre terre. La Bourgeoisie, ennemie de la Noblesse, ne pouvait, comme celle-ci, se réclamer de la force. La conception de la justice lui apparut, par instants, et dans des hommes extraordinaires, dont elle se vante, dont elle se décore aux yeux du peuple et que chacune de ses actions trahit impudemment et fait mentir; mais elle ne pouvait s'en tenir à la justice dont les conséquences eussent supprimé logiquement cette autorité et cette direction auxquelles elle prétendait.

Ni justice ni force! Que lui restait-il donc? — Un compromis des deux principes, une combinaison qui alliât les deux choses en une même sous un mot nouveau capable de dérouter et de duper les esprits ; elle inventa la *légalité,* c'est-à-dire une puissance indéfinissable qui, fabriquée par elle-même, par ses avocats et ses représentants, n'est autre chose, en fin de compte, que le bon plaisir royal transmué habilement en formalisme juridique. Toutes les révolutions qu'elle a faites ont été des duperies ; et ce n'est point sa faute si le peuple, s'emparant à son tour des principes qu'elle mettait bellement en avant

pour les justifier et les légitimer, a prétendu les appliquer avec elle d'abord, ensuite contre elle-même.

Oui, en toutes choses, cette race intermédiaire s'est arrêtée en mi-chemin ; à peine avait-elle tenté les voies de l'avenir, qu'effrayée des perspectives qu'elle y découvrait, elle les a rebroussées promptement, s'efforçant d'arrêter de sa masse immobile, inerte, le peuple tumultueux qui la suivait, et qui, la renversera.... il faut qu'il passe !...

Elle n'a pas su, nous l'avons dit, pousser jusqu'à la liberté politique ces franchises municipales dont elle fait sonner si glorieusement la conquête. Elle a fait pis que de ne pas les poursuivre : elle les a reniées ! elle les a trahies ! Mêlée à l'autorité des rois par leurs ministres et leurs conseillers qu'ils choisirent parmi elle, elle se retira à elle-même aisément tous les principes qu'elle s'était fait accorder au début. Elle les a sacrifiés à cette manie d'unité politique et administrative qui lui assurait, sur tous les peuples qui forment la France actuelle, une exploitation et une domination plus faciles, se préparant d'ailleurs, ainsi qu'elle y a réussi, à accaparer à son avantage cette royauté qu'elle avait faite si immense et si forte. Tous les rois populaires chez ses historiens et chez elle sont ceux qui ont travaillé le plus énergiquement ou le plus frauduleusement à la constitution de cette belle unité, par l'anéantissement successif de toutes les libertés municipales et provinciales : Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, voilà les hommes fatals, exécrables des-

tructeurs de la liberté française, qu'elle impose à la reconnaissance de la postérité comme les créateurs de la France, les génies providentiels qui ont imposé à ces peuples si divers l'apparence difforme et douloureuse d'une nation une et indivisible! Avec quel art et quelle hypocrisie ils ont emmasqué du beau nom de *Patrie* cette unité artificielle et despotique à laquelle ils ont contraint, implacablement, les personnalités vivantes de tant de peuples! Et cette confusion subsiste encore à notre époque en quelques âmes naïves, qui assimilent la patrie française à cette forme centraliste, imposée si rigoureusement, à si grand'peine, au prix de tant de sang et de ruines!

Voilà donc la patrie faite comme elle l'avait rêvée pour son avantage; c'est bien! Va-t-elle la défendre, maintenant? serrer les corps de ses fils en murailles contre l'étranger, ou les joncher, au moins, sous les pieds de l'invasion triomphante, en pavés sanglants? — Vous la connaissez mal de l'espérer : les exemples individuels, ici, ne prouvent rien; et les héros, les groupes sublimes que vous me pourrez citer n'illustrent qu'eux-mêmes, et non la masse qui n'a pas su les imiter.

J'entends : Vous m'allez parler de 92? — Dans cette mêlée furieuse et sublime, je veux bien croire que la bourgeoisie a fait son devoir, pêle-mêle avec le peuple qui l'enveloppait de son enthousiasme contagieux; mais comme elle s'en est vite repentie! De qui était formée cette jeunesse dorée qui assommait,

à coups de cannes, les républicains, qui fouettait les femmes, et, dans l'orgie, appelait le retour de l'ancien régime? Etaient-ce des nobles que tous ces muscadins ridicules et odieux?....

Mais passons! — Nous voici en 1814 et en 1815. Que fit la bourgeoisie? Les ouvriers voulaient se battre, et sinon protéger, du moins honorer de leur mort ce grand désastre de la patrie. La bourgeoisie eut peur : c'était la révolution qui remuait encore dans la canaille; il fallait empêcher cela. La bourgeoisie ne voulut point d'une défense qui eût endommagé *ses maisons* et compromis *ses capitaux*. Elle gagna une bataille à sa façon : elle spécula sur l'entrée des alliés. Je me trompe; je ne lui rends pas justice : formée en garde nationale, elle fit cette prouesse d'acclamer l'étranger! Le colonel Fabvrier était venu à Paris pour tâter la possibilité de la résistance : sans des officiers russes, il était massacré.

Plus tard, son philosophe, le philosophe de la demi-pensée, du demi-système, du compromis et des mensonges, Victor Cousin, en pleine chaire, acclamera Waterloo comme un succès de la France, et l'étranger comme un sauveur!

Et, lâche dans le bas, elle intriguait en haut, négociait, complotait.... diplomatiquement, par Fouché, par Talleyrand; elle offrait la France vaincue aux vengeances de l'étranger, et la Révolution humiliée aux vengeances des Bourbons..... Voilà — et j'évite les détails — ce qu'elle a fait en 1814 pour la défense de la patrie. Elle n'a songé qu'à elle, qu'à

son intérêt, et à s'assurer, par un premier essai de parlementarisme, une part de ce pouvoir royal qu'elle restaurait : restauration *légitime,* selon ses historiens, *nécessaire* même. La longue collaboration de la bourgeoisie et de la royauté devait finir par cette alliance dans laquelle leur apparaissait la consommation des temps !

CHAPITRE III

Le régime représentatif.

Et le régime parlementaire, tel qu'il est entendu et pratiqué par la bourgeoisie, qu'est-ce autre chose que l'avortement d'une idée juste, un sophisme habile ou un impudent mensonge selon les circonstances? L'idée de la *représentation* nationale, de *mandataires* délégués par les citoyens pour les maniements des affaires publiques, est rationnelle en soi; mais pour que cette représentation soit véritable et sincère, il y faut un système de garanties qui, forçant les mandataires à l'observation stricte de leur mandat, assure la pleine exécution de la volonté nationale. Or, aucune de ces garanties n'existe dans les pays soi-disant parlementaires où tous les pouvoirs, concentrés dans une seule Assemblée, constituent à celle-ci une tyrannie multiple et anonyme et pire que

la tyrannie d'un seul. La représentation nationale, dans son organisation actuelle, n'est qu'un leurre et une fiction. Les députés ne sont point de simples employés, des régisseurs, des gérants préposés par la volonté du peuple à l'administration publique ; ce sont des maîtres, indiscutables et à la fois sans responsabilité ; car, dites-moi, quelle est la pénalité contre les représentants qui trahissent et transgressent les intentions, les ordres des citoyens qui les ont élus ?

Un député capte ses électeurs par un programme plein de promesses républicaines ; à peine est-il à la Chambre, le voici qui trafique de sa voix au profit d'un prétendant ou d'un usurpateur...

« — Oh ! de cela, — interrompit Carascause, — les exemples ne manquent pas chez nous : combien de royalistes se sont fait nommer frauduleusement, promettant à nos populations décentralistes et fédéralistes la restauration de leurs libertés locales qu'ils ont été les plus diligents à étouffer. »

— Eh bien ! quelle sera contre ce député le recours des électeurs qu'il a abusés ? — Ils ne le renommeront pas : la belle affaire ! Il n'en aura pas moins fait le mal et commis la pire et la plus indigne des trahisons, impunément. La loi, justement sévère pour les vols qualifiés d'abus de confiance, est désarmée vis-à-vis de ce misérable ! Le *commis* échappe à la surveillance et à la vindicte de ses commettants qu'il a dupés : première fiction ! Car, tout le temps qu'il siége contre la volonté même de ceux qui l'ont

envoyé, il est censé les représenter! Il discute, il vote, il légifère pour eux! en leur nom!... Je le demande : où est la probité d'un pareil système?

Une autre théorie de nos parlementaires, vraiment précieuse, c'est que tout le droit du peuple est épuisé par le seul acte de l'élection. De temps à autre, tous les cinq ans, je suppose, il sort de chez lui, un chiffon de papier en main : il va nommer une autre Assemblée ce jour-là ; il exerce sa souveraineté, aussi pleinement que le lui permettent une législation vexatoire qui s'évertue à la restreindre, et des manœuvres perfides qui l'embarrassent : il l'a déposée tout entière dans l'urne ; elle va se transmuer, par une belle mystification métaphysique, en une Assemblée qui, pendant cinq autres années, le gouvernera sans contrôle, sans sanction, indiscutablement.

Ainsi le peuple s'absorbe dans ses mandataires; et dès qu'il leur a prêté son autorité, toute autorité expire précisément en lui.

Hier, ses nouveaux élus, la bouche fendue de belles promesses, l'œil luisant de caresses émues et compatissantes, humblement, l'échine basse, quêtaient son attention, mendiaient ses voix. Aujourd'hui, maîtres arrogants, fiers comme d'une vertu qui leur serait propre de la main populaire qui les a haussés au pouvoir, les voilà qui traitent comme une foule vile, gouvernable sans pitié ni merci, à tous les caprices, ceux qu'ils saluaient la veille de « chers électeurs! » de « chers concitoyens! » Ils se méconnaissent jusqu'à considérer, comme leur pro-

priété inaliénable et personnelle, la souveraineté temporaire et occasionnelle qu'ils ont reçue de la volonté populaire. Et voilà un parlement qui s'arroge d'administrer et de gouverner un peuple, sans que celui-ci ait plus le droit d'intervenir! Le voilà, encore une fois, qui réunit en ses mains tous les pouvoirs! Les contradictions de ces majorités capricieuses faites, défaites et refaites par l'intrigue et la vénalité seront imposées au peuple comme *la Légalité* suprême et inviolable? Il n'aura qu'à se courber, rebelle s'il murmure, coupable de lèse-majesté s'il s'impatiente ?...

Est-ce là, véritablement, une représentation réelle? sincère? loyale même? Est-ce autre chose, à proprement parler, que l'escamotage de la souveraineté populaire, une combinaison chimérique du gouvernement direct et de l'unité monarchique? Qu'est-ce donc, enfin, qu'une pareille Assemblée? Un Néron, un Caligula, un Elogabale monstrueux à cinq cents têtes hurlantes et voraces, se menaçant et se dépeçant les unes les autres, s'offusquant de vapeurs sanglantes et, des griffes crispées de ses mille pattes, se cramponnant au corps douloureux de la patrie [1].

Cette conception révèle encore le caractère intermédiaire et hybride de la bourgeoisie. Et pourtant je n'ai considéré le régime représentatif que dans

1. Écrit en 1872.

les progrès que lui a imposés l'influence des idées démocratiques, c'est-à-dire, déjà modifié par le suffrage universel. Le véritable idéal bourgeois, tel que la réaction moderne voudrait le restaurer, était le suffrage restreint qui réduirait le pays *légal* à quelques milliers de citoyens. Le travail et l'intelligence écartés de toute participation au gouvernement, frappés en quelque sorte, non-seulement d'incapacité mais d'indignité politique, formaient une plèbe sans nom et sans droit, soumise à la propriété et à l'agiotage constitués en aristocratie. Petit à petit, obligés, comme les colons sous l'empire romain, de se recommander d'un patron, le travail et l'intelligence eussent, en passant par la clientèle, descendu jusqu'au servage.

Aussi (et cela donne raison à notre ami Caveyrac), la bourgeoisie restaurait l'ancien chaos impérial d'où l'invasion barbare a fait sortir la féodalité. Mais elle comptait bien qu'un pareil tumulte de nations, qu'elle regardait comme impossible dans les conditions historiques actuelles, ne viendrait point, cette fois, lui enlever le bénéfice de la transformation politique et sociale qu'elle préparait.

La féodalité, dissimulée habilement sous des mots nouveaux, serait reconstituée à son profit et à sa gloire. Ce rêve, si impossible qu'il nous paraisse, ne fut pas loin de se réaliser : le suffrage universel, en appelant toute la masse de la nation à la vie politique, nous a sauvés.

Mais, loin d'avoir fini son œuvre, c'est à peine si

le suffrage universel l'a commencée; il ignore encore ses droits, il est encore peureux de sa puissance. La démocratie qui, par lui, s'initie aux affaires, n'a pas osé, sinon en quelques penseurs hardis et en tentatives violemment réprimées, s'affirmer dans toutes ses conséquences.

Il y a entre la pratique du régime constitutionnel, tel qu'il a été installé par la bourgeoisie, et l'exercice sincère et vraiment actif du suffrage universel, une incompatibilité qui les gêne l'un et l'autre et qui n'a pas encore été déterminée. La stricte raison dit que la démocratie ne peut subsister dans une forme qui a été inventée pour une destination tout autre : la domination oligarchique d'une classe particulière.

Il faut que la nécessité de se mettre en harmonie avec le suffrage universel, principe nouveau qui la crée et la justifie, transforme radicalement la représentation nationale. Elle ne peut plus être considérée comme inégale et supérieure à la masse des citoyens dont elle sort; elle n'est point une volonté qu'ils fondent au-dessus d'eux et auprès de laquelle ils démissionnent de la leur; elle est *leur* volonté qui se continue et qui s'incarne, gardant le droit de se réviser, de se modifier et de se corriger. Comme c'est l'ensemble des pouvoirs réunis dans la même main qui fait la tyrannie, il s'agit d'opérer la division de ces pouvoirs, en restreignant les fonctions de l'Assemblée, et surtout en réservant aux électeurs, vis-à-vis d'elle, un droit perpétuel de contrôle, d'appel et de dissolution.

— « Très-bien ! très-bien ! dit Lhoras — Ah ! si la grande Révolution eût compris les Girondins, le régime représentatif ne serait point cette fiction déshonnête, que vous avez décrite, Coullondre. Je me souviens d'un discours de Vergniaud, prononcé le 31 décembre 1792 où, déjà, la perpétuité du droit populaire est réclamée contre les usurpations de la Convention. Coullondre ne regrettera, ni aucun de nous, je suppose, la citation d'un passage qui m'a frappé particulièrement. Il est curieux et précieux de comparer, à cette distance de temps, les différentes expressions de la même idée. « La souveraineté du peuple — dit ce grand orateur qui n'était pas, lui, un bruyant débiteur de lieux communs, — c'est le pouvoir de faire les lois, les règlements, en un mot tous les actes qui intéressent la *félicité* du corps social.— (Remarquez ce mot *félicité,* je vous prie : Vergniaud ne pense pas que le pouvoir, dont le peuple investit l'Assemblée, doive s'exercer pour la domination, mais pour le bonheur public.) — Le peuple exerce ce pouvoir ou par lui-même ou par des représentants ; dans ce dernier cas, et c'est le nôtre, les décisions des représentants du peuple sont exécutées comme lois ; mais pourquoi ? *Parce qu'elles sont présumées être l'expression de la volonté générale. De cette présomption dérive leur force, de cette présomption dérive le caractère qui les fait respecter.* — D'où il résulte que le peuple conserve comme *un droit inhérent à sa* souraineté, *celui d'approuver ou de désapprouver ;* d'où il résulte que, si la *volonté présumée ne se trouve pas con-*

forme à la volonté générale, le peuple conserve comme un droit inhérent à sa souveraineté celui de manifester son vœu, et qu'à *l'instant où cette manifestation a lieu, doit disparaître la volonté présumée, c'est-à-dire la décision de l'Assemblée nationale.* Enlever au peuple ce droit, ce pouvoir, ce serait le dépouiller de sa souveraineté, *la transférer par une usurpation criminelle sur la tête des représentants qu'il aurait choisis : ce serait transformer ces représentants en rois ou en tyrans.* » Les Jacobins, les Robespierristes, les rhéteurs sentimentaux se proposaient d'imposer au peuple le règne « de leur vertu » emphatique, inquisitoriale et niaise : les bourgeois farouches de la Montagne furent incapables de comprendre et d'aimer cette grande liberté, vraiment démocratique, devant laquelle les convoquait et les citait le grand orateur girondin. Mais continuez, Coullondre : je ne veux point, comme on dit, passionner le débat par des colères que d'aucuns jugent rétrospectives, comme si ces grandes luttes historiques, où s'agite le sort de deux idées ennemies, étaient du passé et n'étaient pas au contraire toujours présentes, toujours actuelles, tant que la cause de la justice n'aura pas triomphé!

— « Oui! oui! cria Nabrigas; laissons les Jacobins maintenant, va! nous les retrouverons bien tout à l'heure. »

L'indignation de Nabrigas, toujours prêt contre les Jacobins et les unitaires, les centralistes de toute couleur et de toute nuance, souleva une hilarité

joyeuse et amicale à laquelle il se mêla lui-même de bon cœur.

Coullondre reprit :

« Il n'y a que le fédéralisme qui assure au peuple ce droit d'intervention ; dans ce système, la souveraineté populaire est toujours en activité ; elle s'exerce continuellement, montant de la commune au conseil exécutif, et du conseil exécutif redescendant à la commune. Là, point d'Assemblée qui concentre en elle, souverainement, presque infailliblement, l'autorité éparse et vivante dans tous les citoyens. Le gouvernement de l'Etat ou, pour mieux dire, l'administration de la chose publique, se fractionne en une multitude de fonctions qui se limitent, se contrôlent, se pondèrent mutuellement. Les pouvoirs de l'Assemblée nationale, strictement définis par la loi et bornés à la simple gestion des affaires générales de la République, ne peuvent usurper sur les droits du peuple ni attenter à la liberté des cantons et des communes.

A côté de cette première Assemblée qui, élue proportionnellement au nombre de la population, représente la masse indistincte et indivise du peuple confédéré, une autre assemblée où chaque canton considéré comme souveraineté distincte envoie un nombre égal de députés, est chargée de garder, de défendre, de protéger la libre personnalité des cantons associés. Ainsi sont doublement affirmées l'unité morale qui fait les nations et les libres autonomies locales qui font les libres Républiques. Ce n'est

pas tout : outre ces deux représentations générales du peuple et des cantons, chaque canton qui, à son tour, est une association de communes libres, se gère, s'administre, se gouverne à son gré par une assemblée élue. Je voudrais que l'organisation cantonale reproduisît en petit l'organisation nationale ; c'est-à-dire, qu'à côté de l'assemblée des députés qui représenterait le peuple des cantons, il y eut une assemblée des communes qui représentât la personnalité distincte de celles-ci, et eut mission de sauvegarder leurs libertés, comme le Conseil des Etats a charge de sauvegarder la liberté cantonale.

Cela suffit-il pour assurer la nation, le canton, la commune contre les trahisons où l'incapacité de ses mandataires ? Point encore. Il faut que la nation se réserve, vis à vis de l'assemblée générale ; les cantons, vis à vis de l'assemblée cantonale ; les communes, vis à vis le conseil communal, le droit de contrôler leurs actes, d'approuver ou de réprouver leurs décisions, d'en réclamer la dissolution immédiate et de provoquer la correction ou l'abrogation des articles constitutionnels que l'usage a démontrés insuffisants aux nouvelles conditions de la vie politique.

Voilà, en abrégé, l'organisme vivant que l'idée fédérative oppose au lourd mécanisme artificiel et despotique des gouvernements unitaires et centralistes.

— « Je demande à vous interrompre ici pour une observation, dit Nabrigas. Votre exposition du système fédéraliste n'est pas complète. Vous avez omis de parler du tribunal fédéral, ou plutôt des fonctions

qui sont comprises sous ce titre, et dont on pourrait, à mon avis, investir le Conseil des Etats. Le système fédératif remplace la vieille idée métaphysique d'unité par l'idée positive d'harmonie. L'harmonie d'une confédération, c'est l'entente des différentes libertés qui se sont associées pour la composer; mais il peut survenir entre ces libertés, c'est-à-dire, entre les divers cantons de la nation, entre les diverses communes d'un canton, des cas litigieux et processifs : qui en connaîtra? Qui les résoudra selon le droit fédéral? Ou un tribunal établi exprès, comme en Suisse, ou le Conseil des Etats constitué en tribunal pour juger les différends des cantons, ou le Conseil des communes pour juger les différends des communes?

Ce tribunal est une sorte de justice de paix nationale ou cantonale; c'est une des créations les plus importantes du système pour prévenir la possibilité de collision ou de séparatisme, et appliquer aux cantons et aux communes la législation fédérale. La connaissance des délits graves commis par les cantons contre le pacte pourrait être, de même, attribuée au Conseil des Etats et à l'Assemblée nationale réunis extraordinairement. Il y a là toute une législation très-simple à instituer pour garantir l'unité *morale* de la confédération. »

— « Je vous remercie de votre interruption; mais je n'avais point l'intention d'exposer dans toute son étendue le système fédéraliste. Je voulais seulement montrer que c'est en lui seul que l'on peut trouver la pratique sincère et loyale du régime re-

présentatif, et que la Bourgeoisie qui s'imagine avoir inventé ce régime et qui en fait tant de bruit a été incapable de le comprendre et de le pousser à ses conséquences logiques, jusqu'où il devient vraiment la liberté, c'est-a-dire le gouvernement de tous par tous.

Ne vous semble-t-il pas que nous devrions aujourd'hui en rester là, et que c'est une tâche suffisante d'avoir amené à cette conclusion l'analyse historique que nous avons poursuivie de l'Idée Fédérative? L'exposition de l'organisation fédéraliste est une autre tâche, distincte de celle que nous venons d'accomplir, et qu'il est bon d'ajourner.

Ce n'est pas tout d'avoir démontré l'incapacité de la tradition centraliste et unitaire — de la tradition bourgeoise, — à assurer la liberté. Il faut démontrer encore que la pensée fédéraliste n'est pas une pensée abstraite, mais la résultante de l'Histoire Romane, la tradition positive des peuples méridionaux, — ouvriers et paysans — et que l'avénement progressif des classes populaires annonce l'*ère des fédérations,* comme dit Proudhon, et la reconstitution de notre race. Il faut prouver que l'Idée fédérative est notre *idée ethnique,* que les Peuples Latins, chez qui elle commence à se formuler, l'ont prophétisée dans toutes leurs Révolutions; que la tendance générale de leur histoire en est la révélation constante.

Cette seconde partie de la tâche que nous nous sommes donnée, doit s'ouvrir logiquement, à mon avis, par la discussion de ce fameux principe de na-

tionalité qui a tant remué notre siècle. Là encore, nous constaterons l'infirmité de la conscience bourgeoise qui a eu la demi-gloire de deviner ce principe, mais aussi la honte de l'abandonner avec épouvante, sitôt qu'elle en eût aperçu les conséquences révolutionnaires.

Ainsi l'idée de patrie enniaisée dans un chauvinisme emphatique,

L'idée de nationalité fourvoyée dans un labyrinthe de sophismes et de fourberies dialectiques;

L'idée de commune piteusement avortée en une centralisation, destructrice des communes;

L'idée représentative falsifiée et aboutissant triomphalement à ceci : l'asservissement légal du Peuple par le Peuple,

Voilà le bilan politique des classes dirigeantes!

Comment auraient-elles compris en effet l'idée de nationalité — qui est une idée essentiellement fédéraliste, — elles pour qui les nations ne sont que des agrégations constituées par la ruse et par la force, et dans lesquelles cent nationalités suffoquent et agonisent, horriblement étranglées dans les liens d'une unité oppressive et meurtrière!

Pour nous, les nationalités sont des individualités historiques, déterminées par leurs caractères philologiques ou ethnologiques, et par leur propre conscience surtout; c'est-à-dire qu'il n'appartient point à l'Etat, — quel qu'il soit, République ou Monarchie, — de grouper ces personnalités collectives en empires engloutissants où elles disparaissent, enfin, rui-

nées et évanouies !..... Les nations, dans une confédération, sont des personnes civiles et politiques, au même titre que leurs propres citoyens sont, par rapport à elles-mêmes, des personnes politiques ou civiles. Mais la formation d'un groupe national est un fait de liberté qui est au-dessus de tout gouvernement, — quel qu'il soit, — et le gouvernement est en rébellion contre la justice qui prétend disposer, sans leur consentement, des divers peuples de son territoire, déformé à son caprice, en arbitraires divisions administratives. Il a le devoir exprès de respecter le génie et la liberté de ces nations comme de respecter la liberté et les aptitudes des citoyens. — L'atroce cruauté que de traiter comme une vile matière inerte et qui ne souffre point, qu'on peut mutiler et charcuter à plaisir, ces collectivités si vivantes et si sensibles, qu'on appelle des nations! Croient-ils donc façonner un peuple *un,* comme ils disent, en ajoutant bout à bout, en ligaturant les uns aux autres, des membres épars de nations détruites, tronçonnés à coups de couperet sur le billot saignant de leur unité!...

Les peuples tailladés et victimes ne saignent ni ne pleurent? — Demandez-le à l'Alsace et à la Lorraine, coupées de la France; demandez à la France, estropiée de l'Alsace et de la Lorraine!...

Le principe de nationalité, voilà donc, mes amis, le principe d'où nous devons partir pour achever déductivement la définition de l'Idée fédérative : depuis la Commune — première patrie qui seule a le droit

de faire la nation en s'agrégeant contractuellement selon ses affinités naturelles à d'autres communes; — nous gravirons la succession de notre Idée, par la nation qui est la Province, c'est-à-dire l'association de communes égales et libres, — par l'Etat qui est la confédération des nationalités provinciales libres et égales, jusqu'à la Fédération universelle de notre race, apaisant et conciliant souverainement, dans la mutualité d'une liberté fraternelle, ses mille peuples, si longtemps séparés par le hasard des victoires et la perversité des princes, ou, ce qui est pis encore, accouplés par la force à d'autres peuples dans d'odieuses promiscuités! — Et bientôt, mes amis, — nous l'entendrons, je vous le dis — de tous nos pays, de toutes les mottes de notre terre romane, jaillira, dans une acclamation unanime, la paix fédérale de la République Latine! »

Ettous, nous nous levâmes pour saluer par un vivat enthousiaste l'espérance magnifique de notreami; et, certes, à ce moment, cette grande paix romane était réalisée, vivante dans toutes nos consciences!...

Il n'y eut point d'avis contraire à celui de Coullondre; il fut donc convenu que l'on se retrouverait de nouveau pour exécuter entre nous le plan qu'il avait ébauché: L'émotion de la patrie universelle, entrevue dans la splendeur de ce rêve, palpitait encore dans tous les cœurs, quand de Valaure nous fit signe de la main; et nous nous tûmes pour l'écouter, car nous sentions à ses gestes et à ses regards que toute son âme patriote abondait à ses lèvres.

CHAPITRE IV

La Patrie Romane.

Salut ! inmourtalo Patrio !
Units pèr la fraternitat
Trabalhan pèr tu : — nous àtrio
De te fa creisse en pontestat !
E, pèr que sios mai enlusido,
Te ba dounan tout : le respir,
La suson, le cor e la bido
Sèns un renec, sèns un souspir !

(Augusto Fourès, *Le cant des poutiès.*)

Maintenant, amis, ne nous séparons pas sans donner une pensée à cette Patrie de la Langue d'Oc qui, quoi qu'on ait fait pour lui mutiler son génie et pour l'avilir, a déposé en nous, ses fils pieux, cette grande espérance de la Liberté d'où la France recevra son salut. Affirmons que c'est à elle seule, à l'énergie de sa grande âme nationale, qui a résisté à toutes les violences et à toutes les conspirations, que nous devons cette idée suprême de Fédération, dans laquelle elle se retrouvera libre d'une magnanime liberté, forti-

fiée de la liberté de tous les autres peuples de notre Race. Et promettons-nous, nous tous ici, hommes de science, historiens, artistes ou poëtes, de relever notre génie indigné de la défaillance où comptaient 'épuiser enfin la haine et la ruse de l'abominable tyrannie qui nous exténue depuis six cents ans. Jurons de ne laisser aucune minute de notre vie oisive pour sa gloire et pour sa liberté, et de nous faire les missionnaires de l'esprit vivant qui, presque d'un seul jour, n'a cessé de magnifier jusqu'à l'épopée les efforts héroïques de son insoumissible indépendance. Donnons-nous cette tâche de vivifier la tradition de notre Liberté dans les âmes, obscurcies par le travail assidu d'un génie ennemi du nôtre, ou honteusement engourdies par l'ignorance des vertus paternelles qu'elles recèlent encore au profond d'elles-mêmes, et qui ne demandent qu'à éclater de nouveau dans une superbe apothéose. Que chacune de nos œuvres soit une exultation impeccablement fidèle de cette Patrie Romane qu'on a pu ruiner dans le passé, mais qui, dans nos cœurs et dans nos consciences, se prépare pour un prochain avenir. Troubaires, le plus sublime Romancero qu'il ait été donné à un poëte de concevoir, vous espère et vous attend : dans l'incomparable épopée de nos désastres, cherchez hardiment les belles promesses de notre avenir! Historiens, évoquez, à l'incantation puissante d'une âme patriote, évoquez, du milieu de nos ruines amoncelées, la figure gigantesque de notre Liberté Romane! Rendez à ce peuple ses aïeux,

tout furieux encore des angoisses de leur torture et glorifiés, pour son enseignement, dans le geste suprême de leur martyre. Suivez à la piste, à travers les siècles, depuis Vigilance, qui commence contre la théocratie romaine la longue querelle du génie Ibérien, jusqu'aux Camisards, qui transmettent aux temps nouveaux ouverts par la Révolution, le testament politique de notre Race : suivez du ve au XIXe siècle la persistance de l'Idée Romane, toujours combattue, toujours vaincue, mais infatigablement renaissante, et qui va, enfin, faire explosion dans un triomphe définitif.

« Le Languedoc — a dit un de nos historiens nationaux, l'un des pères de notre Renaissance, Napoléon Peyrat, — le Languedoc fut toujours écrasé, mais cette race de fer est, comme parle de Bèze, une indestructible enclume, dont l'inertie usa toujours les plus puissants marteaux ! »

Et son Idée, aussi, ajournée sans cesse par la défaite, renvoyée de révolution en révolution, a été souvent interrompue, mais brisée, jamais ! Un moment, elle semblait disparaître, tarir tout à coup, mais occultement elle circulait, cachée sous des tas de ruines, pour s'élancer torrentiellement plus loin et se creuser, élargie, un lit plus profond.

Amis ! frères ! relevons-nous fièrement ; et, solidement assurés dans la justice de notre espérance et dans la gloire de notre destinée, crions au Nord : « Tu nous a vaincus ! tu ne nous a pas domptés. Ton éternelle victime se redresse, debout — sans haine,

mais pleine d'une âpre désir de vie, — sur le vaste écroulement où tu croyais l'avoir étouffée ! »

Nous sommes invincibles : j'en atteste notre histoire !

L'Eglise, jadis, crut avoir accravanté l'Albigisme dans la civilisation Romane effondrée, elle s'est trompée ; il se conserva, s'élabora secrètement et le voilà qui renaquit au XVIe siècle dans la Réforme qui l'amène jusqu'à la Révolution : c'est lui qui revit aujourd'hui dans les générations républicaines que l'instinct de la liberté et de la conservation nationale soulèvent irritées, contre le long despotisme de l'Eglise. Il nous appartient de formuler enfin positivement cette succession logique et glorieuse de nos révolutions, qui a perpétué jusque dans le monde moderne l'antique liberté ibérique, laquelle s'est transmise du pagus celtique à la cité romane, de la cité romane aux municipalités du XIIe siècle, de l'époque albigeoise aux villes libres, de la Réforme et des républiques protestantes aux communalistes et aux fédéralistes du XIXe siècle.

L'histoire romane était ignorée ou dédaignée par des écrivains ennemis de notre Race ; ils l'avaient pervertie et déshonorée de sophismes et de mensonges. Une lignée interminable d'historiens, démoralisés par l'idolâtrie du fait accompli, a répercuté, comme une suite d'échos, les calomnies des persécuteurs. C'est un devoir pénible de l'avouer ; mais la plupart des historiens démocrates, nourris de l'enseignement de l'Eglise, ont conservé, en parlant de

nous, quelque chose de l'atroce langage de l'Inquisition. Sans doute, ils n'ont point, comme certains scribes ecclésiastiques, poussé la haine du vaincu jusqu'au blasphème de l'humanité même; ils ont plaint les massacres et les ruines; ils s'en sont indignés; car, malgré l'erreur de leur système ou de leur tempérament, encore catholique quoiqu'ils en aient, ils sont restés des hommes; mais, s'ils blâment l'horreur des tortures prodiguées par le génie féroce de Rome, ils applaudissent à la conquête : « La victoire de Rome et de la France était dans les plans « providentiels [1]. » Ils accordent leur pitié aux ruines matérielles, et n'ont point d'émotion pour le désastre des idées et l'âpre déroute des esprits. Mal informés sur les doctrines et sur les hommes, ils les outragent naïvement; ils traitent comme une sorte de truandaille affolée et équivoque les apôtres de confessions qu'ils n'ont pas approfondies, embrigandent dans des troupes vagabondes les tristes « faidits » qui allèrent cacher dans les rocs et dans les montagnes la dernière pensée de leur Patrie proscrite. Michelet lui-même est d'une légèreté injuste et bien cruelle. « Le Midi, s'écrie-t-il, délirait avant de mourir. » Ainsi il méconnaît la cause même de la Liberté dans la diversité de ces sectes qui, toutes, travaillaient à désagréger l'unité despotique et formidable de l'Eglise. Que dirai-je? Ils se félicitaient tous

1. H. Martin.

comme d'un grand bienfait, de la ruine de cette jeune société tolérante, artiste, déjà républicaine, qui eût épargné à la Race Latine les siècles ténébreux et macabres où l'enfourna, en la flagellant, la victoire mutuelle de l'Eglise et de la Royauté.

Par quelle inconséquence les écrivains qui, dans le présent, combattent virilement la noire menace cléricale, sont-ils, dans le passé, si indulgents aux criminelles entreprises de l'Eglise? et comment ne voient-ils pas que justifier, une minute, l'effroyable domination dans laquelle elle s'est élevée au-dessus des peuples, c'est l'autoriser à la réclamer aujourd'hui comme une propriété légitime dont elle aurait été dépouillée frauduleusement? Ce n'est pas seulement dans le présent qu'il faut attaquer « l'ennemie » : c'est dans l'histoire; affirmons-le donc : Jamais l'Eglise n'a eu aucun droit à la conquête ni à l'administration des esprits; tout ce qu'elle a tiré à elle du gouvernement du monde a été dol et usurpation. A aucun moment des siècles, son autorité n'a été profitable à la civilisation ni au progrès. Son origine même n'est point chrétienne, mais impériale : ce n'est point le Christ qui l'a fondée, c'est le César : elle n'est qu'un christianisme façonné et défiguré à la ressemblance du génie oriental de la tyrannie byzantine. Ce n'est point chez elle qu'il faut aller écouter l'écho prolongé de la parole évangélique; mais dans les hérésies qu'elle a condamnées, chez tous ces apôtres, chez tous ces prophètes auxquels ses tortures et ses bûchers ont fait expier le rêve pré-

maturé du royaume céleste, réalisé ici-bas dans l'universelle égalité humaine. Le Midi, — et c'est la gloire par laquelle il proteste contre cette Eglise qui croit le posséder parce qu'elle l'a vaincu, — le Midi, combien n'en a-t-il pas eu de ces bons martyrs! Lui-même, qu'est-il qu'un martyr, toujours flagellé et toujours tourmenté, le martyr généreux d'une lutte, longtemps inégale, contre le César temporel et contre le César spirituel? Il est l'héroïque affronteur qui a enseigné aux peuples l'irrévérence et la révolte, en souffletant sur ses deux faces le monstre bicéphale de l'Unité politique et religieuse.

Voilà ce qu'il faut dire et redire, et ce que notre Histoire nous apprend, à chaque page, éloquemment. Tous les malheurs du Midi, toutes ses défaites, toutes ses décadences lui viennent de l'Eglise. L'Hérésie et la Liberté, seules, sont nationales chez nous. L'Eglise, au contraire, sans se démentir une seule fois, depuis Clovis jusqu'aujourd'hui, a été, elle est encore le parti de l'étranger et de la conquête. — Apre vérité! amère, sans doute, au goût de quelques-uns; mais forte et salubre, parce qu'elle est un remède nécessaire et opportun à de trompeuses illusions qui compromettraient encore la destinée Romane. Les générations nouvelles, il n'en faut pas douter, auront à cœur de se dévouer à cette tâche, de développer cette vérité salutaire et de la propager : car là est l'émancipation, là le salut, puisque par là se trouvent restaurées la sincérité de nos traditions et la probité de notre génie.

Oui ! nous le ranimerons à une vie nouvelle plus libre et plus glorieuse encore que l'ancienne, le pays de Languedoc ! si méconnu, si calomnié, si implacablement persécuté, et qui fut, hélas ! et par tant de fois, exténué du meilleur de son sang par tant de guerres, navré de tant de désespoirs si aigus et si poignants, stupéfié d'une terreur si impitoyable, afflaqui, enfin, par une farouche domination armée toujours contre lui de lois haineuses et inexorables ! Pauvre pays magnifique qu'une incomparable désolation appauvrissait chaque jour d'une misère nouvelle, — tantôt d'une forêt brûlée jusqu'aux racines, tantôt d'un champ déserté qui s'abuissonnait en ermas, tantôt d'un port clos à la vie marine par l'amoncellement des sables !

C'est un fait positif que, depuis la conquête du XIIIe siècle, l'histoire du Midi est celle d'une lente et progressive décadence, d'une interminable agonie. La centralisation française, toute favorable aux provinces où elle s'est formée, fut toujours hostile à ces provinces lointaines que leur résistance à l'effacement unitaire lui faisait tenir pour suspectes. Aussi, se préoccupa-t-elle peu de ralentir l'invasion de la mort qui engourdissait les unes après les autres toutes ces villes qui, à l'époque Romane, laborieuses, libres, chantant — et, plus tard encore, ranimées à la vie intellectuelle et politique par la vertu de la Réforme, — furent de belles Républiques, toutes retentissantes de la joie de l'esprit et du travail ! Hélas ! l'ancienne efflorescence, déverdoyée et brisée par les

Croisés de Simon de Montfort, puis, quelques siècles après, détruite en son puissant renouveau par les troupes royales, se stérilisait de plus en plus, sans presque laisser de souvenirs! Eh bien! que ces souvenirs évoqués aujourd'hui réveillent chez ce peuple son instinct, point endormi encore, mais somnolent; que, du milieu de cet abattis d'hommes et de villes dont on a jonché son terroir, il épanouisse à nouveau la vigueur de ses vertus natives : — la France doit s'en réjouir! Ce sont des forces nouvelles, presque inespérées, qui lui reviennent au moment où elle en a le plus de besoin. C'est un rajeunissement de son indissoluble nationalité! Cela lui est le présage de sa destinée renouvelée. Ses désastres dans le Nord, la blessure béante de ses frontières, là, justement devant l'ennemi germanique; la nécessité de se rallier aux nations consanguines, aux peuples latins; le devoir de préparer à l'épandement de la civilisation latine les rives africaines; et cette tâche qui incombe à tous les membres de la race, de faire de la Méditerranée le grand lac Latin : toutes ces causes vont émouvoir à une nouvelle et universelle prospérité toutes nos provinces Romanes.

La France sera de moins en moins une puissance du Nord; elle deviendra progressivement une puissance de plus en plus occidentale et surtout méridionale. Le centre historique va se déplacer; et des bassins de la Seine, de la Somme, il va passer aux bassins du Rhône, de l'Hérault et de la Garonne. D'immenses travaux nécessaires, déjà en projet,

s'accompliront : le canal du Languedoc renouvelé mettra en communication directe l'Océan et la Méditerranée; les rives du golfe de Lyon, fixées enfin et desséchées, rendront la salubrité aux habitants, la sécurité aux navires et la vie industrielle à toute la côte, attristée de son oisiveté périlleuse! Alors la France deviendra la tête de défense des peuples Latins contre les éruptions germaniques, et, avec l'Espagne, l'intermédiaire prédestinée de la vieille Europe qui se transforme et de la jeune Amérique qui se stabilise.

Sans doute, la France du Nord ne pourra plus prétendre à cette sorte de suprématie politique qu'elle a exercée jusqu'aujourd'hui : elle y perdra de son ascendant : c'est à la fois une nécessité et une justice; mais elle y gagnera en dignité comme en liberté. Au lieu d'affluer maladivement et de se presser toute entière, de s'étouffer en un étroit espace, la vie nationale restera épandue, active et mobile, sur toute la surface du territoire. La concurrence laborieuse des villes fera de toute la France apaisée l'atelier exemplaire de toutes les aptitudes et de toutes les énergies humaines. — Ne méprisez donc plus les écrivains ni les artistes de la Renaissance méridionale; mais connaissez-les et rendez justice à leurs intentions. Car ils préparent, glorieusement ou obscurément, selon le talent qui leur fut départi, un avenir qui sera, enfin, l'oubli du passé, de ses haines et de ses rancunes.

Mais, dans le présent, tant d'oubli est-il déjà pos-

sible? Non; cet oubli même ne serait ni honorable ni moral. Le souvenir est pour les peuples une vertu efficace qui les refait et les retrempe. Il faut que le Midi se souvienne: ce n'est pas envers la France du Nord que sa mémoire éveillée sera haineuse ni rancunière, mais envers les ennemis communs qui, aujourd'hui, débellent dans un effort suprême le salut et l'honneur de la France, c'est-à-dire la République. Le progrès conciliera, dans une liberté loyale et mutuelle, les deux Peuples, les deux Races qui opposeront leur fraternité résolue et armée aux projets de la Royauté et de l'Eglise.

Mais il convient que le Nord fasse quelque chose pour cette conciliation, et qu'il aide cordialement à détruire de funestes malentendus, à effacer toutes les injures et toutes les injustices du Passé : il est nécessaire que le Midi, méconnu par les historiens du Nord, soit réhabilité dans son histoire. La malveillance trop manifeste de quelques-uns n'est point susceptible d'adoucir l'irritation d'anciens désastres dont nos pays sont encore amaladis. On offrait un peu trop délibérément, en vérité, leurs ruines, leurs larmes et leur sang à la Providence qui veille, assure-t-on, sur la destinée de la France. L'impitié, l'impassibilité ironique de certains écrivains — et je parle des illustres, — ne sont pas seulement une offense à la charité et à la justice : elles sont un manquement à la Nation et à la Patrie. Il est difficile d'attribuer à autre chose qu'à une sorte de haine instinctive la complicité rétrospective de ces libres-

penseurs dans les persécutions de l'Eglise et le despotisme de la Royauté. Ces ennemis du Catholicisme sont catholiques, croisés et presque inquisiteurs, chaque fois qu'il s'agit de déraciner une liberté de la terre romane, d'en dérocher une ville, et de faire courir, par ses champs et par ses forêts, le ravage et l'incendie. Le meurtre de ses habitants, le pillage de ses richesses, la proscription de sa langue et de sa littérature, semblent encore ranimer et réjouir en eux la vieille jalousie du Nord. Ils acclament le féroce génie de Simon de Montfort comme une arme providentielle suscitée pour la gloire et le salut de la France, contre la civilisation *prématurée* des Pays de langue d'oc. Mais comme il serait trop scandaleux d'avouer la rage qui les acharne aux débris de nos villes et aux ossements de nos martyrs, ils ramassent, dans le cloaque de la littérature cléricale tous les mensonges, tous les sophismes, toutes les infamies qu'ils y peuvent trouver, et Dieu sait ce qu'ils en tirent!

Ah! la gentils Tolosa, per las ossas franhens,
Com Dius vos a trasmessa è mas de malas gens!

« Ah! Toulouse la noble, dans tous tes os brisés, — comme Dieu t'a transmise en la main d'une méchante race [1]! »

1. Chanson de la croisade contre les Albigeois; édition Paul Meyer, vers 5646.

Mais, heureusement, ils vont se clore ces temps d'erreurs paresseuses ou passionnées : dressons, en témoignage de notre gloire douloureuse et de la méchanceté de nos bourreaux, le trophée magnifique de toutes nos ruines ! Faisons pour le Midi ce, qu'au dire de Voltaire, Montesquieu avait fait pour l'esprit humain :—Retrouvons nos lettres de noblesse lacérées ou souillées par la conquête et par l'Inquisition. Et, par toutes nos activités, par tous nos zèles, travaillons unanimement à cette Renaissance méridionale, qui, aujourd'hui, de Nice jusqu'à Bayonne, de la Loire aux Pyrénées, excite à une vie nouvelle le génie de chaque province, de chaque ville.

On la disait donc épuisée, la vieille terre romane ! Eh bien ! la voici qui reverdit dans des générations qui fructifieront. La conscience de la Race s'est ravivée en quelques hommes qui, tout autour d'eux, parmi les âmes encore ignorantes ou oublieuses, propageront le prompt éveil de l'esprit national. Il ne s'agit pas ici de convertir un peuple à un sentiment qui lui soit étranger ; l'œuvre est plus simple et plus facile : il ne faut que *formuler* aux peuples du Midi leur idée intime, nationale, — on pourrait presque dire ethnique, — qu'ils ne sauraient sans doute s'expliquer à eux-mêmes, mais qu'ils sentent vivre, cependant, au profond de leur instinct. Qu'on la leur montre seulement, ils la reconnaîtront bien vite, et, bien vite, ils se passionneront pour cette image de leur conscience !....

Il importe donc assez peu que les *classes dirigeantes*

(pour parler l'argot politique à la mode), cosmopolites par intérêt et par intrigue, et aussi par peur de voir les libertés locales immiscer le peuple *directement* dans l'administration de ses affaires, répudient toute parenté avec *le terroir* et toute affinité avec ce qu'on peut appeler l'*âme* de son histoire; et qu'elles fassent élever leurs enfants dans l'apostasie de leur race, de leur langue et de leur patrie. La Race et la Patrie ont survécu dans le peuple, cela suffit : elles sont sauves. Car l'avenir de la France ne saurait être une œuvre artificielle exécutée par des mains sans loyauté et sans principes : où peut-il se préparer, sinon dans les passions et dans les rêves populaires qui en sont, pour ainsi dire, la prophétie formelle !

Il est loisible à des politiqueurs myopes, sans connaissances, sans idée et sans réflexion, toujours empêtrés dans l'accident du jour et incapables de prévoir l'événement de demain, de méconnaître la portée de cette Renaissance dont ils ne daignent même pas s'informer. Que des ennemis, sans probité et sans sincérité, autoritaires ambitieux et dogmatiques, légers de scrupules et habiles à choyer cajoleusement les préjugés absurdes ou coupables, qui peuvent aider à « leurs mauvais desseins contre la Liberté publique », affectent aussi de se méprendre sur cette Renaissance, pour avoir prétexte à diatribes et à calomnies : — tout cela, en vérité, n'est guère plus que rien ! — Cette évolution, si opportune, si nécessaire, et qui de proche en proche gagnera toute la France et la refera vraiment libre, vraiment démo-

cratique, ne peut espérer de triompher sans conteste et sans querelle. Mais elle a cette sécurité de se sentir poussée en avant par l'irrésistible volonté des révolutions passées et par l'espérance accumulée de tous les martyrs ! »

Le soir, un rouge soir d'été, embrumait les montagnes horizontales où saignait le soleil mourant; un superbe apaisement s'épandait sur la terre méridionale ; elle semblait un immense bûcher assoupi s'évaporant dans le crépuscule en une vague lueur offusquée de rousses fumées et, parfois, ardente encore d'une dernière fusée flambante. Le calme puissant de ce magnifique couchant, magnifique des promesses d'une éclatante aurore, — pénétrait dans nos âmes avec les dernières paroles de Vallaure, et s'y fondait en l'impression d'une grande espérance virile et sereine ; et tous, remplis d'un silence extatique où frémissait l'écho des pensées suscitées, les cœurs approfondis dans la communion ineffable d'un même senliment, nous nous acheminâmes lentement sous la sécurité de la nuit prochaine et toute vibrante encore du jour évanoui.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE I
PRÉFACE III

LIVRE PREMIER

UN CONCILE EN PLEIN AIR.

CHAPITRE Ier. Prologue 3
— II. Chemin faisant 16
— III. Où l'on décide de mettre un peu de méthode dans la discussion 30
— IV. Que la Révolution s'affirme et se connaisse définitivement 36

LIVRE DEUXIÈME.

L'HISTOIRE.

CHAPITRE Ier. De la persistance du principe d'autorité dans la Révolution 47
— II. Mission révolutionnaire de la science his-

torique. — Les grands hommes..... 61
— III. L'Histoire peut-elle être un enseignement pour le peuple?.... 71
— IV. La Philosophie de l'Histoire est-elle une doctrine? — Comment l'idée de progrès s'est dégagée de l'étude historique..... 78

LIVRE TROISIÈME.

L'IDÉE DE PROGRÈS.

CHAPITRE Ier. L'esprit de l'histoire réside dans l'instinct du peuple. — L'impossibilité d'une doctrine historique absolue. — L'idée de progrès est le germe d'une religion nouvelle. — L'histoire philosophique est inutile pour le peuple; l'histoire politique lui est d'un meilleur enseignement..... 87
— II. Conséquences morales et politiques des différentes théories du progrès..... 96
— III. Une philosophie historique 102
— IV. La Philosophie de l'histoire est la fin des Philosophies..... 111

LIVRE QUATRIÈME.

LA TRADITION DE L'IDÉE UNITAIRE.

CHAPITRE Ier. Sottise du système qui ne voit ni ordre ni idée dans l'univers. — Transformation infinie. — L'enchaînement nécessaire des choses ne nie point la liberté de l'homme. — Les théories historiques sont une des causes de nos derniers désastres. — Le